

**FNA 1096 -
L'enfant de
Xéna**

Dastier, Dan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

DAN DASTIER

L'ENFANT DE XÉNA



ANTICIPATION

DAN DASTIER

L'ENFANT DE XENA

— Mais que se passe-t-il, bon Dieu? hurla le Délégué général. Qui a provoqué ces explosions?

Il se heurta au silence angoissé des autres Délégués. Apparemment, personne ne comprenait ce qui se passait.

— Appelez immédiatement le Centre de Contrôle! brailla le Délégué général.

— Impossible, monsieur. Les communications RHQ sont totalement brouillées... Des phénomènes qui échappent aux ordinateurs... Les abris antiatomiques sont pris d'assaut... Il y a des changements climatiques aberrants.

— On dirait que tout est faussé, lâcha le Délégué européen d'une voix curieusement indifférente. Paris est soumis à une canicule tropicale...

— Et il pleut au Sahara, compléta le Délégué africain, sans émotion apparente.

Alors, l'enfant blond commença à s'ennuyer. Les explosions des grands soleils rouges ne l'amusaient plus...

«Je vais rentrer, songea-t-il. J'en ai assez de ce monde étrange...»

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

— Pa, j'ai terminé mon translateur ! annonça Ram en pénétrant en trombe dans la cellule-vidéo. Viens voir ! Il est formidable !

Ram Singh venait tout juste d'avoir cinq ans. Il était blond, avec un visage rond et joufflu, et ses yeux d'un bleu très doux rayonnaient de contentement quand il vint se percher sur la plate-forme de réception. Distrayant du spectacle qui se déroulait sur le grand écran bombé du terminal par l'intrusion de son fils dans la cellule, Mulk Singh esquissa un sourire amusé, en regardant du côté de la jolie femme brune allongée près de lui au milieu des champs de relaxation diffusés par les fentes latérales du local, plongé dans une semi-obscurité. Taya lui sourit, puis regarda l'enfant qui paraissait soudain avoir oublié ce qu'il venait de dire, et qui se laissait maintenant flotter à quelques centimètres de la plate-forme d'apesanteur, en souriant béatement.

— Ram, dit-elle d'une voix douce, je t'ai déjà dit cent fois de t'annoncer quand tu entres.

— J'ai oublié, Ma, soupira l'enfant en adoptant une position invraisemblable au centre de la plateforme. Regarde, je peux faire trois tours à la suite. C'est Pink qui m'a montré comment faire. C'est facile !

Il entama une série de pirouettes gracieuses, puis glissa jusqu'à son père.

— Pa, j'ai vraiment fini ce translateur, tu sais, dit-il, soudain très sérieux. J'ai eu un peu de mal avec les circuits de sustentation transversale, mais les andros m'ont aidé.

Mulk sourit à son fils.

— Bon, d'accord. Tu as terminé ton translateur, dit-il sur un ton qui trahissait son amusement. Mais tu pouvais attendre la fin des programmes d'information pour nous annoncer la grande nouvelle, tu ne crois pas ?

Ram ébaucha une moue déçue, comme s'il allait soudain se mettre à pleurer.

— Je n'y ai pas songé, dit-il. J'ai cru que...

H jeta un regard désesparé du côté de sa mère.

— J'étais si content d'avoir fini, dit-il avec un gros soupir.

Mulk Singh fit un geste et se libéra des lignes d'apesanteur. Il reprit pied en douceur sur la plateforme et posa sa main sur l'épaule de son fils :

— Eh bien, allons voir cette merveille, Ram, décida-t-il. Un translateur, dis-tu ?

— Oui. C'est Pink qui m'a prêté ses plans. Il disait que de toute façon je n'y arriverais jamais ! Mais j'ai réussi, Pa ! J'ai juste déconnecté deux des andros, sans le faire exprès. Mais les autres assurent qu'ils peuvent les réparer.

Taya Singh se libérait à son tour du champ d'apesanteur qui la maintenait allongée au-dessus de la plate-forme. Elle tendit la main en direction de l'écran où défilaient des clowns bariolés et hilares, et les images disparurent. La musique s'interrompit du même coup, et la lumière normale revint dans la pièce circulaire.

— Je peux venir aussi ? interrogea la jeune femme en regardant son fils.

Ram hésita imperceptiblement. Il n'aimait pas que sa mère pénètre dans son domaine secret, au centre du module-résidence. Les femmes ne comprenaient rien aux enfants, c'était bien connu ! Il décida pourtant de faire une exception, pour la circonstance.

— Je veux bien, dit-il, mais tu ne toucheras à rien, n'est-ce-pas ?

— Promis, sourit Taya en jetant un coup d'œil à Mulk, qui paraissait s'amuser de plus en plus. Allons voir ce translateur.

Ram se déplaça en direction de la porte restée ouverte, et attendit ses parents. Ils se regroupèrent au centre de la trace claire qui marquait le revêtement de sol. Une trace en forme de cercle parfait qui brillait plus que le reste du plancher, lisse et vaguement orangé. Ram regarda tour à tour son père et sa mère, et lança, joyeux :

— Je parie que j'y serai avant vous !

Il disparut aussitôt, dans un rire clair comme une eau de source. Mulk regarda sa compagne, avec ce même sourire amusé qu'il avait depuis que leur fils avait pénétré dans la cellule-vidéo :

— Laissons-lui un peu d'avance, Taya, proposa-t-il.

Il y avait une lueur interrogative dans les yeux sombres de la jeune femme, vêtue comme toutes les Xéniennes d'une longue robe blanche fendue le long des cuisses, et serrée à la taille par une ceinture de métal satiné.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de translateur ? demanda-t-elle.

Mulk fit un geste vague.

— Ram s'est mis dans l'idée de construire un translateur lui-même, dit-il. Avec l'aide des androïdes que nous lui avons offerts pour ses cinq ans. Je crois qu'il a récupéré tout ce qu'il pouvait trouver dans les surplus du secteur C. Les autorisations de récupération ont été normalement visées par le Centre. J'ai fait le nécessaire. Tu sais, Taya..., je préfère qu'il s'intéresse à ces choses, plutôt qu'aux clubs scientifiques habituels qui n'offrent aux jeunes garçons que des

expériences éducatives sans grand intérêt.

Ram reparut au centre du cercle de transfert.

— Alors ? interrogea-t-il, l'air soudain courroucé. Vous venez ?

Il disparut à nouveau, et Mulk prit la main de sa compagne. Ils disparurent presque aussitôt, plongeant au cœur de la dimension de transfert, sans autre gêne qu'une légère sensation de vertige, due au vide qui les entourait. Par le seul jeu de leurs pensées conjuguées, ils provoquèrent les vibrations ténues qui reconstituèrent en quelques secondes, autour d'eux, le décor du local spacieux et clair où Ram avait installé son domaine. Ils furent aussitôt assaillis par une musique agressive, une suite de sons discordants ponctués d'éclairs colorés. Mulk fronça les sourcils, en regardant autour de lui. Il oubliait qu'il avait lui aussi aimé ces symphonies synthétisées, quand il était plus jeune.

— Ram! Où es-tu? cria-t-il. Si tu arrêtais cette cacophonie assourdissante ?

La musique s'arrêta sur un dernier accord abominablement faux, et les spots disséminés sous la voûte cessèrent d'illuminer le local de leurs éclairs aveuglants. Ram apparut à gauche d'un empilement de jouets cassés, entassés au fond de la pièce :

— C'est par ici ! annonça-t-il. Je n'avais pas assez de place dans cette pièce.

— Pourquoi gardes-tu toutes ces choses inutiles ? demanda Taya en contournant prudemment l'amas de jouets empilés pêle-mêle dans un désordre remarquable.

— J'ai tout donné à Pink, en échange des plans, sourit candidement Ram. Mais il n'est pas encore venu. Viens voir, Pa...

Il prit la main de son père et l'entraîna au-delà de l'amoncellement de jouets. Mulk s'attendait à tout sauf à ce que ses yeux découvrirent soudain, au centre d'une vaste esplanade éclairée par la lueur crue de projecteurs photoniques, disposés à la périphérie des murs translucides.

— Il est beau, hein ? triompha Ram.

Une carène compliquée occupait le centre de l'esplanade. Massive et élégante à la fois, elle ressemblait sans erreur possible aux derniers modèles récemment réformés sur Xéna.

— Il est superbe, murmura Mulk d'une voix légèrement altérée. Qui a programmé les andros, Ram?

— Pink m'a aidé, au début. Il a sept ans, et il a déjà suivi les cours de perfectionnement. Mais après, je me suis débrouillé tout seul, je t'assure !

Sceptique, Mulk s'approcha de la carène de l'appareil, et posa le pied sur la rampe d'accès. Taya avait pris Ram dans ses bras pour le suivre.

— Tu es lourd, tu sais ! dit-elle en riant.

Ram avait passé instinctivement ses bras potelés autour du cou de sa mère et se serrait contre elle avec délices.

— Tu sens bon, Ma, souffla-t-il, le nez enfoui dans les cheveux soyeux et longs.

Mulk les regarda un instant. Ram ne paraissait plus songer au translateur. Les enfants étaient ainsi... Il haussa les épaules, et s'engagea dans la rampe d'accès. Un faible bourdonnement l'accueillit au moment où il pénétrait dans l'habitable proprement dit. L'endroit baignait dans une lueur jaunâtre qu'il connaissait bien. Il utilisait couramment ce genre d'appareil quand il avait besoin de se rendre à son poste d'activité. Il en connaissait les moindres détails, et ce qu'il découvrait au fur et à mesure de sa progression le remplissait d'une fierté démesurée.

Il s'immobilisa dans le poste de pilotage, et tourna sur lui-même, un peu ébahi. Les témoins des calculatrices brillaient faiblement dans la pénombre, faisant ressortir la structure immobile d'un androïde de la troisième génération, déconnecté dans un coin, ses membres-outils au repos le long de son corps trapu, aux reflets métalliques.

— Et il fonctionne, Pa ! cria Ram en gesticulant pour échapper à l'étreinte de sa mère.

Taya le reposa sur le sol lisse et brillant de l'habitable, et il se précipita vers un pupitre de commande, sur lequel il commença à manipuler des leviers grêles, dont l'apparence de fragilité n'était qu'une illusion. Un grondement assourdi naquit quelque part au cœur de la structure complexe, et une vibration l'anima soudain, tandis que les voyants rectangulaires se mettaient à clignoter les uns après les autres, sur les tableaux de contrôle. Au-delà des hublots ovoïdes, Mulk voyait bouger les parois du local.

— C'est pourtant vrai qu'il fonctionne, dit-il en riant, tourné vers Taya qui affichait une mine curieuse, presque inquiète.

— C'est seulement un programme fictif, évidemment, souligna Ram avec une moue vaguement déçue. Sans *crystal* il ne peut se déplacer.

Intéressé, Mulk suivait la progression des indications lumineuses sur les cadrans multiples et sur les écrans qui affichaient des informations chiffrées. En l'état actuel des choses, ce translateur n'était qu'un jouet inoffensif, et il comprenait mal l'inquiétude qu'il décelait dans les effluves mentaux de Taya.

— *Ce n'est qu'un jouet, Taya*, émit-il mentalement, en regardant la jeune femme.

— *Il l'a vraiment réalisé lui-même, Mulk ?* renvoya Taya.

— *C'est évident. Mais tout les enfants de son âge sont capables de construire des choses de ce genre ! Ce qui est remarquable, c'est qu'il n'y a aucune erreur dans les paramètres de fonctionnement en statique. Il est*

plus que probable que ce traducteur pourrait se déplacer normalement, avec un crystal.,:

Il s'approcha d'une des calculatrices, et effleura du bout des doigts le métal tiède du capot de protection. Il y avait un orifice triangulaire sur la face avant de l'appareil électronique. Il se pencha un peu, et distingua une lueur rosée, à l'intérieur de la machine ronronnante.

Ram s'était approché.

— Quand j'aurai un *crystal* je pourrai vraiment m'en servir ? interrogea l'enfant.

— Bien sûr. Il est parfait, Ram. Rien ne manque... C'est formidable !

L'enfant avait l'air de réfléchir.

— Mais je n'ai pas de *crystal* Pa, soupira-t-il. Pourquoi les enfants n'ont-ils pas le droit d'en posséder un comme tout le monde ?

Mulk le souleva dans ses bras, sans effort véritable, et le percha sur ses épaules.

— Tu es encore un peu jeune, Ram, expliqua-t-il. Tu sais très bien que tu dois encore apprendre des tas de choses avant de recevoir ton propre *crystal* !

— C'est pas juste, décida l'enfant. Pink aura le sien dans trois ans, et moi, je devrai encore faire semblant de piloter ce traducteur, avec les programmes fictifs ! Ce n'est pas très amusant, tu sais...

— Ecoute, Ram. Je te promets qu'on l'essaiera dès que possible, tous les deux. Mais aujourd'hui, il est trop tard. Tu dois aller te reposer.

— Tu me prêteras ton *crystal* ? demanda l'enfant, soudain plein d'espoir.

Mulk échangea un nouveau regard avec Taya.

— Je n'ai pas le droit de te confier mon propre *crystal*, fils, expliqua-t-il. Tu le sais bien. Mais j'ai par contre le droit d'essayer avec toi cet engin.

— Pourquoi ne peux-tu pas me prêter ton *crystal* ? s'entêta l'enfant. Je saurais m'en servir ! J'ai bien su construire ce traducteur !

— Ce n'est pas tout à fait la même chose, sourit Mulk. Le *crystal* est une chose fantastique et terrible à la fois, tu sais... Il représente tant de choses qu'il faut savoir maîtriser. Et toi, tu ne sais pas encore... Mais cela viendra !

Ils ressortirent tous les trois de l'appareil. Toujours juché sur les épaules robustes de son père, Ram se contenta de tendre la main droite en direction de la carène luisante, et les lumières intérieures s'éteignirent toutes ensemble.

Au-delà des parois translucides de la salle, le jour faiblissait, et le décor de la grande cité s'estompait dans la nuit artificielle mauve et bleue.

— Je ne veux pas aller dormir, décida Ram brusquement.

Mais ses paupières se faisaient lourdes.

— Que se passe-t-il, la nuit? demanda-t-il d'une voix faible. Je voudrais voir... Je n'ai jamais vu, dehors, la nuit...

— La nuit est faite pour se reposer, chéri, murmura Taya en levant le bras pour lui prendre la main. La nuit, c'est le calme... Il ne se passe rien la nuit. Rien que les rêves...

— *La nuit, c'est le temps de la régénération*, émettait la pensée de Mulk.

Mais cette pensée n'atteignait pas le cerveau de Ram.

— *Mulk... Cet enfant m'inquiète*, émettait Taya. *Ne crois-tu pas qu'il est trop en avance pour son âge ?*

— *Je ne crois pas, Taya. Il est très bien, tu sais.*

Peut-être un coefficient mental légèrement au-dessus de la moyenne normale, c'est possible. Mais ce n'est qu'un enfant... Si tu veux, j'en parlerai au Centre?

Un frémissement mental parvint jusqu'au cerveau attentif de Mulk :

— *Et ils lui feront passer des tests à n'en plus finir ! Non, Mulk. Oublie ce que je viens de penser. Je me fais certainement des idées idiotes au sujet de ce gosse. De toute façon, ceux du Centre me font peur, avec leurs méthodes. On dit tant de choses sur ce qui se passe parfois là-bas... Je ne veux pas qu'ils fassent de notre fils autre chose que ce que nous l'avons fait, nous !*

— C'est une idée curieusement révolutionnaire, prononça normalement Mulk, revenant tout à coup à la parole pour s'exprimer. Bon, d'accord, nous n'en parlerons pas aux spécialistes du Centre. Mais cesse de t'inquiéter. Ce n'est pas parce qu'il a construit un traducteur lui-même, que Ram n'est pas un enfant comme les autres...

Une lueur d'affolement passa dans les prunelles sombres de la jeune femme :

— Mulk... Il pourrait t'entendre !

Mulk se mit à rire :

— Plus maintenant, Taya. Il dort à poings fermés... Je vais le porter dans sa chambre. Demain, il ne pensera peut-être même plus à ce traducteur ! Il trouvera autre chose, comme tous ceux de son âge !

L'homme et l'enfant disparurent brusquement, et Taya Singh demeura un long moment pensive, au seuil de la grande salle aux parois translucides, illuminée par les lumières extérieures de la cité.

Elle pensait à l'enfant. Mulk avait sans doute raison : beaucoup d'enfants de l'âge de Ram étaient sans doute capables de construire un traducteur. Mais combien avaient l'idée de le faire, finalement?

Toute la question était là...

CHAPITRE II

Le programmeur de repos obligatoire éveilla Ram deux heures avant l'heure normale, et l'enfant s'étira longuement au milieu du champ de force de la couchette de relaxation. Puis il se souvint, et un sourire joyeux étira ses lèvres encore gonflées par le sommeil. Il échappa au champ de force avec une vivacité surprenante, et vint se pencher sur le cadran du programmeur.

— Ça a marché ! jubila-t-il tout haut, en constatant que son petit bricolage de la veille avait fonctionné.

Shunté par un petit montage extérieur, dissimulé derrière le boîtier sombre du programmeur, l'appareil l'avait bien ramené à la conscience deux heures plus tôt que prévu ! Encore un trac que lui avait montré Pink. Pink savait des tas de choses de ce genre, et ils étaient vraiment copains. Dommage que Pink n'ait pas les mêmes idées que lui...

Ram fonça vers la cabine de régénération, et se débarrassa de sa combi, pour offrir son jeune corps bien proportionné aux ondes de régénération. En quelques secondes, il se sentit parfaitement éveillé, et il jaillit de la cabine en oubliant de stopper les générateurs.

Il émit aussitôt un flot de pensées pressées, et un panneau coulissa sur la droite de la chambre, pour livrer passage à un androïde de service, qui s'immobilisa à quelques pas de l'enfant toujours nu. Son visage synthétique n'exprimait rien de particulier, mais ses yeux, légèrement plus brillants que ceux des humains, exprimaient une attention parfaitement servile.

— Mes vêtements, décida Ram. Combi extérieure et sous-vêtements thermo-régulés.

L'andro fit demi-tour, et disparut dans l'ouverture demeurée béante derrière lui. Il reparut quelques secondes plus tard et déposa les vêtements demandés sur un socle, à portée de Ram. L'enfant s'habilla rapidement, tandis que l'androïde s'affairait devant une tablette jaillie de la cloison. L'odeur des croquettes vitaminées effleura les narines frémissantes de l'enfant. Il acheva de boucler son ceinturon doré, et alla rafler une poignée de croquettes, qu'il glissa dans une des poches de sa combinaison moulante blanche, par-dessus laquelle il avait enfilé une sorte de petit boléro qui lui couvrait la poitrine, laissant les membres libres sous le tissu synthétique de la combinaison.

Il fila sans s'occuper de l'androïde, et plongea aussitôt dans la

dimension-transfert, avec en tête une pensée bien précise. Il se rematérialisa silencieusement dans une pièce plongée dans une douce pénombre mauve, et capta aussitôt la respiration tranquille de Pa et Ma, allongés côte à côte sur les champs de force de leurs couchettes respectives. Ma était très belle, avec ses longs cheveux noirs flottant librement autour de sa tête, et sa longue robe de nuit blanche. Ram se détourna, et s'approcha silencieusement de la couchette où reposait son père. Il savait que ses parents ne s'éveilleraient pas. Ils ne pouvaient s'éveiller sans l'aide du programmeur qu'en cas de nécessité absolue, ou d'un danger quelconque. Mais Ram ne pouvait représenter un danger. Du moins pas un des dangers imprimés dans les mémoires du programmeur ! Tout le monde savait cela !

Il regarda un moment son père, parfaitement détendu au milieu du champ de force. Comme tous les hommes de Xéna, il portait autour du cou une chaîne aux maillons brillants, maintenant au niveau de son plexus le fameux *crystal*...

Ram tendit la main, et effleura le curieux diamant rose, qui se mit aussitôt à rayonner une lueur plus nette, dans la pénombre. Ram comprit qu'il devait faire vite. Très vite, pour ne pas laisser au programmeur le temps d'analyser une situation inhabituelle, et de prendre la décision de réveiller le propriétaire légitime du *crystal*. Il fit sauter d'un geste rapide le système de fixation, comme il l'avait vu faire maintes fois à son père, et une joie immense déferla en lui quand il recula en serrant le *crystal* dans sa main droite.

Il avait réussi ! Son père n'avait même pas remué dans son sommeil profond ! Et il avait le *crystal* !

Quelque chose lui disait bien qu'il n'avait pas le droit de faire une telle chose, mais son désir de goûter à la puissance des adultes était le plus fort. De toute façon, il serait de retour avant l'heure du réveil de ses parents, et il remettrait le *crystal* à sa place. Personne ne saurait rien...

Il ressortit de la chambre de ses parents sans faire le moindre bruit, et gagna son domaine, dans lequel il pénétra sans provoquer l'allumage des spots d'éclairage. Une lueur bleu pâle annonçait le jour, à l'extérieur... Il se précipita vers la rampe d'accès du translateur, en provoquant la mise en marche des générateurs par une suite d'impulsions mentales rapides. La luminescence jaunâtre de l'habitable l'enveloppa, tandis que la rampe glissait dans son logement avec un bruit feutré.

Sans perdre une seconde, Ram se précipita vers la console supportant une des calculatrices — celle dont la face avant était munie de l'orifice triangulaire — et se dressa sur la pointe des pieds pour glisser à l'intérieur de la cavité rosée Se *crystal* qui rayonna aussitôt de tous ses feux. Ram éprouva une immense fierté quand le contact

mental s'établit entre son jeune cerveau et la chose merveilleuse et redoutable qu'il venait d'insérer à la machine. Il prit conscience d'une notion de puissance formidable qui lui avait échappé jusqu'à cet instant, et un léger tremblement d'excitation le parcourut des pieds à la tête. Maintenant, il était réellement le maître absolu de la machine qu'il avait créée !

Il se détourna de la calculatrice qui émettait maintenant une sorte de ronronnement régulier et très doux, et vint se camper fièrement devant le tableau de commande de l'appareil. Maintenant, les programmeurs de trajectoire lui obéiraient aveuglément, il en avait la certitude absolue. Il abaissa une des manettes grêles avec un léger pincement au cœur. Devant lui, sur l'écran panoramique, la cloison transparente du local s'estompait dans une brume impalpable, et il découvrit l'immense cité, étalée devant lui dans le jour naissant, avec ses blocs aveuglants de blancheur dans la pénombre bleutée qui annonçait le jour.

Il hésita à peine au moment de prendre l'ultime décision, et ses pensées firent corps avec le complexe électronique qui n'attendait plus que son ordre mental pour se mettre en branle.

Tout devenait facile, maintenant qu'il possédait enfin un *crystal* ! Le translateur vibra, et Ram entendit nettement le claquement des vérins qui se déverrouillaient sous la carène, qui se mit à flotter à un mètre du sol, oscillant légèrement sur elle-même. Ram esquissa une grimace : la stabilisation latérale laissait toujours à désirer, mais les calculatrices corrigeaient d'elles-mêmes les erreurs de fonctionnement. Il reverrait ce détail plus tard...

— *En attente de définition de trajectoire...*, annonça l'ordinateur.

— Secteur BW, annonça tranquillement Ram.

— *Secteur BW non répertorié sur les programmes normaux...*, répliqua la machine.

Ram s'énerva à peine. il s'était attendu à une réaction de ce genre.

— Coordonnées Log 27, Log 12, et Log 2, égrena-t-il. En tangential sur approche.

— *Définition secteur interdit*, lâcha au bout d'un instant la voix synthétisée de l'ordinateur.

Alors Ram émit l'ordre mental nécessaire pour affirmer son autorité sur la machine réticente.

— *Coordonnées injectées*, capitula l'ordinateur, incapable de résister au flux diffusé par le *crystal*.

Une joie et une fierté démesurées envahirent Ram quand l'appareil s'élança à l'extérieur. Personne n'ignorait, sur Xéna, qu'il existait une zone formellement interdite par les Lois. Pas même les plus jeunes enfants, à qui l'on expliquait dès qu'ils étaient en mesure de le comprendre, que toute une partie de la périphérie de Xéna était

frappée d'une interdiction formelle. Il courait sur ce secteur une foule de légendes plus ou moins crédibles, mais une chose était certaine, personne ne se risquait jamais au-delà des brouillards tenaces qui barraient l'horizon, dans cette direction. Mulk avait emmené une fois son fils aux abords de la zone interdite, pour lui montrer le brouillard épais qui effaçait le paysage. Depuis ce temps, Ram n'avait cessé de songer à ce qu'il devait y avoir, *au-delà de ce brouillard...*

Une obsession d'enfant...

Il avait souvent posé des questions à Pa Mulk à ce sujet. En particulier sur les raisons de cette interdiction, puisqu'on disait qu'il ne s'agissait pas d'une notion de danger immédiat. Mais les réponses de Pa étaient restées vagues et embarrassées. En fait, il ne savait pas. Les Xéniens ignoraient tout de cette zone mystérieuse. Ils se contentaient d'obéir aux lois immuables... On disait bien des choses sur ceux qui avaient autrefois essayé de transgresser ces lois, par curiosité. Certains n'étaient jamais revenus de ces contrées inconnues... Ram avait longuement réfléchi au problème.

— Juste une approche tangentielle, décida-t-il. Je veux revoir ce brouillard...

Alors qu'il survolait les limites de la ville, le ciel s'illumina brusquement de son habituelle lueur dorée, uniforme, et Ram aperçut les signaux lumineux de la grande tour centrale, qui lui enjoignaient de s'identifier.

Il émit un rire insouciant, et programma une augmentation de vitesse de translation. Instinctivement, sa barrière mentale repoussa la tentative d'investigation du contrôleur. Un adulte n'aurait probablement pas pu le faire, mais le contrôleur cafouillait dans ses tentatives, parce qu'il était un enfant, et que ses paramètres personnels faussaient toutes les données émanant du *crystal*! L'ordinateur central ne pourrait pas s'y retrouver dans le fatras d'informations contradictoires qu'il allait recevoir! C'était cela, l'astuce! Il réussirait parce qu'il était un enfant, et qu'aucun enfant de cinq ans n'avait encore fait, sur Xéna, ce qu'il avait fait lui : construire un translateur et le doter d'un *crystal* !

Devant lui, l'écran devint soudain opaque. Le brouillard ! Il venait de l'aborder sans s'en rendre compte, distrait qu'il avait été par les signaux du contrôleur! Son attention s'était relâchée, et la trajectoire s'en ressentait. Son approche tangentielle se transformait en une pénétration directe ! Il songea un instant à la corriger, de façon à virer pour revenir vers la cité, mais quelque chose de plus fort que sa volonté le poussait à poursuivre. Il finirait bien par distinguer quelque chose au milieu de ce flou qui l'entourait.

Il allait se décider enfin à programmer le retour rapide, quand le brouillard se déchira soudain, sur un spectacle fabuleux, incroyable.

Le traducteur venait de bondir dans un vide violet, parsemé d'une infinité de points lumineux. Un ciel mille fois plus immense que celui de Xéna !

Ebahi, transporté par une joie à la mesure de l'immensité merveilleuse qu'il découvrait, Ram ne songeait plus à programmer le retour. Il oublia d'un seul coup Pa et Ma, qui allaient s'éveiller, très loin, dans un autre monde...

Un autre monde...

La notion s'imprima comme un trait de feu dans le cerveau survolté de l'enfant. Il existait autre chose que Xéna dans cette immensité fantastique ! Maintenant, il faisait totalement corps avec le *crystal* et un formidable apport de connaissances se ruait vers lui. Et il les assimilait avec une facilité dérisoire. Ainsi donc, c'était cela qu'on cachait aux Xéniens : l'existence de tous ces mondes qui peuplaient l'au-delà interdit ! Et ces multitudes de soleils, mille fois plus lumineux que celui qui faisait le jour sur Xéna ! Cette immensité qui devait se prolonger à l'infini, toujours répétée, et sans cesse différente...

Il fut saisi par un vertige qui n'était plus à la mesure de son enfance. Ces mondes lui appartenaient pour un temps, et la notion de sa puissance toute neuve le grisa, lui faisant perdre complètement celle du temps...

H se mit à sautiller sur place, en frappant ses mains l'une contre l'autre pour exprimer sa joie. Puis ses pensées se fixèrent sur une boule brune et bleue, immobile dans le vide, et la trajectoire du traducteur lancé à travers l'espace, s'infléchit d'elle-même dans la bonne direction.

CHAPITRE III

Et Ram Singh découvrit la Terre...

Il aborda ce nouveau monde avec une immense curiosité d'enfant, un formidable besoin de savoir, et une parfaite inconscience ! Il voulait voir tout à la fois, prendre possession de ce don merveilleux qu'il s'était offert à lui-même.

A faible altitude, le translateur s'élança au-dessus des mers, franchit des continents à une vitesse fabuleuse. Ses facultés décuplées par l'action du *crystal*, Ram enregistrait tout ce qu'il voyait, avec une stupeur grandissante. Un monde insoupçonné, qui ne ressemblait en rien à ce qu'il avait connu jusqu'alors. Un monde beaucoup plus grand que Xéna, apparemment. Différent, aussi. Il survola des cités immenses, grouillantes de vie, et des espaces libres qu'il essayait vainement de comparer aux parcs de nature où Pa Mulk l'emmenait parfois. Il y avait aussi des arbres, sur Xéna, et de l'herbe verte, et de l'eau, mais la diversité des paysages emplissait Ram d'une joie inconnue. Il passait du jour à la nuit, sans transition, puis retrouvait le jour.

Le temps n'existait plus pour l'enfant, grisé par sa propre curiosité. Il croqua ses aliments vitaminés en contemplant la grande ville qui apparaissait sur les panoramiques, et s'en rapprocha lentement, le regard dilaté. Dans l'ensemble, les cités de ce monde étaient laides, à son avis. Et les gens qui les peuplaient avaient des réactions curieuses. Ils couraient tout le temps... Ils avaient l'air tristes, et Os n'étaient pas vêtus non plus comme ceux de Xéna. Leurs translateurs se traînaient en flots continus au milieu des artères sillonnant les villes. Ram n'avait jamais vu autant de monde de sa courte existence.

Il immobilisa le translateur au-dessus de la cité qu'il avait choisie, et tenta d'entrer en contact avec ses habitants. Il ne réussit qu'à provoquer une fuite éperdue de centaines de personnes, et capta leurs pensées affolées. Il s'énerva. Ils ne comprenaient pas. Ils avaient peur ! Mais peur de quoi ?

— *Attention*, annonça l'ordinateur principal. *Notion de danger extérieur. Phase de protection globale amorcée...*

Ram esquissa un geste qui pouvait traduire à la fois son incompréhension et son courroux soudain. Un danger?... Il saisissait mal la notion. Il concentra ses facultés psy sur le mouvement qui se dessinait sur les écrans. Des êtres bardés de tenues curieuses venaient

d'apparaître dans le champ des sondeurs extérieurs. Ils avaient peur, eux aussi, mais Ram décela autre chose en eux. Une chose qu'il ne comprenait pas très bien, mais qui éveillait en lui des réactions curieuses. Parfois, sur Xéna, il lui arrivait d'avoir à affronter la colère de Pa, quand il avait désobéi. C'était quelque chose comme cela qu'il décelait chez ces êtres si différents des Xéniens.

Pour comprendre, il appela à l'aide les forces du *crystal*. Il se concentra longuement sur les informations qui s'imprimaient dans son cerveau attentif. Et il éclata soudain d'un rire juvénile, insouciant. Il comprenait l'attitude de ces êtres. C'était de lui qu'ils avaient peur !

— Ils sont bêtes, décida-t-il, déçu. Ils ne comprennent rien... Des êtres inférieurs. Ils pensent, mais ils ne comprennent pas.

Le translateur s'environna soudain de lueurs violentes, et la carène vibra longuement sous une série d'impacts que Ram s'expliquait mal. Mais tout était en ordre, et il n'avait aucune raison de s'inquiéter. Que pouvaient ces gens contre lui ? Apparemment pas grand-chose. Mais leur réaction l'irritait. Il fouilla leurs pensées brouillonnes, et découvrit tout à coup un jeu très excitant. Ils essayaient leurs pouvoirs sur lui, et il lui vint à l'esprit qu'il pouvait leur démontrer sa propre puissance. Il était certain qu'ils ne pouvaient pas résister à ses impulsions-pensées.

Il se mit à rire et choisit un groupe d'hommes en tenue sombre, brandissant vers lui ces choses brillantes qui représentaient la menace instantanément analysée par l'ordinateur de bord du translateur. Il s'empara de leurs pensées, les trouva curieuses, élémentaires, et pour tout dire, sans le moindre intérêt. Puis il se connecta totalement aux effluves du *crystal*, et programma très vite le jeu auquel il venait de songer.

Dans la Cinquième Avenue, le sergent Brown continuait à tirer en direction de l'objet non identifié qui s'était immobilisé au-dessus de la ville. Il ne savait pas pourquoi l'ordre était soudain venu d'ouvrir le feu. Il ne savait même pas, en fait, si cet ordre avait été effectivement donné, mais il tirait. Roquette après roquette... Les explosions environnaient l'engin, faisant fluctuer la bizarre lueur mauve qui auréolait l'engin inconnu, qui paraissait insensible aux attaques. Les gens avaient brusquement déserté l'avenue, et se terraient chez eux.

— Ça ne sert à rien, gronda-t-il, à l'intention du soldat qui engageait une nouvelle roquette dans le tube de tir. Mais bon Dieu, pourquoi est-ce qu'on tire ? Radio !

Un homme en treillis noir se précipita vers lui, une main posée sur son casque qu'il n'avait pas eu le temps de fixer correctement,

— *Demandez des ordres précis au Q.G. ! hurla Brown. Qu'ils confirment l'ordre de tir !*

L'homme le regarda d'un air hébété :

— Il n'y a pas eu d'ordre de tir, Sergent... Que voulez-vous qu'ils confirment ?

Une sueur glaciale dégoulina dans le cou du sergent Brown, et il rejeta brusquement le lance-roquettes, fixant le soldat ahuri d'un air mauvais.

— Répétez une connerie de ce genre, Sladen, et je vous loge une balle dans le crâne.

L'idée le séduisit brutalement, tandis qu'il continuait à regarder l'homme debout devant lui, avec son matériel radio arrimé dans le dos, et l'antenne qui oscillait au-dessus de sa tête. Le parfait idiot !

Les traits déformés par une rage soudaine, il arracha brusquement son pistolet de l'étui fixé à son ceinturon et arma le levier de tir. Avant que le malheureux radio ait pu esquisser un geste, il écrasa la détente, et un projectile ionisant fit éclater la tête du soldat.

— Sergent ! Vous êtes devenu fou !

E pivota en direction du servant du lance-roquettes. L'homme avait arraché lui aussi son pistolet réglementaire, et ses traits exprimaient une peur incrédule.

— Tu en veux toi aussi, hein ? gronda le sergent.

Us tirèrent à la même seconde, et Brown hurla interminablement en lâchant son arme. Il avait un trou énorme et bouillonnant à la place de la poitrine. L'autre soldat s'effondrait en silence, tué sur le coup. Brown cessa de crier et leva les yeux en direction de l'engin inconnu, toujours immobile à la même place. Ses genoux plièrent, et il mourut en emportant l'image de l'appareil inconnu dans le néant où il semblait.

Sans comprendre.

Ram battit des mains. Il riait. Ces êtres étaient décidément idiots ! Il regarda les corps immobiles au milieu de l'avenue. Et la notion de violence s'infiltra doucement en lui. Le *crystal* continuait à imprimer en lui des connaissances nouvelles. Violence, mort, souffrance. C'était très excitant.

La souffrance, surtout. Elle faisait se dégager des ondes-pensées extraordinairement riches chez ces êtres curieux, dont il pouvait à son gré maîtriser les réactions.

Il regarda l'avenue déserte, puis posa sa main sur le tableau de commande du translateur. L'appareil bondit en avant. Ram voulait jouer encore... Il trouva une foule énorme, massée devant un grand bâtiment blanc, à la forme étonnante et compliquée.

Il se contenta de les survoler, et se régala de la panique qu'il déclenchait. Les gens se piétinaient pour fuir. Il brouilla leurs pensées, déjà brouillées par le programme qu'il venait d'établir, et il découvrit une autre dimension de cette violence qui le ravissait. Ces êtres avaient la violence en eux, finalement, et le passage du translateur ne faisait que la catalyser. Le spectacle était amusant. Il devint grandiose quand toute une partie de la cité s'embrasa à la suite d'une série

d'explosions énormes. Ram voulut connaître la raison de ces explosions soudaines, et il dirigea le translateur au cœur des soleils ardents qui rongeaient la ville. Il n'avait pas provoqué lui-même ce cataclysme, il en avait la certitude. Peut-être le programme qu'il avait injecté dans l'ordinateur? Il n'était pas très sûr des paramètres... En fait, il avait programmé le translateur un peu au hasard. Mais ça ne faisait rien! Le jeu devenait passionnant. Peut-être qu'il n'était pas encore assez bien adapté aux effluves du *crystal*. Oui, c'était cela.

« Une chose merveilleuse et terrible », avait dit Pa... Mais il fallait bien qu'il essaie, pour maîtriser parfaitement ces connaissances !

Il décida de changer de secteur, et lança le translateur au-dessus d'une vaste étendue d'eau, un peu au hasard. Il oubliait déjà ce qu'il venait de contempler. Ce n'était qu'un simple essai, qui lui donnait la mesure de sa puissance mentale sur ces êtres, incapables de résister à ses impulsions-pensées. Il profita de la translation pour modifier le programme. Mais ça n'allait pas très bien. Pink aurait sans doute su ce qu'il fallait faire, lui ! Mais Pink était trop timoré. Il était certain qu'il aurait refusé de le suivre dans cette aventure ! Le translateur franchit une zone de nuit, puis retrouva de nouveau le jour, au-dessus d'une contrée accidentée. Une immensité de moutonnement vert sombre, sillonnée de filets d'eau sinueux. Des montagnes trouaient parfois l'amas de végétation. Elles étaient beaucoup plus hautes que celle qu'il avait vue sur Xéna, et la blancheur scintillante qui couronnait leurs sommets déchiquetés fascina l'enfant. Il programma l'immobilisation du translateur au-dessus d'une de ces surfaces scintillantes, et se rapprocha du sol. Une poudre impalpable enveloppa l'appareil quand les pieds télescopiques atteignirent la surface. Le soleil allumait des myriades d'étoiles au cœur de la masse mouvante, et le spectacle ravit l'enfant. Il stoppa les générateurs et le fin brouillard s'apaisa, retomba mollement, révélant une pente d'une blancheur éclatante.

Ram Singh voulut ainsi posséder cette blancheur inconnue, et il se rua à l'extérieur du translateur. Cette poussière inconnue était extraordinaire ! Il s'y roula avec délices. C'était froid et doux à la fois... Ses vêtements thermo-régulés le protégeaient pourtant de cette sensation de froid, mais pas du contact de la poussière elle-même, qu'il s'amusa à agglomérer entre ses doigts. Il abandonna très vite ce nouveau jeu. Cette chose était décidément trop froide !

Il s'immobilisa au-dessus de la pente, en se laissant flotter par le seul jeu de la volonté, à quelques centimètres de la surface immaculée. Il découvrait une sensation de liberté extraordinaire, dans ce désert blanc. Il cria son nom, et capta l'écho renvoyé par les sommets. Très amusant. Sur Xéna, il y avait aussi des endroits où la voix se répétait à l'infini... Il essaya encore, puis se lassa de ce nouveau jeu. L'autre était plus amusant. Il revint vers le translateur, et alla tripoter le

programmeur. Il composa un programme secondaire, au hasard, pour voir l'effet produit, et se campa ensuite dans les panoramiques. Chaque écran diffusait une image différente de ce monde. Des images sélectionnées au hasard. Certaines images n'étaient pas nettes, et les écrans correspondants étaient parfois parcourus de fluctuations bizarres. Il ne s'en inquiéta pas outre mesure. Ce qui se passait sur le grand écran central était autrement plus intéressant !

— Ce monde est fou, soupira-t-il.

Il se passait maintenant quelque chose de curieux. Un phénomène qui affectait l'ensemble de ce monde. Les pouvoirs que lui conféraient le *crystal* lui permettaient d'avoir une vue d'ensemble grisante, extraordinaire, de ce qui se passait. Il ne comprenait pas très bien les raisons de cette soudaine folie qui s'emparait des hommes. Mais peut-être qu'ils étaient toujours ainsi ?

— *Mais que se passe-t-il, bon Dieu ! hurle le Délégué général. Qui a provoqué ces explosions ? Aucun ordre n'a été donné, que je sache !*

Il se heurta au silence affolé des autres Délégués, Personne ne comprenait ce qui se passait. La première explosion de missile nucléaire s'était produite en Ukraine, de façon parfaitement inexplicable selon le Délégué soviétique. Deux autres avaient suivi : une en Caroline du Nord, et une autre dans une base aérienne du Pacifique.

— *Appelez immédiatement le Centre de Contrôle ! brailla le Délégué général.*

— *C'est ce que nous essayons de faire depuis dix minutes, Sir, répondit laconiquement un opérateur. Les communications RHQ sont totalement brouillées par des séries de phénomènes qui échappent complètement aux ordinateurs. Consultez les rapports.*

Ils étaient édifiants. Partout sur le globe, les explosions se succédaient depuis une heure, semant la panique parmi les populations civiles, qui se ruaient en masse vers les abris antiatomiques, littéralement pris d'assaut. Les mêmes rapports, du moins ceux qui parvenaient encore au cœur du bâtiment de l'Union des Nations, faisaient état de phénomènes climatiques incompréhensibles. Raz de marée d'une puissance jamais atteinte, changements climatiques brutaux, perturbations magnétiques intenses dans l'environnement du globe. Les satellites qui fonctionnaient encore dressaient inlassablement les cartes de ces subites modifications qui affectaient les conditions normales de vie de la Terre.

— *On dirait que tout est faussé, lâcha le Délégué européen d'une voix curieusement indifférente. Paris est soumis actuellement à une canicule tropicale, et il neige à Marseille ! C'est dément, vous ne trouvez pas ?*

— *Le Sahara est soumis depuis une heure à des pluies torrentielles, renchérit le Délégué africain, sans émotion apparente. C'est curieux, n'est-ce pas ? On ne peut pas incriminer les explosions accidentelles, je pense.*

Le Délégué général passa une main tremblante sur son visage couvert de

sueur, Il ne se sentait pas très bien. Sa propre personnalité lui échappait par moments. Il fallait pourtant faire quelque chose !

— Je vais rentrer chez moi, décida-t-il soudain. Faites préparer mon glisseur individuel.

— Y a-t-il des consignes à diffuser ? interrogea un opérateur.

Le Délégué général hésita imperceptiblement. B se sentait las, irresponsable pour la première fois de son existence :

— Oui, dit-il d'une voix rauque : Application immédiate du plan de sauvegarde mondial. Je vous rappelle la codification de ce plan, messieurs : elle prévoit la mise en condition de survie de toutes les zones touchées. Pour ce qui est de comprendre ce qui nous arrive, nous verrons plus tard...

Et le Délégué général revint chez lui, dans sa maison de la banlieue sud de Washington. Il retrouva sa femme apeurée, qui lui posa une foule de questions sur les bruits qui couraient à la vidéophonie. Questions auxquelles il ne répondit que par des phrases vagues, tout en se servant un verre de bourbon, avec des gestes fébriles.

— Il va falloir gagner l'abri, décida-t-il enfin.

Exactement comme s'il avait tout à coup annoncé qu'il avait l'intention d'aller dîner au restaurant. Une nuit étrange s'étendait sur la campagne environnante. Il s'approcha de la baie vitrée. Il n'avait jamais rien contemplé de pareil ! Il jeta un coup d'œil à sa montre. Les indications du cadran lumineux certifiaient qu'on était en principe en début d'après-midi. Et il faisait nuit ! Une nuit curieuse, parcourue de grands éclairs pâles et silencieux, qui faisaient ressortir la silhouette des arbres d'une façon crue, anormale.

Il se mit à neiger à gros flocons, alors que le Délégué général décidait d'emporter sa bouteille de Kentucky

Tavern dans l'abri, relié au réseau souterrain par des galeries de taupes. En principe, l'alcool n'était pas prévu dans les rations de survie que comportait chaque abri.

— C'est le plein été, et il neige, dit-il à sa femme qui s'enveloppait d'un châle léger, avec des gestes instinctifs. Je me demande s'ils ont appliqué le plan de survie... Eteins la lumière, Magda. Je pense que nous allons devoir rester un certain temps là-dessous !

Il désignait la moquette, à ses pieds. Il ne ressentait rien de particulier, en dehors de ce vide qui prenait peu à peu possession de ses pensées, et qui ne l'inquiétait pas outre mesure. Il y avait longtemps qu'il savait que le monde était fou ! Le moment était seulement venu où cette folie devait s'exprimer...

Le souvenir du dernier rapport qui lui était parvenu envahit sa mémoire. New York... Un sergent de l'armée américaine avait ouvert le feu sur un engin inconnu, avant de tuer un de ses hommes, puis d'être abattu lui-même.

— Curieux, soupira-t-il en dégageant l'entrée du tunnel d'accès de l'abri.

Oui, c'est pour le moins curieux... Tu as bien éteint la lumière, Magda ?

CHAPITRE IV

Ram commença à s'ennuyer.

Les explosions des grands soleils rouges qu'il suivait sur les écrans panoramiques ne l'amusaient plus, et il chercha un autre moyen de se distraire, en élaborant un nouveau programme. Celui-là, il était certain de le contrôler normalement. Il était en fait beaucoup plus facile à établir que les autres, et les effluves du *crystal* lui certifiaient qu'il était cohérent, cette fois. Il fit un premier essai, et se projeta au sommet de la montagne. Le temps d'une simple impulsion-pensée, et il se retrouva au sommet de la pente neigeuse, balayée par un vent glacé qui lui piquait les joues. Il rit, de nouveau heureux, et fixa ses pensées sur la dernière image qu'il avait vue sur le panoramique central. Une longue bande de sable clair, au bord d'une étendue d'eau en perpétuel mouvement... Dans ce secteur, les grands soleils n'explosaient pas, comme c'était le cas partout ailleurs. Il eut envie d'aller à cet endroit.

Il s'y retrouva sans avoir eu le loisir de mesurer le temps écoulé durant le transfert, pratiquement instantané. Ici, il faisait chaud, et il ne devait pas y avoir de grandes cités comme celles qu'il avait découvertes avant les explosions. Il marcha lentement sur le sable, écoutant le bruit de l'eau qui déferlait régulièrement sur sa droite. C'était très beau toute cette eau en mouvement. Sur Xéna, l'eau était toujours immobile, ou presque... Un oiseau blanc le survolait, très haut, et il fixa ses pensées sur lui, regard levé. L'oiseau décrivit une courbe gracieuse, et se rapprocha de l'enfant.

— Viens..., murmura Ram sans le quitter des yeux.

Il tendit le bras et l'oiseau vint se percher sur son poing refermé. Ram se mit à rire. L'oiseau n'avait pas peur, lui! Il lissait tranquillement ses plumes d'une blancheur éclatante.

— Tu es moins bête que ces êtres qui ressemblent aux Xéniens, soupira Ram en libérant l'oiseau qui s'envola en émettant des cris rauques, en direction du large.

Mais il savait aussi que l'oiseau ne pensait pas. C'était peut-être pour cela qu'il était moins bête, finalement !

Il s'assit au sommet d'un petit promontoire. Il s'ennuyait de nouveau.

— Je vais revenir au translateur, et rentrer, décida-t-il. Pa sera furieux, mais je lui raconterai ce que j'ai vu. Il ne doit pas savoir que ce monde existe. Aucun Xénien ne doit le savoir.

Une nouvelle fois, une fierté immense l'envahit. Il était sans doute le seul à avoir jamais contemplé toutes ces choses ! Il allait revenir sur Xéna auréolé de gloire...

— Oui, je vais rentrer, dit-il tout haut. J'en ai assez de ce monde...

Ce fut seulement à ce moment qu'il réalisa que quelque chose n'allait pas. Il se sentait incapable de fixer sa pensée sur le lieu où se trouvait le translateur ! Il n'avait pas pris de points de repère avant de s'élancer un peu au hasard. Une crainte vague le saisit, puis il s'affola brusquement. Il fallait pourtant qu'il trouve !

Il se prit la tête entre les mains, et tenta vainement de se concentrer sur l'image du translateur. Il le reconstituait fidèlement sur l'écran de sa mémoire, mais le paysage blanc devenait une chose imprécise et floue, et il ne parvenait pas à se résoudre à entamer le transfert.

Il se rendit compte aussi qu'il avait faim, et il fouilla fébrilement dans les poches de sa combi. Il ne réussit à trouver que quelques miettes de croquettes vitaminées, et il sentit une grosse boule nouer sa gorge. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait. La fatigue, peut-être ? Oui, c'était cela : il était fatigué, et il ne parvenait plus à coordonner ses pouvoirs psy !

Il se mit brusquement à pleurer, en évoquant l'image de Ma, avec sa longue robe blanche et ses cheveux si doux. Il aurait voulu qu'elle soit là, près de lui, et qu'elle le prenne dans ses bras... Mais Ma Singh était loin, si loin...

L'homme s'immobilisa au sommet de la grande dune, et regarda sa compagne d'un air bizarre.

— Tu entends ?

La jeune femme prêta l'oreille.

— Oui..., souffla-t-elle. On dirait... on dirait un enfant qui pleure...

L'homme fit un geste pour lui intimer le silence, puis il s'élança le long de la dune, vers la plage. L'enfant était assis sur une butte de sable, au pied de la dune, le visage enfoui au creux de ses bras, repliés sur ses genoux, et ses épaules étaient secouées par les sanglots. L'homme était certain de n'avoir fait aucun bruit en s'approchant. Pourtant, l'enfant blond se redressa soudain avec une extraordinaire vivacité et lui fit face, le visage encore ruisselant de larmes. Une pensée étrange s'imprima dans le cerveau de l'homme. Une pensée qui ne lui appartenait pas. Il se sentait maintenant incapable de bouger un membre. Il réussit tout juste à tourner la tête en direction de sa compagne, qui s'était immobilisée elle aussi, à quelques pas de l'enfant, dont le regard brillait curieusement, tout à coup, à travers les larmes.

— Il est perdu, et il a faim, murmura l'homme.

L'enfant lui sourit, et il en conçut un bonheur qu'il s'expliquait mal. Ils continuaient à se regarder.

— Léna... ce gosse, haleta l'homme. Ce n'est pas...

Ses pensées s'embrouillaient. Il n'arrivait pas à définir ce qu'il ressentait tout à coup. Tout se mélangeait dans son esprit : ses propres pensées, et les autres... Celles qu'il ne maîtrisait pas vraiment. L'enfant lui souriait, et ce sourire exprimait tout à la fois espoir et impatience. Pourquoi ne parlait-il pas ? Et cette tenue curieuse...

L'enfant prononça une phrase qu'il ne comprit pas immédiatement. Puis quelque chose explosa en lui. Une certitude...

— Il n'appartient pas à notre monde, dit-il avec une sorte de ferveur. Un enfant venu des étoiles... Il vient peut-être nous sauver ? Oui, c'est ça ! Il est venu sauver la Terre !

Le visage de l'homme était transfiguré.

— Viens avec nous, proposa-t-il à l'enfant qui ne souriait plus. Tu as faim, n'est-ce pas ? Et tu es fatigué...

L'enfant inclina la tête.

— Nous n'avons pas grand-chose, murmura la femme. Avec tous ces événements... Mais ce que nous possédons t'appartient...

L'homme parut retrouver soudain sa liberté de mouvements, et il tendit la main en direction de l'enfant blond, dont le regard avait repris son acuité normale. L'enfant fit non, de la tête, et s'approcha de la jeune femme, pour glisser sa main dans la sienne, et ils se mirent en devoir d'escalader la dune. Au sommet, l'enfant s'immobilisa.

— If est épuisé, murmura la jeune femme.

Elle le prit dans ses bras, et il se laissa faire avec un soupir de satisfaction. Il dormait quand ils arrivèrent à la cabane de pêcheur, nichée sous un arbre énorme au tronc duquel elle s'appuyait. Des filets séchaient au soleil, et une barque à la peinture écaillée achevait de pourrir le long du pignon de droite.

Une odeur inconnue éveilla Ram, et il réalisa seulement à ce moment qu'il s'était endormi. Il cligna des paupières dans le soleil couchant, et se redressa d'un seul coup, regardant autour de lui d'un air surpris. Curieuse maison... Curieuse couchette, également. Il posa sa main potelée sur la matière souple sur laquelle il était allongé directement, au lieu de flotter au-dessus comme c'était le cas sur Xéna.

— Il est réveillé, Shany, prononça une voix féminine.

La femme aux cheveux blonds s'approchait de lui. Il ne comprenait pas les mots qu'elle prononçait, mais il n'avait aucun mal à lire dans ses pensées. Elle était gentille. Il lui sourit, et sauta de la couchette. Se guidant sur l'odeur, il s'approcha de la table trop haute, et se percha sur une chose curieuse et dure, dont le contact n'était pas très agréable. Ce qu'il avait devant lui sentait bon, mais il ne savait pas ce que c'était. Cela devait se manger. Il hésita... Il aurait préféré des croquettes vitaminées.

Il avisa quelque chose qui y ressemblait, sur la table, et il tendit le

bras pour s'en emparer.

— Pour la première fois de sa jeune existence,

Ram Singh mangea du pain et des biscuits secs, ignorant ostensiblement le plat de pâtes posé devant lui.

— Il avait faim, commenta l'homme, avec un sourire ravi.

Repu, Ram se remit à dodeliner de la tête, et la femme le prit par la main pour le ramener vers le grand lit de bois. Il s'abandonna au confort tout relatif du matelas de mousse synthétique, et ferma aussitôt les yeux. L'homme et la femme le regardèrent longtemps, immobiles l'un près de l'autre.

— Tu crois qu'il serait réellement un... un Extraterrestre? murmura soudain la jeune femme.

L'homme secoua la tête :

— Je ne sais pas, Léna... Je ne sais plus... bredouilla-t-il. Il n'est pas comme les autres enfants. Il n'a pratiquement pas parlé, et pourtant... pourtant, nous avons compris ce qu'il désirait !

— Il faudrait peut-être prévenir les autorités, Shany ? suggéra la femme.

Le nommé Shany haussa les épaules.

— Les autorités? Quelles autorités? Tout le monde se fout de tout, maintenant. Personne ne comprend ce qui se passe. Ici, c'est encore calme, mais on dit qu'il se passe des choses terribles, un peu partout.

Il parut réfléchir un moment, puis lâcha d'une voix étrange :

— Et moi aussi, je m'en fous... Ce matin, j'ai essayé d'aller jusqu'au village. C'est impossible.

— Pourquoi ? demanda la jeune femme.

— Je ne sais pas, soupira Shany. Je ne l'ai pas trouvé... Je crois que j'ai tourné en rond. Je suis né dans ce pays, et je ne le connais plus, voilà tout. Derrière le bois, là-bas...

Il tendait le bras dans une direction précise.

— C'est le désert, lâcha-t-il après une hésitation.

— Mulk... Je t'en prie ! gémit Taya Singh. E faut prévenir le Centre, maintenant. Il faut retrouver Ram!

Elle était très pâle, et ses doigts tremblaient sans arrêt. Mulk soupira, et sa main effleura machinalement l'endroit où pendait habituellement le *crystal*.

— Nous ne pouvons prévenir personne, Taya, dit-il d'une voix rentrée.

Il regarda sa compagne, et elle put lire dans ses yeux un désespoir identique au sien. Mais au-delà de ce désespoir, il y avait autre chose. Une résolution inflexible...

— Nous avons commis une faute grave, reprit-il. Ram s'est emparé d'un *Crystal*, Taya... Cela ne s'est jamais produit sur Xéna. Non, jamais un enfant n'a pu disposer d'une telle puissance, qu'il n'est pas à même

de contrôler !

Il se passa les deux mains sur le visage, dans un geste qui trahissait son désarroi.

— Nous sommes responsables, Taya, gronda-t-il. Mais ce n'est pas la crainte de devoir affronter ces responsabilités qui m'empêche d'alerter le Centre. Je pense à Ram... S'il nous a été impossible jusqu'à maintenant de retrouver sa trace, c'est qu'il n'est plus sur Xéna. Il faut regarder la réalité en face. J'aurais dû me méfier ! Il posait vraiment trop de questions sur la zone interdite... Cela devait l'obséder beaucoup plus que la plupart des enfants de son âge. C'est là-bas qu'il est allé. Et nous ne savons rien de ce qui existe peut-être au-delà des brumes...

— Mais ceux du Centre doivent le savoir, eux!

Mulk se leva, et prit les mains de sa compagne dans les siennes :

— Ecoute, Taya... Je sais ce que tu ressens. Mais Ram est parfaitement capable de se tirer d'affaire tout seul, avec le traducteur. L'appareil fonctionne parfaitement. Et les calculatrices sont maintenant couplées à ses propres pensées. Il finira par avoir faim, ou soif... Ou il sera fatigué, et il reviendra ici... Il a pu gagner la zone interdite parce qu'il n'est qu'un enfant, et que les systèmes de contrôle ne sont pas programmés pour détecter une présence psychique infantine, couplée aux effluves d'un *crystal*. De la même façon, il peut revenir ici sans déclencher l'alerte. Si nous donnions cette alerte maintenant, Ram serait perdu dès son retour. S'il a franchi les limites interdites, enfant ou pas, il tombera sous le coup des lois, Taya ! Parce qu'il aura vu ce qu'il y a de l'autre côté, tu comprends? Ces choses qu'aucun Xénien ne doit contempler! Alors ceux du Centre nous l'enlèveront, et nous ne le reverrons sans doute jamais...

— Mais que pouvons-nous faire, Mulk! gémit Taya en se tordant les mains.

Mulk émit un nouveau soupir.

— Essayer encore d'établir un contact mental avec lui, où qu'il soit, dit-il d'une voix assourdie. A deux reprises, j'ai failli réussir, mais il oppose instinctivement une barrière mentale à toute investigation extérieure. Il est mobilisé par... par *autre chose*. Il faudrait qu'il...

Un tintement cristallin résonna dans la pièce, encombrée d'appareils électroniques bizarres. Mulk sursauta et se précipita vers une console translucide, supportant une curieuse sphère dont la luminescence pâle inondait la pièce d'une clarté fluctuante. Ses traits se crispèrent, et il posa rapidement ses deux mains sur la surface lisse de la sphère.

— le... je crois qu'il est maintenant accessible, dit-il d'une voix haletante. Ne bouge plus, Taya. Ne prononce pas un mot. Je vais essayer de l'atteindre...

Pendant quelques secondes, les fluctuations lumineuses de la sphère se firent plus violentes, éclairant le visage crispé de Mulk, qui venait de fermer les yeux, et se concentrait sur une pensée ténue et lointaine.

— Il s'est endormi, songea-t-il. La barrière mentale se désagrége...

Il murmura presque aussitôt :

— J'ai le contact... Il... il n'est plus dans le translateur ! Il est désespéré... Mais il ne résiste plus ! Il y a des choses étranges en lui, autour de lui... Maintenant, nous pouvons le... Taya ! Il faut que tu m'aides. Vite !

La jeune femme se précipita et posa à son tour les deux mains sur la sphère luminescente, près de celle de Mulk.

— Nous pouvons le rappeler en concentrant nos bio-ondes, haleta-t-il. Un transfert instantané. Il faut lui imposer cette idée. C'est notre seule chance ! Il ne sait plus où se trouve le translateur...

— Et... et le *crystal* ? demanda Taya d'une voix presque imperceptible.

— Impossible de le récupérer, je le crains. Nous nous débrouillerons plus tard. Tu es prête, Taya ?

— Oui, Mulk. Mais j'ai peur. Que se passera-t-il si nous échouons ?

Mulk ne répondit pas, mais Taya saisit instantanément ses pensées. Ils couraient un risque énorme, si l'enfant se réveillait en cours de transfert. Ce genre d'opération ne posait aucun problème sur Xéna, mais établir un couloir de transfert hors des limites de leur monde, c'était peut-être ouvrir une porte sur l'inconnu ?...

— Nous n'avons plus le choix, Taya, et il faut faire vite ! l'encouragea Mulk.

— Je suis prête, murmura la jeune femme d'une voix tendue.

— Shany ! Mon Dieu ! Viens vite !

L'homme se précipita dans la pièce où dormait l'enfant. Il faisait presque nuit maintenant, mais curieusement, la pièce restait claire. Une clarté surnaturelle qui semblait émaner du corps recroquevillé de l'enfant, qui continuait à dormir, un demi-sourire aux lèvres.

— Shany, j'ai peur, murmura la jeune femme en se blottissant dans les bras de son compagnon. Tout cela n'est pas normal...

— Qu'est-ce qui peut être « normal », maintenant ? soupira l'homme, fasciné par la luminosité douce et aveuglante à la fois.

L'enfant remua légèrement dans son sommeil, et la luminosité s'accrut encore, faisant briller curieusement le ceinturon doré qui lui ceignait la taille. Le petit corps abandonné parut soudain se soulever lentement du matelas de mousse, et il flotta à quelques centimètres au-dessus du drap blanc. Incapables de prononcer une parole, l'homme et la femme se serraient l'un contre l'autre, incrédules et émerveillés par ce spectacle. En quelques secondes, le corps de

l'enfant blond devint une image transparente, une sorte d'hologramme qui paraissait se fondre dans l'air ambiante. Une sonorité mélodieuse envahit la pièce. Elle atteignit une note aiguë, puis déclina progressivement, en même temps que la pénombre reprenait ses droits. Médusés, l'homme et la femme virent l'image se diluer dans l'ombre, au milieu d'une brume légèrement bleutée, et l'enfant disparut...

Le premier, Shany se précipita pour allumer l'électricité. Léna regardait fixement le grand lit vide, dont le matelas souple gardait encore la forme du petit corps qui l'avait occupé.

— Il est reparti, soupira Léna. Il nous abandonne, Shany...

Un sourire étrange étirait les lèvres de l'homme.

— Il est reparti, dit-il d'une voix extasiée. Mais il reviendra un jour. Oui, il reviendra. J'en suis persuadé. Je ne sais pas pourquoi, mais je suis certain qu'il reviendra !

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE V

Une sonnerie stridente résonna dans l'habitable poussiéreux de la foreuse, et Samuel Greentree ramena les deux leviers de commande du bras de forage, en lâchant un soupir de soulagement. La masse noirâtre de la tête de désintégration s'abaissa lentement, jusqu'à toucher le sol. Les ventilateurs se remirent en route, et il les laissa tourner un moment, avant de se décider à quitter la cabine vitrée de l'engin énorme. Il sauta sur une des chenilles, dans la clarté crue des spots qui éclairaient la galerie, et jeta un coup d'œil aux repères de progression. En six heures, la foreuse n'avait pénétré que de soixante-dix mètres dans la roche dure. Une progression nettement en dessous de la moyenne imposée. Mais de toute façon, les étayeuses ne suivaient pas, quand la machine pénétrait plus vite...

Un homme, torse nu, ruisselant de sueur, l'accueillit quand il sauta sur le sol de la galerie.

— Ça n'avance pas, Sam, grogna-t-U. Tu ne pousses pas assez...

Samuel le considéra de toute sa hauteur. Il le dominait d'une bonne tête.

— Quand on pousse plus les générateurs, ça vibre trop, là-dedans, lâcha-t-il, maussade. Cette bécane est à bout de souffle. Et puis, dis-moi, Thorn, ça sert à quoi d'aller plus vite, hein ? On va où, d'abord, tu peux me le dire ? Ça fait des semaines qu'on a repris ces conneries de forages, et personne ne sait à quoi ça rime, au bout du compte. Tu veux que je te dise, Thorn : j'en ai marre de ce travail de taupe. Et j'en ai marre aussi de voir ta sale gueule vérolée chaque fois que je descends de cette machine. Tu sais, il y a des moments où j'ai envie de l'écraser à coups de bottes, ta gueule de travers ! A force de te regarder, je finis par penser que ta place n'est plus dans une cité, mais à la Périphérie, avec les Dégénérés. Tu leur ressembles de plus en plus !

Il émit un ricanement méprisant :

— Tu n'aurais pas fricoté avec une des filles de la Périph, par hasard ? C'est ça, hein, Thorn ? Tu as touché une de ces saletés, pour voir ce que ça faisait, et elle t'a collé ses maladies !

Le visage grêlé de l'homme se crispa sous l'effet de la colère. Il serra les poings, mais Samuel savait qu'il ne ferait rien. Il n'était pas de taille à se battre !

— Tu n'aurais pas dû dire ça, gronda Thorn. Je suis obligé de

signaler ton cas, maintenant... J'avais de toute façon l'intention de le faire, parce que tu ne travailles pas assez, depuis quelque temps. Je t'en foudroyais des vibrations, moi ! Tu vas vibrer autrement, quand les mecs de la Psipol s'occuperont de ton cas !

Le visage couvert de poussière de Samuel Greentree se ferma brusquement. Il fixait maintenant un minuscule point lumineux, enchâssé dans la paroi brute de la galerie, à moins de trois mètres de l'endroit où ils se trouvaient. Les sondeurs psychostatiques suivaient constamment la progression des machines. Il y en avait partout dans les galeries, exactement comme en surface, à l'intérieur de la Cité. Il suffisait maintenant que ce nabot de Thorn se connecte au sondeur, pour qu'un rapport défavorable arrive aux mémoires des ordis de la Psipol...

— Ne bouge pas, Thorn, dit-il d'une voix grondante. Essaie d'oublier ce que tu as maintenant l'intention de faire. Ça vaudra mieux pour toi, tu sais. Si tu t'approches du sondeur, je te pulvérise !

Les yeux injectés de sang, Thorn le regardait fixement. Samuel sentit un curieux frémissement lui parcourir l'échine. Se pouvait-il que...

Il eut brusquement la certitude que le contremaître de forage était en train de se connecter au sondeur. Un flot de pensées confuses envahit son cerveau. Des pensées qui ne lui appartenaient pas ! C'était la seconde fois en moins de huit jours qu'il éprouvait ce genre de sensation bizarre.

— *Secteur 13... Incident au poste de forage B... Nécessité d'intervention immédiate...*

Les pensées de Thorn ! Elles étaient en train de s'imprimer en lui avec une clarté aveuglante. Mais elles devaient également s'imprimer dans les circuits-mémoire des ordis !

— Fumier, va !

Thorn n'eut pas le temps de se mettre hors de portée. Il se déplaçait trop lentement sur ses membres grêles. Samuel le saisit par le cou et frappa de sa main libre, écrasant le visage soudain horrible du contremaître à coups de poing. Thorn hurla, mais la main droite de Samuel serra plus fort sa gorge molle. Quelque chose craqua sous ses doigts, et le corps du contremaître devint mou. Il ouvrit la main, et le corps flasque se répandit à ses pieds. La tête heurta une des chenilles de la foreuse avec un bruit désagréable.

— *Secteur 13, hurla une voix invisible. Que se passe-t-il ? Reconnectez-vous immédiatement !*

Samuel considérait le corps répandu à ses pieds. Il le retourna du bout de sa botte, sans émotion particulière. Thorn était mort. Une larve de moins... Ignorant la voix qui continuait à hurler à l'intérieur de la galerie, il s'en alla sans hâte excessive. Il venait de tuer, mais ne

ressentait ni satisfaction, ni crainte. Thorn n'avait pas eu le temps d'émettre ses propres coordonnées, et cela lui laissait le temps de se retourner.

Il s'installa tranquillement sur un des chariots de remontée, et enfonça le contact de mise en marche, après s'être débarrassé de son casque. Il essayait encore de comprendre ce qu'il avait ressenti au moment où le contremaître s'était connecté au sondeur, quand le chariot émergea à la surface. Il faisait nuit, et le dôme de protection de la Cité luisait faiblement, très haut au-dessus des blocs. Il se sentait curieusement étranger à la ville, maintenant. Pas parce qu'il venait de tuer un homme. De toute manière Thorn n'était pas un homme ! Une caricature, tout au plus. Il ressentait presque de la joie, à l'idée qu'il avait détruit un de ces êtres totalement inféodés à l'Administration Centrale !

— Un de moins, gronda-t-il en abandonnant le chariot qui venait de s'immobiliser sur l'aire d'arrivée.

Une autre pensée le frappa, alors qu'il s'engageait dans une rue faiblement éclairée : les *autres* allaient réagir ! Ils ne perdaient jamais de temps quand il y avait un acte de révolte.

Une petite boule lumineuse surgit à l'autre extrémité de la rue, et se mit aussitôt à émettre des fluctuations rapides. Samuel sentit ses muscles se serrer presque douloureusement. Un sondeur psychodynamique, cette fois... Les plus dangereux ! Ils étaient capables de détecter à distance toute manifestation anormale. Les types en uniforme noir de la Psipol n'allaient pas tarder à rattraper !

Il se jeta dans une ruelle adjacente, et se mit à courir. Au bout de l'autre rue, la boule lumineuse cessa de fluctuer, mais commença à se déplacer, à trois mètres au-dessus du sol, en émettant un son continu irritant pour les tympans.

« Ils vont finir par m'avoir, songea Samuel, tout en forçant l'allure. Ils feront aussitôt le rapprochement avec l'incident du secteur 13. »

Mais où aller ? Dans les rues, il n'avait aucune chance. Tôt ou tard, un des sondeurs dynamiques allait le rejoindre. Il avait vu deux ou trois fois ces saloperies intervenir, au cours d'une manifestation de masse. Une de ces manifestations spontanées qui démarraient parfois des bas quartiers proches de la Périph... Ça ne traînait pas, en général. Les types « marqués » par le sondeur mobile paraissaient soudain frappés de stupeur, et ne songeaient même plus à se sauver. Ils restaient là, sur place, hébétés. Samuel connaissait un type qui en avait réchappé. Il lui avait raconté... Sensation de souffrance horrible, impossibilité de hurler ou de bouger un membre... Et les types de la Psipol n'avaient plus qu'à venir cueillir leur client, pour l'embarquer à bord d'un des tracks qui sillonnaient la ville en permanence.

Une deuxième boule lumineuse apparut brusquement devant lui, à

moins de cinquante mètres, et commença à remonter la rue en pente. Samuel s'immobilisa, le souffle court. A quelle distance commençaient à agir ces saletés ? On sait que certaines pouvaient immobiliser leur proie à plus de dix mètres. Et celle-là se rapprochait dangereusement...

Il se retourna. Une autre boule, derrière lui. Aucune chance de s'en sortir... Il ne ressentait rien de particulier. Il avait toujours su qu'il finirait de cette façon. Il capta la sirène encore lointaine d'un track qui se rapprochait. Mais un autre bruit frappa soudain ses tympans. Un glissement furtif, sur sa droite. Il tourna brusquement la tête. Une forme noire, dans l'ombre d'une porte... Il ne ressentit aucune notion de menace.

— Par ici, vite ! souffla une voix féminine.

En même temps, le cerveau attentif de Samuel capta une série d'injonctions mentales brèves qu'il ne prit pas le temps d'analyser. Mais de nouveau, le phénomène se manifestait. Il s'élança brusquement vers la forme sombre, et plongea avec elle dans un passage noir. Il entendit la porte claquer derrière eux, et s'immobilisa. Une main cherchait la sienne. Il se laissa guider dans l'obscurité.

— Ici, ils ne viendront pas te chercher pour le moment, souffla la voix féminine.

Elle ajouta, alors qu'une porte s'ouvrait sur un local éclairé :

— Enfin, pas tout de suite. J'ai neutralisé depuis longtemps tous les sondeurs statiques dont ils ont truffé les murs et les cloisons ! Ils peuvent chercher longtemps !

Samuel cligna des paupières dans la clarté de la pièce. Il se retourna et découvrit la fille, qui repoussait la porte, après avoir sondé le silence de ce qui devait être un couloir d'accès. Elle lui fit face, sourire aux lèvres.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demanda-t-il.

Elle était plutôt jolie, avec un petit visage triangulaire, entouré de cheveux blonds, bouclés serrés. Elle était vêtue d'un short blanc, et d'une sorte de boléro bariolé qui laissait voir sa taille fine. Des bottes, blanches également, moulait ses jambes parfaites, jusqu'au-dessus du genou. Elle haussa les épaules avec une moue enfantine.

— Sais pas, dit-elle. J'ai senti que quelqu'un avait des ennuis, là, dans la rue. Et je suis ailée voir.

Samuel la regarda d'un drôle d'air.

— Tu as... senti ? fit-il, soupçonneux.

Elle le défia du regard.

— Oui. Et alors ?

La sirène du track de la Psipol devenait assourdissante. Le véhicule passa lentement dans la rue, puis s'éloigna.

— Tu vois, murmura la fille. Ils sont passés sans s'arrêter. Tu travailles aux forages des nouvelles galeries, n'est-ce pas ?

— Pas difficile à deviner, hein? ricana Samuel en considérant sa tenue couverte de poussière. Mais tu n'as pas répondu à ma question. De quelle façon as-tu « senti » que j'avais des ennuis ?

La lueur de défi reparut dans les prunelles bleues de la fille.

— Je sens parfois des choses, comme ça, sans avoir besoin de voir...

— Une Mutante, hein? grogna Samuel. Tu sais pourtant qu'on doit les dénoncer quand on en repère...

— Je t'ai sauvé la vie, rappela-t-elle en retrouvant son sourire.

— Ça n'est pas un argument. Maintenant, je vais m'en aller. La rue doit être libre.

— Pas encore, affirma-t-elle. Il y a trois sondeurs dynamiques en patrouille dans le quartier. Ils n'ont pas abandonné. Il y en a deux en ce moment même sur la place voisine. Ils sont immobiles, en état de veille.

Elle avait fermé les yeux, et paraissait repliée en elle-même.

— Je vais quand même m'en aller, s'entêta Samuel. Il doit bien y avoir un passage, quelque part. Je le trouverai.

Elle l'observait à nouveau, avec une lueur étrange dans le regard.

— Tu sais ce qu'ils font aux Mutants, quand ils arrivent à en prendre un? demanda-t-elle soudain.

Samuel ne s'était jamais posé la question.

— Non, dit-il. Et je m'en fous... Je n'ai pas l'intention de te dénoncer.

— Tu disais pourtant que le fait que je t'aie sauvé la vie n'était pas un argument ! Logiquement, tu devrais aller me dénoncer en sortant d'ici. N'importe quel Normal le ferait, même si on venait de lui sauver la vie.

Elle avait l'air de se moquer de lui, maintenant. Il en conçut une sourde irritation.

— Où veux-tu en venir ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Elle fit trois pas vers lui et tendit ses deux mains ouvertes.

— Prends mes mains, souffla-t-elle. N'aie pas peur. Que pourrais-je faire à un type costaud comme toi ! Allez, prends-les.

Samuel prit les deux mains dans les siennes. D'abord, il ne ressentit rien de spécial, en dehors de la chaleur naturelle de ces mains de femme qui disparaissaient presque complètement dans les siennes. Puis une bizarre vibration naquit quelque part le long de sa colonne vertébrale, se prolongeant vers sa nuque. Il eut tout à coup l'impression que la vibration s'emparait des moindres fibres de son cerveau. Il ferma les yeux malgré lui, et une vision incroyable s'imprima dans son esprit...

Cette fille avait raison : il y avait bien deux sondeurs dynamiques sur la petite place où débouchait la rue qu'il avait prise au hasard. Il

ouvrit brusquement les yeux, et retira ses mains. La fille le regardait, un vague sourire aux lèvres, et la tête légèrement inclinée sur le côté droit.

— J'ai tout de suite senti que tu étais un Mutant, lâcha-t-elle. Ce que nous venons de faire ensemble, tu pourrais le faire seul, avec un peu d'entraînement... Tu le sais bien, mais tu refuses encore l'évidence. C'est normal !

Samuel passa ses deux mains sur son visage poussiéreux. Des tas de choses déferlaient en lui. Oui, maintenant, il acceptait l'évidence. Il avait réagi immédiatement quand le contremaître s'était connecté au sondeur de la galerie. *Parce qu'il avait capté presque inconsciemment les pensées rapides de Thom...*

Il émit un profond soupir, qui gonfla ses joues.

— Manquait plus que ça... Mais bon sang, ça arrive comment ?

— Tes parents ? demanda la fille. Ils sont encore vivants ?

Samuel secoua la tête. Il ne s'était jamais vraiment préoccupé de cela. Il fouilla pourtant dans ses souvenirs, et retrouva curieusement des choses qu'il avait cru oubliées. Un visage affolé de femme qui criait quelque chose... Un homme aussi. Grand, puissant même. Mais le visage restait flou. Il se mit à parler :

— Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. J'étais trop jeune quand ils... quand ils sont partis. Je crois que j'étais avec eux. Il fallait courir. Il y avait des choses répugnantes autour de nous. Des choses qui essayaient de nous retenir. Et... et les *autres*, derrière, avec leurs tracks... A un moment, je me suis arrêté. Je ne pouvais plus avancer. Ma mère... oui, c'était ma mère ! Elle criait, mais je n'entendais plus rien. *Ils m'ont emmené. Une grande maison claire... Et un autre homme. Une femme, aussi...*

— Des Educateurs, supposa la fille. Tu ne sais pas ce que sont devenus tes parents, mais tu viens de te souvenir... Les Normaux seraient incapables de se souvenir de quoi que ce soit. Leurs pensées peuvent tout juste remonter de quelques semaines en arrière... Ils ont tout oublié. Ce qu'était autrefois la Terre, et ce qui s'est passé, il y a bien longtemps, quand les Hommes sont devenus fous... Les Normaux des Cités ne se posent jamais d'autres questions que celles qui conditionnent leur vie immédiate... Mais toi, tu te demandes maintenant ce qu'il y avait, *avant...*

— Foutaises ! gronda nerveusement Samuel.

Elle se déplaça vers une table et s'empara d'un récipient évasé qu'elle lui tendit.

— Tu as soif ?

— Oui.

Samuel s'empara du récipient et but à longs traits. De l'eau.

— J'en ai encore suffisamment pour la semaine. Tu peux y aller. Je

touche deux rations hebdomadaires au lieu d'une. Le type qui était avec moi est parti il y a un mois.

— Parti pour où ? demanda Samuel en reposant le récipient.

La fille haussa les épaules :

— Aucune idée. Je crois qu'il en avait marre de rester là. Il disait qu'il voulait savoir comment les choses se passaient, à l'extérieur des villes. Un jour, je partirai aussi, forcément. Parce qu'ils finiront par me repérer...

— Tu sais, toi, ce qu'il y avait avant ? demanda soudain Samuel.

— Pas vraiment, soupira-t-elle. Mais je crois que les Cités n'étaient pas encore repliées sur elles-mêmes. On pouvait encore aller librement vers la Périphérie. Il y avait de la verdure, des arbres, des rivières. Peut-être qu'il y a encore des endroits comme ça, après tout. J'ai rencontré une fois un vieux bonhomme qui parlait tout le temps. Il n'avait pas connu vraiment cette époque, mais on lui avait raconté, à lui aussi... Il y avait plein de gens dans les villes, mais ils pouvaient aller librement partout où ils voulaient. Un jour, ceux de la Psipol ont emmené le vieux. Je ne l'ai jamais revu.

— Il était cinglé, grogna Samuel.

Il avait dit cela comme il aurait dit autre chose. Parce que c'était évident. Mais quelque chose remuait en lui. Cette fille avait raison : il se souvenait de certaines choses qui appartenaient à un passé lointain. Donc, il n'était plus un Normal... Les Normaux ne se souvenaient pas...

Une constatation qui n'allait pas lui faciliter la vie.

— Je prendrais bien une douche. C'est possible ?

Elle inclina la tête :

— L'eau du réseau n'est pas spécialement propre à la consommation, mais elle fera l'affaire. Le régénérateur cafouille depuis quelques jours, mais je n'ose pas faire venir les équipes de contrôle. Il y a toujours au moins un type de la Psipol parmi eux, avec un détecteur... Tu t'appelles comment ?

— Greentree. Samuel Greentree.

— En anglais, ça veut dire : « arbre vert », non ? Tu es d'origine anglaise ?

Un autre souvenir afflua à l'esprit de Samuel. Il secoua la tête :

— Non. Américain, je crois. Mon père...

Il la regarda curieusement, puis acheva :

— Mon père parlait parfois de l'Amérique... Un pays... Mais il n'y a plus de pays, maintenant. Plus rien que les Cités. J'ai toujours vécu dans celle-ci, et je ne sais même pas comment elle s'appelle.

— Elle ne s'appelle pas, émit la fille dans un rire clair. Elle est seulement... la Cité. Il y en a peut-être d'autres, ailleurs... Moi, je m'appelle Clara... Juste Clara. La douche, c'est par là...

Elle lui désignait une autre porte coulissante, qui s'escamota dès

qu'il s'en approcha.

— Je vais profiter du voyage, dit-elle en riant. Ça ne te dérange pas? Des fois qu'ils coupent le réseau...

Elle se débarrassa sans complexe de son boléro.

Elle ne portait rien en dessous, et Samuel ne put s'empêcher de regarder sa poitrine bien faite. Le short blanc glissa à son tour, et elle resta immobile, seulement vêtue de ses longues bottes souples, avec un demi-sourire aux lèvres. Samuel se débarrassa de sa vareuse pleine de poussière, et s'attaqua au ceinturon de son pantalon.

— Tu es drôlement bâti, soupira Clara. Je crois que j'aimerais faire l'amour avec toi. Ça fait un bout de temps qu'un homme ne m'a pas touchée. Je suis obligée de me méfier, parce que je me relâche forcément en faisant l'amour. La dernière fois, le type qui me tenait dans ses bras m'a regardée d'une drôle de façon, après. Je crois bien qu'il avait compris que je n'étais pas une Normale... J'ai dû changer de résidence, après son départ !

Samuel se détendit d'un seul coup, et se mit à rire sans contrainte, pour la première fois depuis l'instant où elle lui avait ouvert la porte de son appartement.

— Tu es décidément une drôle de fille, Clara, dit-il en se débarrassant de son pantalon. D'accord, on va prendre une douche, et après, on fera l'amour...

Elle s'approcha de lui et s'amusa à faire toucher la pointe de ses seins au torse musclé de l'homme.

— Non, dit-elle. On va faire l'amour maintenant, tout de suite.

— Je suis couvert de cette saloperie de poussière ! protesta Samuel.

— Je m'en moque, souffla-t-elle en se serrant contre lui. On se lavera tous les deux, après.

Elle l'entraîna dans une autre pièce, et se coucha à même le revêtement souple du sol, totalement impudique. Ce fut pour Samuel Greentree la plus étrange étreinte qu'il ait jamais connue. Il eut la certitude que leurs pensées se mêlaient étroitement quand le plaisir les foudroya. Un plaisir décuplé par la sensation de ne plus former qu'un seul être...

CHAPITRE VI

Samuel grignotait sa pomme de terre cuite aux infras. Il avait faim, mais il se sentait gêné de manger la nourriture de cette fille. Assise en face de lui, Clara esquissa un sourire ironique :

— Tu peux bouffer, tu sais. J'en ai encore quelques-unes. Je sais que tu as faim.

Elle posa un coude sur la table, et appuya son menton dans sa main, en continuant à sourire de la même façon.

— Il va falloir que tu t'entraînes à dresser une barrière mentale entre les autres et toi, Sam, lâcha-t-elle. En ce moment même, je lis dans tes pensées comme dans un livre ! Ça pourrait te jouer des tours avec ceux de la Psipol. Ils ont des télépathes dans leurs groupes de recherche...

— Des Mutants ? interrogea Samuel.

— Quelque chose comme ça. Mais ceux-là ont été conditionnés. Irrécupérables. C'est pour ça qu'ils traquent les autres : pour préserver leur puissance.

Samuel acheva sa patate et tendit le bras pour en prendre une autre.

— Quand t'es-tu aperçue que tu étais devenue une Mutante, Clara ? demanda-t-il.

Elle fit la moue, l'œil perdu dans le vague.

— Je ne crois pas qu'on « devient » Mutant", Sam. On doit l'être à la naissance, mais il faut du temps pour s'en apercevoir. Moi, j'ai commencé à réaliser le jour où je me suis mise en colère après un type qui voulait coucher avec moi. Moi, je ne voulais pas. De la graine de dégénéré... Mais il a insisté et il s'est jeté sur moi pour me violer. Je crois que j'ai eu très peur, mais c'est finalement la colère qui l'a emporté. Je me souviens très bien. Je le regardais avancer vers moi, ses sales pattes prêtes à me saisir. Et j'ai brusquement senti que je pouvais faire quelque chose. Il était costaud, mais d'un seul coup, je n'ai plus eu peur de lui. Je crois même que je me suis mise à rire, en continuant à le regarder, comme ça...

Elle fixait Samuel de son regard étrangement clair tout à coup. Ses prunelles se mirent à briller de façon anormale, et une lueur ténue se mit à vivre au fond de ses yeux soudain fixes. Samuel se sentit tout drôle, comme s'il n'arrivait plus soudain à coordonner ses pensées. Il dut faire un effort violent pour résister aux injonctions qui frappaient

son cerveau. Il ne savait pas très bien ce qu'il était en train de repousser, mais il devait mobiliser toute sa puissance psychique pour ne pas obéir à ces impulsions...

Clara détourna les yeux, et il se sentit tout de suite beaucoup mieux.

— Ça vient, Sam, dit-elle doucement. Le type dont je te parle, lui, n'a pas résisté quinze secondes. Il s'est arrêté en plein élan, et il m'a regardée d'un drôle d'air. Puis il s'est mis à trembler. J'étais toujours en boule, et j'avais envie de lui en faire baver. Je ne savais pas très bien ce que je faisais, mais il s'est soudain abattu sur le sol, en criant. Il serrait ses deux mains contre son crâne, et il hurlait. Je savais qu'il souffrait terriblement, et que j'étais moi-même la cause de cette souffrance. Mais j'étais déchaînée, tu comprends. Parce que ce type flasque me dégoûtait. Je crois que j'ai décelé en lui l'envie de me tuer, après m'avoir violée... Un cinglé. Je l'ai obligé à se relever. Il m'obéissait sans que j'aie à prononcer la moindre parole. Je lui ai montré la fenêtre, et il est allé l'ouvrir. Nous étions au vingtième étage d'une tour. Quand je lui ai ordonné mentalement de sauter dans le vide, il l'a fait. Et moi, j'ai filé, avant que la Psipol ne débarque. Par la suite, j'ai essayé de mesurer ma puissance psychique sur des gens, n'importe où, dans la rue. Au hasard. Mais là, ça n'a pas marché. En faisant un effort, j'arrivais parfois à capter leurs pensées, mais jamais à leur faire faire un geste que j'aurais voulu qu'ils fassent. Il faut certaines conditions pour subjuguier quelqu'un... On peut quand même troubler leur équilibre, mais en temps normal, ça ne va jamais bien loin. Par la suite, j'ai souvent remarqué que je pressentais certains événements, juste avant qu'ils ne se produisent. Jusqu'à maintenant, cela m'a permis d'éviter les pièges de la Psipol. Mais un jour où l'autre, je me ferai piéger...

Elle émit un petit rire insouciant et ajouta :

— Mais je m'en fous, tu sais. Il faut bien en finir un jour où l'autre. L'ennui de notre cas, tu vois, c'est qu'on pense trop, quand on s'est rendu compte qu'on pouvait penser différemment des autres. Et alors, fatalement, on se demande à quoi ça peut servir de continuer à vivre dans ces conditions. Les périodes de travail obligatoire, les contrôles permanents qu'il faut déjouer, le Psipol et cette putain de Cité où l'on tourne en rond comme des automates...

— Pourquoi n'es-tu pas partie avec ce type qui vivait avec toi ? demanda Samuel.

— Je suis partie avec lui, un soir, rêva-t-elle. J'y croyais aussi à son rêve de verdure et d'espace. Mais tout ça s'est brisé dans le magma sordide de la Périph. Tu es déjà allé vers la Périph, Sam ?

— Non, jamais. Mais je sais ce qu'on dit sur cette zone, Ça m'a suffi jusqu'à maintenant pour éviter d'aider y mettre les pieds.

— Tu ne peux pas imaginer, soupire a-t-elle. J'ai cru que j'allais devenir folle. Tout va de travers dans ce secteur. Rien n'est normal. On dit que la Périphérie sert de terrain d'entraînement à ceux de la Psipol. Régulièrement, ils lancent des expéditions et démolissent les baraques ignobles qui poussent partout. Au lance-flammes et au bulldozer. Ils écrasent tout ce qui se présente devant eux. Et ça ne doit pas être beau à voir, à ce qu'on dit. En tout cas, ce que j'ai vu, moi, m'a suffi. Un Normal ne peut pas vivre au milieu de ces monstres que la Cité a rejetés un jour, et qui continuent à proliférer au milieu de leurs immondices.

Elle resta silencieuse quelques secondes, puis reprit :

— Paul a voulu passer. C'est le type dont je te parlais. Je ne sais pas s'il a réussi. On a été séparés au cours d'une attaque de Dégénérés.

Elle frissonna au souvenir de ce qu'elle avait vécu. Samuel essayait de deviner ses pensées, de s'accrocher à des souvenirs qui ne lui appartenaient pas. Il ne réussit à saisir que quelques bribes, quelques images étranges, déformées peut-être par la mémoire de la fille. Il n'insista pas. Il fallait qu'il s'habitue, et de toute manière, elle devait se protéger de ce genre d'investigation. Elle l'avait dit elle-même un peu plus tôt.

— Qu'as-tu fait, ensuite ? demanda-t-il.

— J'ai rebroussé chemin. J'étais écoeurée... Quand j'ai pu rejoindre l'intérieur de la Cité, je crois que j'étais soulagée, et même... oui... je crois que je ne l'ai jamais trouvée si belle et si accueillante !

— Et s'il a réussi à passer ? émit Samuel.

— Paul ? Je ne sais pas. Il était solide. Et la dernière fois que j'ai pu le voir, il balayait une poignée de Dégénérés avec une grosse barre de métal qu'il brandissait autour de lui. Peut-être qu'il a pu passer, finalement...

— Ouais... Et peut-être qu'il avait raison, soupira Samuel en se versant un verre d'eau. Peut-être effectivement qu'il y a quelque chose au-delà de la Périphérie...

— Il y a sûrement quelque chose, approuva Clara. Il y avait quelque chose, *avant*.

Elle désigna la dernière pomme de terre dans l'assiette posée entre eux au milieu de la table :

— La nourriture vient bien de quelque part !

— Ça, je sais, murmura Samuel. J'ai travaillé une fois ou deux sur les Agros. Mais seulement dans le hall d'entretien. J'ai regardé plusieurs fois les machines partir par le tunnel. Une fois, je me suis même planqué à l'intérieur d'une des machines agricoles, histoire de voir où elles allaient. Je n'ai pas pu aller bien loin. La machine programmée s'est arrêtée d'elle-même au bout de quelques centaines de mètres à l'intérieur du tunnel, et un système d'alarme s'est

déclenché. Tout est automatique sur ces machines. J'ai compris que j'allais avoir des ennuis, et je me suis tiré en vitesse. Les contrôleurs m'ont coincé à l'entrée du tunnel, mais j'ai réussi à les convaincre que je m'étais assommé en travaillant sur la machine, et que j'étais dans les vapes quand elle a démarré. Je me souviens qu'un des contrôleurs m'a dit que j'avais eu de la chance que le dispositif de sécurité ait fonctionné normalement. Selon lui, les champs de travail agricole sont inabornables aux humains, à cause des radiations... Des radiations inconnues, paraît-il. Depuis le temps, on aurait pourtant dû définir ces radiations, j'imagine.

Clara haussa les épaules :

— Pour cela, il faudrait avoir la volonté de chercher à comprendre ce qui s'est passé au départ. Mais apparemment, tout le monde s'en moque. C'est cela qu'il est difficile d'admettre quand on réfléchit un peu. Mais c'est comme ça, et on n'y peut rien. Tu peux manger la dernière patate, Sam. Je n'ai plus faim. De toute façon, j'en ai marre de bouffer tous les jours la même chose.

Elle frappa violemment du poing sur la table :

— Et j'en ai marre de tout !

Samuel se mit à rire :

— Tu es belle quand tu es en colère...

— Ne te fous pas de moi, Sam, gronda-t-elle. Tiens, tu veux que je te dise ? Eh bien, un jour ou l'autre, je grimperai peut-être au sommet d'une des tours centrales, et je ferai comme l'autre tordu : je sauterai dans le vide, pour ne plus voir ce monde de cinglés !

— Ça ne fera jamais qu'une bouche de moins à nourrir, soupira Samuel. Et ton monde de cinglés continuera, lui...

— Peut-être, mais je...

Elle s'interrompit brusquement, et pâlit légèrement.

— Sam... Attention! Il se passe quelque chose. Tout près de nous... Je n'arrive pas à...

Samuel fronça les sourcils, en la regardant intensément. Il pressentait soudain des choses vagues, lui aussi. Une notion de menace. Il se leva doucement, et se déplaça en direction de la baie polarisée.

— Il y a un track au bout de la rue, gronda-t-il. C'est curieux... D'habitude, ils s'annoncent à grands coups de sirène.

Une certitude explosa en lui.

— C'est moi qu'ils cherchent, les salauds! Ils savent que je suis toujours dans le coin. Ils vont essayer de m'avoir en douceur.

Une boule brillante s'échappa de la carène compliquée du track, et commença à remonter lentement la rue déserte.

— Ils viennent de larguer un dynamique, commenta Samuel d'une voix qu'il ne reconnaissait pas lui-même.

— Quelqu'un a dû te voir, hier soir, lâcha Clara.

Samuel regardait toujours dans la rue. Il vit surgir les hommes en uniforme noir, jusque-là dissimulés derrière le track. Ils avançaient vers le bloc, devant lequel le sondeur venait de s'immobiliser, émettant une lueur crue dans le jour naissant. Samuel se retourna lentement, et considéra la fille, qui n'avait pas bougé de sa place.

— Je crois que je vais filer, dit-il. Tu n'as qu'à rester tranquillement ici. Peut-être qu'ils ne se poseront pas de questions une fois qu'ils m'auront. Je vais essayer de les entraîner le plus loin possible de ton bloc.

— S'ils te prennent, ils reviendront de toute façon ici. Car ils sauront forcément que je t'ai aidé. Tu ne peux pas espérer résister à un interrogatoire, Sam.

Samuel serrait les poings.

— Il doit bien y avoir un moyen, gronda-t-il.

— Bien sûr, qu'il y a un moyen. Enfin, on peut toujours essayer. J'ai découvert un passage, dans le sous-sol du bloc, il y a quelque temps. Personne ne doit savoir qu'il existe. Il y avait un panneau, devant, mais il s'est effondré lors de la dernière secousse sismique. Un trou, avec une sorte de tunnel, derrière. C'est plein de flotte et ça pue, mais ça doit bien déboucher quelque part ! Je m'étais toujours dit que cela pourrait servir un jour, et j'ai passé une nuit entière à amonceler des gravats devant le trou. On peut toujours essayer, non ?

— On peut essayer, approuva Samuel, étonné de découvrir en lui des forces nouvelles. Mais avec le sondeur dynamique» ça ne nous laisse que de faibles chances. Ces saloperies peuvent se faufiler partout...

— Si tu fais ce que je te dis, on peut échapper à son emprise, Sam, lâcha Clara en quittant sa chaise. En principe, il faudrait cesser d'émettre des ondes-pensée quand le sondeur atteint notre champ d'action. Mais comme c'est pratiquement impossible, il est préférable de fixer ses pensées sur une seule idée, toujours la même. J'ai déjà essayé et ça marche. J'ai pu échapper deux fois à un contrôle de routine, dans la rue. Ces saletés ne détectent peut-être qu'une progression de pensée. Peut-être aussi tout simplement la peur que leur apparition provoque immanquablement.

— Je n'ai pas peur, constata paisiblement Samuel. Et... et je crois que je pourrais résister. Oui, je crois...

— J'essaierai de t'aider, Sam. Mais il faut y aller, maintenant... Viens. Je vais te montrer le chemin.

Pratique et prévoyant, Samuel rafla la dernière patate, et la glissa dans la poche de sa vareuse.

— Attends, fit-il. Il nous faut aussi de l'eau. Tu n'as rien d'autre à manger, ici?

Elle se précipita et fit coulisser le panneau d'un placard mural, pour récupérer une boîte métallique plate :

— Des rations de survie, expliqua-t-elle. J'ai réussi à en économiser pendant une période de pénurie.

Elle s'empara également d'une gourde de métal, et la jeta à Samuel, qui entreprit de transvider l'eau du récipient posé sur la table, avant de refermer nerveusement le bouchon étanche.

— Ça va, décida-t-il. On peut y aller.

Il alla jeter un coup d'œil à la baie vitrée. Les types de la Psipol s'étaient immobilisés devant le bloc, leurs armes braquées. Il ne pouvait distinguer leur visage sous le casque intégral noir. D'ailleurs, personne n'avait jamais vu un Psipol à visage découvert... Il rejoignit Clara, qui venait d'ouvrir la porte sur le couloir sombre.

— Le sondeur n'est plus dans la rue, souffla-t-il.

— Je sais... Il vient de traverser le mur de façade. Il va déboucher dans le couloir d'une seconde à l'autre. Rappelle-toi, Sam : essaie de penser à une seule chose, n'importe laquelle. C'est par là ! Il y a un escalier de fibrobéton, au bout du couloir.

Ils s'élancèrent au moment précis où une lueur crue apparaissait à l'autre extrémité du couloir. Samuel sentit ses pensées se diluer. Pendant une demi-seconde, il crut qu'il allait s'arrêter et faire face. Mais il sentit qu'il pouvait résister, et fixa ses pensées sur une image précise. Le visage convulsé de Thorn, au moment où il lui avait brisé les vertèbres cervicales. Ce n'était peut-être pas l'idéal, mais il avait fixé la première image qui avait surgi dans son cerveau. Pour le reste, la barrière mentale s'établissait d'elle-même, et il ne chercha pas à comprendre. Ce n'était guère le moment d'épiloguer sur ces facultés nouvelles qu'il découvrait en lui !

Il ne se rendit pas vraiment compte du trajet qu'il parcourait derrière Clara, qui continuait à courir. Il n'eut qu'une notion vague, imprécise de l'escalier qui s'enfonçait dans les profondeurs du bloc. Odeur de moisi et de pourriture. Il progressait maintenant moins vite, au cœur d'une obscurité totale. Pourtant, curieusement, Samuel détectait les obstacles sans les voir. Il relâcha prudemment la barrière mentale qui le protégeait, et se rendit compte que le sondeur avait décroché. Presque aussitôt, il capta une pensée qui ne pouvait émaner que de Clara :

— *Ça va aller, Sam ! Ils sont complètement paumés !*

Il crut percevoir le rire clair de sa compagne. Mais ce rire s'était en fait imprimé dans son esprit, et le silence persistait.

— A droite, maintenant, murmura faiblement la jeune femme. Attention, il faut se baisser. Le tas de gravats et juste devant nous.

Samuel buta en même temps qu'elle sur le tas amoncelé devant le trou dont elle avait parlé.

Il se laissa tomber à genoux, et commença à déblayer les gravats.

Ils avaient les doigts en sang quand un bruit les fit se redresser brusquement, et se retourner. Quelqu'un approchait prudemment, dans le noir. Samuel concentra d'instinct sa pensée sur l'origine du bruit, et les ténèbres se déchirèrent lentement, comme si elles obéissaient soudain à la terrible impulsion mentale qu'il dirigeait vers le bruit persistant. Il distingua une ombre floue, et fut aussitôt certain que l'ombre pouvait les voir, elle aussi. Les types de la Psipol n'avaient pas besoin de lumière pour se déplacer, c'était bien connu. Il hurla un avertissement, et plongea au sol, à l'instant précis où une longue fulgurance rouge fusait dans leur direction, révélant cette fois avec précision les détails du sous-sol.

Il entendit le cri de Clara, mais il était entièrement mobilisé par le but qu'il venait de se fixer, en une fraction de seconde. Tuer... Tuer ce type! C'était leur seule chance !

Il roula sur lui-même, évitant une nouvelle fois le flux rouge, et se retrouva sur ses pieds avant que le type en noir ait eu le temps d'ajuster son tir. Son bras droit balaya l'air, déviant in extremis le tube de tir de l'arme vers la voûte du sous-sol. Dans le même mouvement, son pied se détendit avec violence, et atteignit l'homme au bas-ventre. Cela fit un bruit mou, mais le type ne cria même pas, comme s'il était insensible à toute forme de souffrance. Déchaîné,

Samuel doubla d'un formidable coup de poing qui arracha un son mat au casque intégral du policier, et il réussit à le déséquilibrer. Ils roulèrent ensemble sur le sol humide et froid, et Samuel chercha une prise. Engoncé dans son uniforme, le Psipol réagissait mal, cherchant seulement à se dégager pour utiliser l'arme qu'il n'avait pas lâchée. Haletant, aveuglé par une colère qu'il n'aurait jamais cru pouvoir éprouver un jour, Samuel cherchait le cou de son adversaire à la jointure du casque intégral. Parallèlement, ses pensées fouillaient d'autres pensées. Il décela une certaine forme de panique chez son adversaire, mais faillit lâcher prise en découvrant soudain que cette panique elle-même était anormalement contrôlée. Ces types ne pensaient pas comme tout le monde ! Il se sentait parfaitement incapable d'atteindre le cerveau de cet être qui ne défendait pas vraiment sa vie, mais tentait seulement de résoudre un problème inhabituel...

Il trouva le cou du type, en repoussant violemment le métal du casque, et il éprouva aussitôt une sensation horrible. Ce qu'il serrait maintenant était visqueux et glacial. Il repoussa de toutes ses forces la vision épouvantable qui s'imprimait dans son esprit. Ces hommes n'avaient pas de visage ! Ce que pétrissaient maintenant ses doigts ne pouvait pas être assimilable à de la chair humaine !

Il sentit quelque chose de dur au milieu de la masse visqueuse, et

tira de toutes ses forces, avec un sursaut de dégoût. Il y eut un craquement sinistre et le Psipol cessa de se débattre sous lui. Le cœur au bord des lèvres, Samuel se releva, les mains couvertes d'un liquide gluant et froid. Il les essuya avec une sorte de rage sur l'uniforme de son adversaire. Sa main droite rencontra soudain le métal de l'arme, et il l'arracha des doigts crispés de l'être immonde qu'il était certain d'avoir tué... Tué ou *détruit*? Il ne savait pas...

— Sam...

— Je l'ai eu, bredouilla-t-il. Je crois que je l'ai eu, Clara !

Il se détourna brusquement, et s'appuya au mur de béton pour se mettre à vomir son maigre repas. Clara lui toucha l'épaule.

— Le trou est suffisamment dégagé, Sam, souffla-t-elle. Il faut y aller. D'autres Psipol risquent de descendre. Celui-là avait dû nous localiser pendant qu'on creusait...

Samuel ne distinguait plus rien autour de lui. Il n'avait plus la force de concentrer ses facultés.

— Je n'y vois rien, souffla-t-il. Clara... Où es-tu?

Elle lui prit la main, et l'entraîna rapidement vers le trou.

CHAPITRE VII

Samuel avait l'impression qu'ils progressaient depuis des heures sous la surface du sol, pataugeant parfois dans une eau puante.

— C'est quoi, ces galeries ? demanda-t-il.

Clara s'arrêta, et s'appuya un instant à la surface courbe du tunnel.

— Je suppose qu'il s'agit des systèmes d'évacuation sanitaire de l'ancienne cité, dit-elle le souffle un peu court. Le vieux dont je t'ai parlé disait qu'il y avait une autre ville, avant celle-ci. En fait, on a reconstruit celle-ci sur les ruines de l'ancienne, j'imagine.

Elle soupira :

— Tout ça doit bien déboucher quelque part, hein ?

Il la distinguait mal dans l'obscurité, et il devait maintenir un effort constant pour aiguïser son sens visuel. Il désigna l'eau noire, en contrebas de l'espèce de quai sur lequel ils se déplaçaient :

— Cette flotte devait bien aller quelque part, effectivement...

— Le vieux disait qu'on pollue les rivières, à cette époque. Mais ces rivières, personne ne sait si elles existent encore ! Il faut continuer, Sam.

Samuel continuait à fixer la surface de l'eau stagnante.

— Il y a des trucs, là-dedans, fit-il. Ça bouge, parfois...

Clara frissonna de dégoût. Il lui suffisait d'imaginer quel genre d'animaux pouvaient vivre dans cette puanteur, pour sentir son cœur remonter jusqu'à ses lèvres.

— Viens, Sam, dit-elle d'une voix rentrée. Je ne sais pas où mènent ces galeries, mais il faut essayer d'en sortir !

Ils se remirent en marche, en essayant de se déplacer en suivant une ligne générale aussi rectiligne que possible. Mais les changements de direction étaient fréquents, et ils avaient besoin de mobiliser toutes leurs facultés mentales pour s'y retrouver. Ils marchèrent encore pendant un temps que Samuel estima à une bonne demi-heure, puis Clara s'immobilisa soudain, retenant son compagnon par une manche de sa vareuse.

— Sam... Ecoute !

Samuel prêta l'oreille. Un grondement sourd faisait vibrer la paroi le long de laquelle ils se déplaçaient.

— Les Agros, souffla-t-il. On doit se déplacer parallèlement au tunnel de sortie des machines ! On marche donc bien vers l'extérieur de la Cité ! Depuis le temps qu'on avance, on ne doit plus être loin de

la Périph...

Ils se remirent en marche, main dans la main.

— Merde, soupira soudain Samuel.

La galerie étroite qu'ils venaient d'emprunter finissait en cul-de-sac.

— Il faut faire demi-tour, s'énerva Clara.

— Attends un peu...

Samuel levait les yeux vers la voûte, au-dessus de leurs têtes. Il s'approcha de la paroi humide qui arrêta leur progression, et regarda de nouveau vers le haut.

— Il y a des morceaux de ferraille dans le béton, émit-il en désignant une tige rouillée qui émergeait du mur. Il devait y avoir des échelons, et ils doivent mener vers la surface !

Il leva le bras, et empoigna la barre de métal, pour tirer dessus de toutes ses forces :

— Ça a l'air solide, constata-t-il. Reste là. Je vais essayer...

Il s'accrocha à la première barre et s'éleva en force. Le métal pliait un peu, et sa surface oxydée s'effritait sous ses doigts, mais cela tenait bon. Il effectua un rétablissement et réussit à prendre pied sur la première ferraille, en assurant une prise solide de la main gauche sur la seconde.

— Ça doit marcher, dit-il. Il y en a d'autres, au-dessus !

Il commença à s'élever prudemment dans le boyau vertical.

— Ça va, Sam ?

La voix inquiète de Clara lui parvenait, curieusement déformée par un effet acoustique.-

— Ça va, haleta-t-il. Je suis presque en haut. Il y a une plaque... Tu peux commencer à monter.

Il s'arc-bouta sur les derniers échelons, qui semblaient en meilleur état que les premiers. Ses épaules touchaient le métal froid de la plaque supérieure. Il poussa de toutes ses forces, et sentit la plaque bouger légèrement. L'arme prise au Psipol le gênait. Il attendit que Clara le rejoigne, et fit glisser l'arme vers elle :

— Ne la lâche pas, surtout, recommanda-t-il avant de s'arc-bouter une nouvelle fois.

Muscles tendus, toute sa volonté concentrée sur l'effort, il réussit à soulever la plaque de quelques centimètres, et à progresser d'un échelon. Un demi-jour glauque pénétra dans le boyau. Il poussa encore, et réussit à faire glisser la lourde plaque latéralement, dégageant un orifice suffisant pour leur livrer le passage. Il passa la tête, au ras du sol et regarda autour de lui.

Il y avait un enchevêtrement de poutrelles compliquées au-dessus du trou. La plupart étaient tordues et rongées par une sorte de lèpre verdâtre. Samuel effectua un dernier rétablissement, et se pencha pour aider Clara qui émergeait à son tour.

— Je savais bien qu'on arriverait quelque part, sourit la jeune femme, en repoussant une mèche bouclée de ses cheveux blonds.

Ils se retrouvèrent debout, sous l'enchevêtrement des poutrelles métalliques.

— Quelque part, mais où? soupira Samuel en regardant autour de lui.

Des ruines, à perte de vue. Et il ne savait même pas à quoi elles correspondaient.

— La Périph, souffla Clara... On a atteint la Périphérie, Sam ! Regarde !

Elle tendait la main dans une direction précise. Sam écarquilla les yeux en découvrant l'immense dôme brillant, aux reflets mordorés qui protégeait la Cité, loin derrière eux. C'était la première fois qu'il le voyait de l'extérieur. Il se mit à rire :

— Bon, on a au moins réussi à quitter la ville. Et nous sommes toujours vivants, on dirait ! Ce n'est pas si terrible, après tout ! Tu ne crois pas que tu as un peu exagéré, Clara?

Clara regardait autour d'elle, méfiante.

— Ça ne ressemble pas à ce que j'ai vu, avec Paul, dit-elle d'une voix mal assurée. C'était... *autrement*... Ce n'est pas vraiment la Périph, Sam...

— La Cité est loin, émit Samuel. Peut-être qu'on a passé la zone difficile ?

Elle secoua la tête, obstinée :

— Certainement pas. Même sous terre, on s'en serait aperçu.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça? s'irrita Samuel.

— Je ne sais pas... Une certitude.

— Bon, d'accord. Mais on ne va pas rester là ? Il faut se décider : ou revenir vers la Cité, ou continuer.

Clara regardait le trou qu'ils venaient de quitter. Elle esquaissa une grimace dégoûtée.

— Je ne me sens pas le courage de replonger là-dedans, soupira-t-elle. Et de toute façon, retourner là-bas, équivaudrait à tomber tôt ou tard dans les pattes de la Psipol. Maintenant, ils vont ratisser la ville bloc après bloc. Tu as tué l'un des leurs...

— Ouais, gronda Samuel. Et je sais maintenant qu'ils ne sont pas comme nous, Clara...

Il frissonna en se souvenant du contact ignoble avec la matière visqueuse et froide qu'il avait trouvée sous le casque intégral du Psipol.

— Je n'ai pas envie de revenir en arrière, dit-il.

Un mouvement attira son attention, entre les poutrelles tordues, à une dizaine de mètres tout au plus, et il se figea brusquement, tous les sens aux aguets.

— Attention... Il y a quelqu'un, là, tout près, souffla-t-il.

Il arracha presque l'arme des mains de Clara, et s'élança, le doigt sur la détente, la crosse de l'arme calée contre sa hanche. Il sauta par-dessus une saillie de béton, et s'immobilisa aussitôt, les nerfs à vif. L'être difforme se tassait contre une poutrelle, masse molle d'où émergeaient des membres tordus, prolongés par des griffes démesurées. Deux yeux de braise vivaient au milieu de ce qui pouvait passer pour une tête, couverte de protubérances repoussantes. Un ricanement ignoble jaillit de la bouche édentée, et un des membres supérieurs se tendit en direction de Samuel :

— Tu viens de la Cité, et tu es un Mutant, hein ? gargouilla la voix. Je le sais... Je sais toujours à qui j'ai affaire !

Samuel subissait malgré lui la fascination des yeux rouges, étrangement fixes. Un Dégénéré... Clara le rejoignit, et sa main fine vint se serrer sur son avant-bras.

— Tue-le, Sam, gronda-t-elle. Mais tue-le donc !

— C'est ça, tue-moi, Sam ! reprit la voix goguenarde. Mais il faudra aussi en tuer d'autres, après. Beaucoup d'autres ! Ils savent déjà que deux Mutants ont décidé de marcher vers la Périph... Mais tu peux aussi me donner de la nourriture, et moi, je peux t'aider.

— Nous n'avons rien, ou presque, lâcha Samuel.

— Tu as une pomme de terre et des rations de survie, affirma l'être immonde en ponctuant cette affirmation d'un rire abject..C'est peu, en effet, mais c'est déjà quelque chose. Et tu es malin ! Tu trouveras certainement de quoi subsister, après... Si tu arrives à franchir le passage difficile ! Mais tu peux aussi me tuer, c'est vrai.

— Ne l'écoute pas, Sam, supplia Clara. Il prendra la nourriture, et cela ne changera rien au problème !

— C'est un risque à courir, ricana le monstre. Ici, tu ne crains rien. Les autres n'osent pas s'aventurer jusqu'ici. Mais là-bas...

Il tendait un de ses membres griffus en direction des ruines qui s'étendaient à perte de vue.

— Là-bas, ce sera l'enfer, pour vous...

Il rit à nouveau, et son membre désigna Clara :

— Surtout pour elle ! Toi, ils te tueront. Même la viande de Mutant est bonne pour eux. Mais elle, ils la garderont un peu. Ils n'ont pas tous les jours l'occasion de s'amuser !

Le doigt de Samuel se crispait nerveusement sur la détente du fusil thermique. Il sentait monter en lui un désir forcené de détruire cette chose inhumaine, qui s'exprimait pourtant dans une langue qu'il comprenait. Il sentait que rien n'échappait à l'être déjeté, toujours tassé contre sa poutrelle. Le métal brillait curieusement aux endroits où il touchait la peau grêlée... Comme s'il était attaqué par un acide. La pensée de l'être s'insinuait en lui, et il devait faire des efforts

incessants pour la repousser.

Il triompha brusquement de sa colère, et fouilla dans la poche de sa vareuse. Il en sortit la pomme de terre et la lança au montre, qui l'attrapa au vol, avec une agilité étonnante.

— On peut toujours essayer, murmura Samuel. Tu vas nous montrer le chemin. Mais arrange-toi pour ne pas faire de faux pas, sinon, je m'arrangerai, moi, pour que tu mettes des heures à crever !

Le rire ignoble de l'être résonna de nouveau entre les poutrelles métalliques :

— Des heures ? Ça fait des années que je crève à petit feu ! On finit par s'habituer, tu sais ! Au fait, on m'appelle Shack, par ici. Des fois, les autres m'obéissent, quand ils ne sont pas trop affamés. C'est rapport à mes pouvoirs... En fait, ils ont peur de moi !

Il engloutit rapidement la pomme de terre, et cela fit un bruit désagréable, qui souleva le cœur de Clara, toujours immobile près de Samuel, et incapable de détacher son regard des yeux rouges du Dégénéré.

— Bon. On peut y aller, émit la créature. Mais c'est loin. J'aurai peut-être encore besoin de manger un peu...

Il se dressa lentement sur ses membres inférieurs, et son corps flasque, qui ne rappelait que de très loin un corps humain, se déforma de façon repoussante. Samuel se demandait comment il pouvait se déplacer sur ses pattes torses.

— Restez un peu en arrière, conseilla la créature en se dandinant d'un pied sur l'autre, et en raclant la poussière du sol avec ses griffes. Et ne vous inquiétez pas : il se passe parfois des phénomènes bizarres dans la Périph. il ne faut pas y faire attention. C'est toujours comme ça, et personne ne sait pourquoi. Si la terre tremble, couchez-vous sur le sol, et ne bougez plus. C'est tout ce qu'on peut faire.

Il s'élança avec une agilité inattendue, en se dandinant sur ses membres grêles. Samuel et Clara durent vaincre leur répulsion pour se décider à suivre le mouvement, au milieu de l'entrelacs des poutrelles.

— Les autres sont du même tonneau ? demanda Samuel.

— Ceux que j'ai pu voir sont pires encore, soupira la jeune femme. Ils ne nous laisseront pas passer, Sam !

Samuel émit un rire volontairement insouciant, en brandissant son fusil :

— Avec ça, ils ont tout intérêt à se tenir à distance ! en bordure de l'asphalte, il y avait une touffe d'herbe jaunie.

— N'y touche surtout pas ! le prévint Shack. Les plantes aussi ont muté. Cette herbe paraît inoffensive, mais elle te tuerait plus sûrement que n'importe quel Dégénéré !

Samuel avait longtemps considéré la touffe d'herbe. Il n'y en avait pas dans les Cités. Mais il se souvenait maintenant... Son père avait

parlé une fois de vastes étendues vertes, où l'on pouvait se promener. Curieux comme les souvenirs affluaient, maintenant.

Ce fut quand il se redressa qu'il réalisa que quelque chose avait brusquement changé autour d'eux. Le jour n'était plus le même. Il devenait une sorte de lueur glauque, qui donnait aux ruines une teinte verdâtre.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il d'une voix tendue, en regardant Shack, qui venait de s'immobiliser en équilibre instable sur une sorte de rail tordu, bordant l'asphalte.

— Un changement, annonça tranquillement le monstrueux personnage.

— Quoi, « un changement » ? insista Samuel.

Les yeux rouges le fixaient dans la pénombre qui s'installait.

— Un changement, c'est tout, grinça la voix de Shack. Le Temps, l'Espace, tout change sans arrêt, par ici ! Par moment, ça bascule, et on ne sait plus où on est ! C'est pas grave. Qu'on soit ici, ou ailleurs, on est toujours quelque part ! Et c'est partout la même chose...

Un éclair aveuglant zébra le ciel vert sombre. Il fut suivi d'un crépitement violent. La pluie...

— Il faut se mettre à l'abri ! hurla Shack. Vite !

Il se déplaça en direction d'une énorme tubulure, et Samuel entraîna Clara à sa suite. De grosses gouttes frappaient la poussière du sol. L'une d'elles toucha Clara à la main droite, alors qu'ils se réfugiaient sous la tubulure. La jeune femme hurla, puis considéra le dos de sa main, qu'elle frotta vigoureusement.

— Ça brûle, dit-elle d'une voix haletante.

Shack se mit à rire. Il s'était recroquevillé dans un coin.

— Ça ne dure jamais longtemps, expliqua-t-il. Mais j'ai vu une fois deux types se dissoudre complètement, en brailant ! Ce n'est pas vraiment de l'eau. Et c'est terriblement corrosif. Mais ça n'attaque pas le métal. Allez comprendre.

Il y eut un nouvel éclair aveuglant et silencieux, et le paysage vibra longuement. La vision de Samuel et de Clara paraissait se déformer. Brusquement, il n'y eut plus de tubulure au-dessus de leurs têtes, et ils se retrouvèrent sans transition en pleine nuit, au milieu d'une ville de cauchemar, constituée par une multitude de cabanes branlantes, construites avec les choses les plus hétéroclites.

— On n'a pas de chance, soupira Shack. On est tombés en plein dans un « village » ! C'est souvent comme ça, avec ces putains de transferts instantanés !

Il y avait des foyers allumés devant certaines cabanes, et une multitude grouillante s'agitait partout. Les bruits leurs parvinrent avec un temps de retard. Cris, gémissements, grondements... Et ils commencèrent à distinguer l'humanité dégénérée qui vivait là, ou qui

essayait de survivre... Clara se mit à trembler.

— Je crois que nous y sommes, Sam, soufflât-elle. Maintenant, c'est exactement comme... comme l'autre fois. Il va falloir se battre... Je suis certaine que cette ordure nous a conduits tout droit ici ! Un piège !

Shack venait de bondir en avant avec un rire dément. Samuel leva trop tard son arme. La créature avait disparu, parmi les autres, qui se regroupaient avec des mouvements lents. Des yeux rouges flambaient dans l'ombre épaisse, peuplée de remugles écoeurants.

— Attention, Sam! Il y en a d'autres derrière nous !

CHAPITRE VIII

Samuel se retourna brusquement, son arme contre la hanche. De nouveau des yeux rouges, dans l'obscurité. Un grondement sourd émanait de la masse mouvante des Dégénérés.

— Reste près de moi, souffla-t-il.

— On ne peut pas s'en sortir, gémit Clara. Ils sont trop nombreux !

Samuel concentrait ses facultés mentales sur les êtres qui faisaient mouvement pour les encercler complètement. Leur cercle se resserrait insensiblement sur eux. Les flammes des foyers éclairaient parfois la masse répugnante, en perpétuel mouvement.

Samuel écrasa la détente de son fusil thermique à l'instant précis où un hurlement sauvage donnait le signal de l'attaque, et le flux rouge balaya les premiers Dégénérés qui s'élançaient, toutes griffes dehors. Une odeur répugnante de chair calcinée emplît l'air, et les hurlements de rage cessèrent comme par enchantement. Samuel pivota sur les talons, et lâcha une seconde rafale en direction d'un autre groupe qui s'était dangereusement rapproché. Les rescapés refluèrent en désordre, et un silence pesant succéda aux cris et aux grondements de la meute, qui se tenait maintenant à distance respectueuse. L'effet spectaculaire des rafales thermiques devait leur donner à réfléchir... Une cabane s'enflamma spontanément sur la gauche, éclairant soudainement le paysage de cauchemar.

— Là-bas! décida Samuel en tendant son bras libre vers une cabane plus importante que les autres, perchée sur une sorte de promontoire.

Ils s'élancèrent à la même seconde en direction de ce qui pouvait à la rigueur passer pour un refuge. Une ombre surgit en travers de leur chemin, et Samuel tira sans viser, balayant le sol devant lui. Un bref hurlement, et la forme déjetée trébucha, avant de s'effondrer avec des soubresauts répugnants. Sur sa lancée, Samuel sauta par-dessus le corps qui se tordait au sol, avec des gémissements inhumains. Mais Clara voulut le contourner, et son pied se trouva soudain immobilisé par des serres crochues qui se refermèrent avec une force incroyable sur sa cheville.

— Sam!

Elle tentait vainement de se dégager, et elle se mit à hurler de souffrance. Elle avait soudain l'impression que sa cheville était la proie d'un feu ardent, dévorant. Samuel s'immobilisa en serrant les dents, et ajusta le corps agité de soubresauts de la créature qui rampait vers

Clara, incapable de se dégager de l'étreinte terrible. Il tira presque à bout portant, et les serres griffues se desserrèrent lentement, libérant la jeune femme. Il la reçut contre lui, et l'emmena vers la cabane, la traînant littéralement avec lui.

— Ça va aller, l'encouragea-t-il. D'ici, on pourra les voir approcher ! Tiens bon, Clara !

— J'ai ,. j'ai mal, Sam... Ma cheville... Je... je ne pourrai pas marcher ! Sauve-toi... Je t'en supplie. Pour moi, c'est uni !

Il l'adossa au mur de bois de la cabane, et se redressa pour jeter un coup d'œil alentour. Apparemment, ils dominaient la situation. En bas, les feux éclairaient l'ensemble de ce que Shack avait pompeusement baptisé « village ». Les Dégénérés s'étaient regroupés non loin de la cabane en flammes. Ils ne bougeaient plus, mais une multitude de regards rouges brillaient dans la clarté des flammes.

— Ils ont compris qu'ils ne faisaient pas le poids, soupira Samuel.

Il s'approcha d'une porte branlante, et la poussa pour jeter un coup d'œil à l'intérieur de la cabane. Il était certain de toute façon qu'il n'y avait personne à l'intérieur. Il aurait aussitôt décelé une présence...

Il revint vers la jeune femme, qui dodelinait de la tête, et posa son arme près de lui, après s'être accroupi.

— Fais voir ta cheville...

Clara demeurait les yeux fermés. Elle respirait anormalement vite. Samuel se pencha sur la cheville touchée par le Dégénéré, et réprima une grimace. Les serres avaient laissé des traces sanglantes dans la chair. Mais le sang ne coulait plus.

— Ce n'est pas grave, dit-il sur un ton volontairement négligent. Je vais te faire un pansement.

Il écarta sa vareuse, et arracha un morceau de sous-vêtement, qu'il déchira de façon à former un pansement acceptable. C'était tout ce qu'il pouvait faire, dans l'immédiat. D'ailleurs, la blessure paraissait superficielle, et ne saignait pratiquement plus.

Clara ouvrit les yeux sur un regard étrangement fixe :

— C'est inutile, Sam, dit-elle d'une voix haletante. Je suis fichue... Je le sens...

— On ne meurt pas d'une égratignure ! répliqua Samuel en serrant doucement le pansement de fortune.

— Je ne crois pas que je vais mourir, Sam. Ce sera... *autre chose*... Mais maintenant, ça n'a plus d'importance. Toi, tu t'en sortiras... Il faut que tu t'en sortes. Je ne sais pas très bien pourquoi, mais...

Elle s'accrocha à lui, avec une lueur désespérée dans le regard :

— Tu dois passer, Sam !

— On passera tous les deux, affirma-t-il tranquillement.

Il surveillait le bas de la pente, du coin de l'œil. Les autres ne bougeaient pas.

— Reste ici. Je vais jeter un coup d'œil de l'autre côté. S'ils font mine de bouger, préviens-moi.

Clara le regarda bizarrement, puis murmura dans un souffle :

— C'est ça, Sam... Je t'avertirai s'ils bougent...

Il récupéra son fusil, et se glissa le long de la cabane, plantée de guingois au sommet du petit promontoire. Il n'y avait rien de l'autre côté. Rien qu'il puisse voir, en tout cas. Des ruines, au loin, baignant dans une clarté blafarde, et noyées par une curieuse brume vaguement lumineuse. Apparemment, ils étaient en bordure du village.

« On doit pouvoir filer par là, songea-t-il. Mais ils ont sûrement posté des veilleurs au bas de la pente... »

Il sentait leur présence invisible. Ils étaient toujours encerclés, mais maintenant, les autres attendaient. A cause du fusil thermique.

— La leçon a porté, ricana-t-il tout haut.

Il contourna de nouveau la cabane, et se figea aussitôt sur place, les nerfs à vif. Clara n'était plus assise contre le mur de bois pourri ! Il sentit un frémissement désagréable lui parcourir l'échiné. Il ne s'était pas absenté plus d'une minute...

— Clara ? appela-t-il doucement.

Elle s'était peut-être traînée à l'intérieur de la cabane. Il se précipita vers la porte, et sonda le silence. Il n'y avait rien à l'intérieur de la pièce obscure. Si Clara s'était réfugiée là-dedans, il aurait aussitôt détecté sa présence. Il prit brusquement conscience d'un changement en lui. Un changement subtil de son équilibre mental. Clara ne pouvait pas être loin, et pourtant, il n'éprouvait plus tout à coup ce contact ténu qui les reliait psychiquement depuis qu'ils s'étaient rencontrés. C'était presque comme si le souvenir de sa compagne s'éloignait de lui, s'arrachait insensiblement de sa mémoire.

— Clara ! hurla-t-il.

Il ressortit comme un fou de la cabane obscure. Il était certain de n'être demeuré que quelques secondes à l'intérieur, mais au-dehors, les choses avaient changé. Les feux étaient éteints, et seules fumaient encore les ruines de la cabane qui brûlait encore quelques secondes auparavant. Le « village » baignait maintenant dans un jour gris et sale, et aucun Dégénéré n'était visible, aussi loin que pouvait porter son regard. Il passa une main tremblante sur ses joues mangées de barbe.

— Je suis en train de devenir fou, murmura-t-il.

— Mais non, tu n'es pas fou, Sam, murmura une voix, tout près de lui. Tu n'es pas encore habitué, c'est différent !

Il sursauta violemment, et pivota sur lui-même, fusil braqué.

Shack se tenait à l'angle de la cabane, son regard rouge fixé sur le Mutant. Sa bouche molle se tordait dans un rictus qui pouvait passer pour un sourire.

— Ne me tue pas encore, Sam, conseilla le Dégénéré. Tu m'as reconnu, d'accord, et tu as envie de me tuer, mais ça ne t'avancerait pas à grand-chose. Moi, je sais où est Clara... C'est comme ça qu'elle s'appelle, n'est-ce pas ?

Les traits de Samuel se contractèrent sous l'effet d'une rage qu'il n'était pas certain de pouvoir dominer longtemps :

— Où est-elle ? gronda-t-il en marchant sur l'être immonde.

Une des serres griffues se tendit vers le bas de la pente, en direction des cabanes :

— Quelque part, là-dedans... Elle est descendue d'elle-même.

— Tu mens ! Elle n'a pas eu le temps matériel de le faire. Et elle était blessée !

Le rire grinçant du Dégénéré fusa, insoutenable :

— Tu es complètement à côté de la question. Sam ! Ici, le temps ne signifie pas grand-chose. Il change sans arrêt ! Tout est faussé, tu devrais déjà le savoir. D'un endroit à l'autre, il existe des distorsions. Incompréhensible, mais ces distorsions existent. Tu crois être resté seulement quelques instants derrière la cabane, hein ? Pourtant, il s'est passé des tas de choses, avant que tu ne reviennes, pour constater que Clara avait disparu. Elle est descendue d'elle-même vers le village. Les autres l'attendaient, en bas. J'y étais, moi aussi. Ils se sont tous écartés quand elle les a atteints. C'était chouette, tu sais ! De toute façon, il aurait fallu que tu la tues pour l'empêcher de faire ça.

Le doigt de Samuel se crispait lentement sur la détente du fusil thermique. Shack tendit vers lui un de ses membres supérieurs :

— Attends, Sam ! Ne tire pas... Il faut que je t'explique, avant... Eux, en bas, ils ont maintenant ce qu'ils veulent. Je crois même qu'ils t'ont complètement oublié, si tu veux mon avis. Tu ne me crois pas ?

— Je vais raser ce tas d'immondices, et il ne restera pas un Dégénéré vivant quand j'en aurai fini ! gronda Sam. Si Clara est là-dedans, je la sauverai, Shack. Et tu ne vivras pas assez longtemps pour voir ça !

— Tu les tueras tous, ou c'est eux qui te tueront, Sam, gargouilla l'être immonde. Et au bout du compte, qu'est-ce que ça changera, tu peux me le dire ? Tiens, tu me donnes quelque chose à manger, et je peux te conduire vers Clara. Elle t'expliquera mieux que moi où elle en est ! Qu'est-ce que tu risques : tu as ton fusil, non ?

Il se redressa, et le canon de l'arme braquée sur lui suivit son mouvement. Il émit une sorte de soupir :

— Tu as la tête dure, comme tous les Mutants que j'ai connus. Tu te dis que je t'ai déjà attiré dans un piège, et tu en redoutes un autre ! J'ai pourtant fait ce que j'ai pu pour les retenir. Tu ne crois tout de même pas que c'est à cause de ceux que tu as tués qu'ils n'ont pas poursuivi la bagarre ? Donne-moi quelque chose à manger, Sam. Et

ensuite, on descendra, tous les deux. Ils ne te feront rien. Enfin, si tu décides de partir... Ils ne sont plus tout à fait comme avant, tu sais... A cause de Clara. Mais surtout, ne t'avises pas de vouloir l'emmener avec toi.

— C'est ce qu'on verra, grinça Samuel. Allez debout, toi. On va descendre. Mais tu seras le premier à crever si les choses tournent mal.

— Et ma bouffe ? pleurnicha le monstre.

— Boucle-la, et avance, ordonna Samuel.

Le Dégénéré se redressa et se mit à claudiquer devant lui, le long de la pente, en continuant à pleurnicher. Samuel n'arrivait pas à renouer avec la réalité. « Tout est faussé », avait dit Shack. Il n'était pas loin de croire que ses propres réactions étaient faussées également. Il se demandait pourquoi il suivait maintenant le Dégénéré. Il aurait dû suivre sa première impulsion : tuer celui-là et mettre le village à feu et à sang pour sauver Clara...

Ils atteignirent le village sans provoquer la moindre réaction de la part de ses occupants. Un paysage de cauchemar... Le doigt sur la détente de son arme,

Samuel progressait au milieu de choses innommables, dont il aurait été bien en peine de déterminer la nature exacte. Une odeur de putréfaction planait sur les cabanes branlantes, et ses bottes s'engluèrent à plusieurs reprises dans une boue nauséabonde.

— C'est là, émit Shack en s'arrêtant devant une sorte de grand hangar, construit avec des matériaux de récupération. Le palais... Il est beau, hein? C'est là qu'elle est, Sam. Tu peux entrer. Ils sont tous là, mais ils ne te feront rien, tant que je serai vivant.

Il poussa lui-même une porte basse, et Samuel dut se courber pour pénétrer à l'intérieur d'une salle immense. Instantanément, son cauchemar changea de dimension, quand il prit conscience de la touffeur moite qui régnait à l'intérieur du hangar. D'immenses tentures aux couleurs criardes pendaient le long des parois, et une foule grouillante se pressait devant une sorte d'estrade, qui occupait tout le fond du hangar, beaucoup plus grand que ne l'aurait laissé supposer la structure extérieure. Une autre distorsion?

De nouveau, Samuel éprouva le désir forcené de balayer toute cette humanité dégénérée à coups de rafales thermiques, mais quelque chose le retenait maintenant. Une pensée ténue qu'il n'arrivait pas à repousser. Une pensée dont il connaissait les inflexions particulières.

— Clara..., souffla-t-il, sans se rendre compte que Shack n'était plus à ses côtés, et que la boîte de rations de survie qu'il portait fixée au ceinturon de sa vareuse avait disparu !

La foule des Dégénérés s'écarta sur son passage, avec des grognements d'approbation. Des centaines de regards rouges le fixaient, mais il ne décelait aucune agressivité latente, chez les êtres

de cauchemar.

Il parvint jusqu'à l'estrade. Clara était assise sur une sorte de trône enluminé de dorures naïves, et elle le regardait approcher...

— Tu es revenu, Sam ? prononça-t-elle d'une voix indifférente.

Un long frémissement secoua Samuel des pieds à la tête. Pendant quelques secondes interminables, il crut qu'il n'arriverait plus jamais à détacher son regard des prunelles rouges de celle qui avait été sa compagne...

CHAPITRE IX

— Oui, je suis revenu, gronda Samuel, en continuant à fixer intensément les yeux rouges de Clara. Et maintenant, on va partir. Tous les deux...

Clara abaissa les paupières, avec un soupir qui souleva sa poitrine sous le boléro.

— Je ne partirai pas d'ici, Sam, et tu l'as déjà compris, dit-elle doucement, sans le regarder.

Puis ce fut de nouveau le choc insoutenable du regard rouge.

— Tu crois encore me reconnaître, poursuivit Clara, mais tu te trompes, Samuel Greentree! L'image de moi que tu crois regarder ne correspond plus à rien. Ma place est ici, maintenant. Je deviendrai comme eux, et tu n'y peux plus rien. *Je suis déjà comme eux. Je suis des leurs, Sam !*

Elle prononçait ces mots avec un calme effrayant. En même temps, ses pensées s'imprimaient dans l'esprit du Mutant. Des pensées qui confirmaient les mots...

— Ce n'est pas possible, grogna Samuel, en jetant un coup d'œil sur la foule silencieuse des Dégénérés. Ils te tiennent d'une façon ou d'une autre !

Le rire clair de Clara résonna curieusement dans l'immense salie.

— Regarde-les, Sami Regarde-les bien, lança-t-elle.

Elle se leva lentement, et son regard rouge parcourut la masse répugnante des Dégénérés. Elle ne prononça pas une seule parole, mais ses yeux se mirent à flamber, tandis que ses traits se contractaient d'une façon effarante. Elle devenait soudain presque laide. Elle étendit les bras devant elle, la tête rejetée en arrière, et un murmure affolé courut parmi l'assistance. En quelques secondes, la masse des Dégénérés devint une chose mouvante, secouée par des remous spasmodiques.

— Regarde-les, Samuel ! hurla Clara. Ils souffrent atrocement, dans leur chair repoussante et dans leur esprit qu'ils ont depuis longtemps voué au Diable ! Ils savent que je pourrais les tuer. Pourtant, ils acceptent à la fois l'idée de cette souffrance que je leur impose et celle de leur mort éventuelle ! Et tu dis qu'ils me tiennent !

Elle abaissa les bras, et la foule cessa de s'agiter, instantanément. Ses prunelles rouges reprirent un éclat plus normal quand elle les posa de nouveau sur le Mutant, immobile au bas de l'estrade :

— L'un d'eux m'a touchée, Sam, dit-elle sur le ton de la simple constatation. Il a imprimé son empreinte dans ma chair, et tu ne peux rien contre ça...

Le regard de Samuel se porta sur la cheville droite de la jeune femme. La chair était boursouflée à l'endroit où les griffes du monstre s'étaient incrustées. D'étranges protubérances commençaient à se développer, remontant le long de la jambe. Il eut une brutale vision de ce qu'allait devenir le corps superbe... Une autre mutation...

— Tu as déjà le regard de ces monstres, souffla-t-il, atterré, en levant de nouveau les yeux vers elle.

— Des monstres, Sam ?

Elle rit une nouvelle fois.

— T'es-tu demandé une seule fois quelle impression peut faire sur ces êtres ton apparence actuelle, Sam ? reprit-elle. Ils sont différents de toi, mais c'est tout ce que tu peux affirmer. Personne ne leur a donné le choix. Mais ils existent... Ils sont bien forcés d'exister à leur façon, et de se défendre avec les moyens dont ils disposent. Moi, j'ai déjà oublié ce que j'étais autrefois. Je suis des leurs, et ils m'obéissent, comme ils obéissent à Shack : à cause de ces pouvoirs particuliers que nous avons conservés, l'un et l'autre.

Elle fixa intensément Samuel, et lâcha :

— Je sais maintenant qui est Shack, Samuel... Autrefois, quand il vivait encore dans la Cité, il s'appelait Paul... Paul Heindel. Tu te souviens, Sam... L'homme dont je t'ai parlé. Tu vois, il n'a pas réussi à passer, finalement. Il est resté ici... La boucle est bouclée, Sam : je suis venue le rejoindre. Il m'attendait depuis longtemps... Tu pourrais rester, toi aussi...

Samuel redressa son fusil thermique, instinctivement. Il percevait soudain une menace confuse, une vague tentation chez les Dégénérés de se jeter soudain sur lui... Le regard de Clara flamba de nouveau, et la menace disparut.

— Mais je te laisse ta chance, Samuel, reprit-elle. Parce qu'elle s'inscrit peut-être dans le destin de ce monde imbécile qu'est devenue la Terre de nos ancêtres... Ils ne t'empêcheront pas de quitter le village. Nul ne sait ce que tu trouveras, après... Il n'y a peut-être rien, après tout...

Elle éclata d'un rire qui ressemblait déjà à celui de Shack, et Samuel commença à reculer en frissonnant.

— Peut-être seulement la mort et la désolation, Sam ! cria-t-elle encore, alors qu'il atteignait la porte du fond, en réprimant une furieuse envie de courir, pour ne plus entendre sa voix, à elle. Pour ne plus sentir sur sa nuque le regard sanglant de centaines d'yeux.

Une fois dehors, un froid intense le saisit, après la chaleur moite du hangar. Des flocons voltigeaient dans l'air immobile, et la neige

s'amoncelait lentement par endroits, dans un silence total. Il releva le col de sa vareuse, et se mit en marche, en prenant une direction au hasard.

Quelques instants plus tard, le village disparut derrière lui, et il s'enfonça dans une véritable tourmente glacée, le dos courbé sous les rafales, les pensées en déroute. L'image de Clara restait imprimée dans sa mémoire, mais il savait déjà qu'il ne devait plus accorder la moindre importance à ce souvenir. Un long voyage commençait peut-être pour lui. Un voyage aux frontières de l'Inconnu. Thorn, les types de la Psipol, Clara, Shack et les autres n'étaient qu'une péripétie... Il ne devait pas leur accorder une importance démesurée. Il ne savait pas où il allait, ni quels pouvaient être les périls qui le guettaient. Mais il sentait confusément qu'il fallait qu'il avance, pas après pas, vers... *autre chose*.

Il marcha pendant des heures dans la tourmente. Une bise glacée faisait tourbillonner les flocons autour de lui, et il ne distinguait pratiquement rien du paysage qu'il traversait. Le temps ne signifiait plus rien dans cette immensité blanche d'où émergeait parfois la silhouette fantomatique d'une construction en ruine. Des milliers d'aiguilles lui transperçaient le visage et les mains, et il commençait à avoir faim. Il s'arrêta le long d'un pan de mur à demi écroulé, pour souffler un peu. Ce fut à ce moment qu'il vit la pancarte plantée de travers, de l'autre côté des fils de fer barbelés : « Danger-Radiations. » Il arrivait à peine à lire ce qui était écrit en dessous. La peinture devait dater de plusieurs années... Il tourna le dos à la pancarte, et sa main gauche partit à la recherche de la boîte de rations de survie qu'il avait fixée à son ceinturon. Ce fut seulement à ce moment qu'il réalisa que la boîte métallique avait disparu.

— Shack, gronda-t-il. Le salaud !

Il était certain que c'était le Dégénéré qui avait fait le coup, avant de disparaître au milieu des autres monstres de son espèce. Il lui restait la gourde. Il s'en empara et la déboucha pour constater que l'eau avait gelé. Il dut se servir du fusil thermique, en réglant le flux énergétique au minimum de puissance, pour allumer un feu avec quelques morceaux de bois arrachés à la clôture de barbelés, et il plaça la gourde près du foyer. Un peu plus tard, il but un peu d'eau chaude, et il se sentit beaucoup mieux. Mais il ne se faisait guère d'illusions sur son sort. S'il ne sortait pas de cette tourmente, il finirait par mourir de faim et de froid... Il regarda le feu qui rougeoyait à l'abri du mur effondré. Il éprouvait la tentation de s'asseoir contre ce mur, près du feu, et d'attendre. Mais il comprit très vite que s'il s'asseyait, il ne repartirait plus. Il faisait trop froid...

Il passa son fusil en bandoulière, enfonça ses deux mains dans les poches de sa vareuse, et se remit en marche, tournant délibérément le

dos au feu.

Il fallait qu'il trouve quelque chose à manger, sinon ses forces l'abandonneraient. Il marcha de nouveau, animé par une volonté farouche d'aller plus loin, toujours plus loin. Plus tard, la neige cessa de tomber, et il se rendit compte qu'il faisait jour. Un jour gris et sale, sur une étendue morne et blanche. Il s'arrêta pour se débarrasser de la glace qui s'accumulait dans sa barbe. Une barbe anormalement longue, comme s'il avait marché en aveugle depuis des jours et des jours, sans manger ni dormir... Ce fut à ce moment qu'il repéra les traces dans la neige. Le cœur battant, il s'en approcha et s'accroupit pour les regarder de plus près. Un animal... Peut-être un chien, comme ceux qu'il avait vus en captivité dans un des parcs « naturels » de la Cité... Il ne devait pas y avoir très longtemps que l'animal était passé là, sinon les traces auraient été recouvertes par la neige... Il les regarda attentivement. D'après la position des empreintes, il détermina la direction prise par l'animal, et se redressa. Il se mit en marche après avoir dégagé son fusil, et réglé de nouveau la puissance du chargeur énergétique. Ces traces représentaient de la viande, de la nourriture ! Il retrouva la force de courir. Il fallait qu'il rattrape la bête, c'était une question de vie ou de mort, et il ne voulait pas mourir !

L'animal se déplaçait en ligne droite, et il devait courir lui aussi, car l'espacement des traces s'allongeait parfois pendant une centaine de mètres. Samuel franchit une sorte de mamelon, et découvrit de nouvelles ruines, au loin. L'animal semblait se diriger vers elles. Il vérifia une nouvelle fois son fusil, et accéléra le pas. C'était la première fois qu'il éprouvait cette curieuse excitation du chasseur lancé derrière un gibier. Il allait atteindre les ruines quand un long hurlement monta dans le silence oppressant. Il mourut dans une plainte rauque, interminable, et Samuel se figea sur place, le doigt sur la détente de son arme. La bête était là, tout près, et elle devait avoir senti son approche... Il avança avec plus de prudence. La neige craquait sous ses semelles. Il atteignit les ruines de ce qui avait dû être autrefois une ville, et il s'immobilisa soudain, le cœur battant. Il y avait d'autres traces, maintenant, près de celles de l'animal. Des traces de pas humains ! Celles de la "bête" les rejoignaient juste au pied d'un mur éboulé... Et les deux traces étaient fraîches !

De nouveau, le hurlement interminable monta dans le silence. Samuel était maintenant certain qu'il avait localisé la bête. Il s'élança, les doigts de la main droite crispés sur le métal glacé du fusil. Il courait au milieu de ce qui avait dû être autrefois une grande avenue, bordée de constructions assez hautes. De grandes fissures marquaient le revêtement, sous la couche de neige. Des poutrelles de métal rouillé émergeaient parfois des façades écroulées.

Samuel s'immobilisa soudain, et son doigt se crispa sur la détente

de l'arme. Le grand chien au pelage bleuté était immobile à vingt mètres de lui, dressé sur • ses pattes tendues, comme s'il allait bondir. Ses babines se retroussaient sur des crocs impressionnants, et il grondait. A deux mètres de lui, il y avait une forme humaine, étendue dans la neige.

« Un fauve, songea Samuel. Lui aussi cherchait de la nourriture, et il a senti la présence humaine... »

Son excitation tomba d'un seul coup. La bête continuait à gronder en le fixant de ses yeux injectés de sang. Un grand chien retourné à l'état sauvage.

« Ou un loup », songea-t-il, en se souvenant tout à coup des histoires que racontait son père, autrefois.

Dans la Cité, on disait que les bêtes sauvages avaient repris le dessus hors des zones protégées...

Samuel fit encore quelques pas, et la bête se tassa sur elle-même, en grondant plus fort. Elle bondit sans prévenir, avec un hurlement de rage. Les nerfs à fleur de peau, Samuel attendit le dernier moment pour écraser la détente de son fusil, et le mince rayon rouge qui jaillit du tube de tir frappa la bête au moment où elle allait l'atteindre. Touché en pleine poitrine, le grand chien boula dans la neige, et roula plusieurs fois sur lui-même, faisant voler la poudreuse autour de lui. Le souffle court, Samuel fixait la bête qui se débattait inutilement contre la mort. Un flot de pensées confuses envahissait son cerveau, et il se demanda un instant s'il n'était pas en train de devenir fou! *Les pensées qu'il captait semblaient émaner de la bête agonisante !*

Le chien cessa de bouger, mais Samuel était certain qu'il n'était pas encore mort. Il s'approcha, son fusil pointé devant lui. Il ne pouvait se résoudre à achever le grand chien blessé. A cause des pensées qui continuaient à atteindre son propre cerveau. Il frissonna, mais le froid n'était pour rien dans ce frisson. Le regard de la bête était fixé sur lui, noyé par la souffrance, et animé par une flamme quasi humaine.

— Ce n'est pas possible, haleta Samuel à voix haute. Pas... possible!

— *Tu ne comprendras plus jamais ce monde...*

La pensée s'était imprimée en lui avec une puissance incroyable. Et le chien blessé le regardait toujours. Une ironie mordante émanait de ce regard mourant.

— *Tire... Mais tire donc !*

Samuel ne se rendit pas vraiment compte que son doigt se crispait sur la détente du fusil. De nouveau, un bref rayon rouge frappa le grand chien immobile, et le regard s'éteignit d'un seul coup. Les pattes tendues furent agitées par un bref frémissement, et les pensées disparurent du cerveau de Samuel. Il resta longtemps debout près de la bête, certain soudain qu'il n'aurait plus le courage de la toucher.

Il se détourna brusquement, et marcha vers la forme humaine qui

gisait dans la neige, un peu plus loin. Une femme ! Elle bougea faiblement quand il se pencha sur elle. Il la retourna sur le dos, avec des précautions infinies. Elle ouvrit les yeux, et un cri franchit ses lèvres quand elle le vit. Elle parut brusquement retrouver des forces, et se recroquevilla sur elle-même, le regard dilaté par la crainte.

— N'ayez pas peur, murmura Samuel. J'ai tué le chien... Il faut vous relever, maintenant. Je vais vous aider. Il faut bouger, sinon le froid va vous tuer plus sûrement que ne l'aurait fait cet animal ! Vous n'êtes pas blessée ?

Elle parut se calmer, et secoua la tête négativement.

— Je... je suis tombée quand la bête m'a rejointe. Je ne l'avais pas entendue arriver. J'ai dû m'évanouir...

Il l'aida à se relever, et elle épousseta la neige qui collait à ses vêtements. Des vêtements comme Samuel n'en avait jamais vu, fabriqués sans doute à partir d'une fourrure animale. Si les longs cheveux noirs n'avaient pas été visibles, il n'aurait jamais pu savoir que c'était une femme ! Le pantalon de fourrure et l'espèce de houppelande vague déformaient la silhouette.

— Ça va aller ? demanda-t-il.

Elle fit oui, de la tête, et regarda en direction du chien abattu. Un frisson la secoua des pieds à la tête :

— Vous êtes arrivé juste à temps, n'est-ce pas ?

— Oui, grogna Samuel. Une chance pour vous. J'avais repéré les traces, assez loin d'ici.

Il désigna la bête et ajouta :

— Mais lui, il devait avoir senti votre présence... Qui êtes-vous ?

Elle fit un geste vague :

— Je ne sais pas. Les autres m'appellent Marka.

— Les autres ?

— Oui, les deux filles et le vieux. Je les ai perdus hier, quelque part. Je ne sais pas où. On s'est laissé surprendre par un transfert. Heureusement que j'avais ces vêtements chauds avec moi !

— Un transfert ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? s'énerva Samuel.

Elle le regarda avec une curieuse expression dans le regard :

— Eh bien, oui, un transfert ! D'où venez-vous donc ?

Samuel fit un geste vague :

— De la Cité...

Elle secoua bizarrement la tête ;

— Ah oui... Je vois. Vous avez filé, hein ?

— C'est ça, approuva Samuel : j'ai filé. J'ai franchi la Périph, et...

— C'est quoi, la Périph ? le coupa-t-elle.

— C'est l'enfer, soupira Samuel, l'œil dans le vague.

Puis il la regarda de nouveau.

— Vous voulez dire que vous ne venez pas de la Cité ? demanda-t-il.

— La Cité..., fit-elle avec un haussement d'épaules agacé. Des Cités, il y en a plus d'une ! Mais il est préférable de ne jamais s'en approcher, c'est bien connu. Nous, on vivait dans un coin tranquille, avec le vieux et les deux autres filles. Le vieux est fou, et il raconte des tas de choses, mais il connaît aussi des tas de trucs. C'est pour ça qu'on le garde avec nous. Mais maintenant, je les ai perdus.

— Ah, oui, le transfert, murmura Samuel. Que s'est-il passé exactement ?

Elle haussa de nouveau les épaules. Elle était jolie, autant qu'il puisse en juger. Avec des yeux immenses, ombrés de cils très longs.

— Je ne sais pas, moi. Comme un transfert, quoi ! On s'était éloignés vers la rivière, avec Irina, et d'un seul coup, tout a basculé. J'ai été prise dans le tourbillon. Je crois bien que j'ai perdu connaissance. Quand je me suis réveillée, il y avait cette foutue neige, partout autour de moi. On aurait dû se méfier, bien sûr. A cause du froid anormal qu'il faisait depuis plusieurs jours. Mais on a cru que ça passerait, comme les autres fois... Vous n'avez jamais subi de transfert, vous ?

— Je ne sais pas, murmura Samuel en se grattant le sommet du crâne. Une fois, peut-être... Dans la Périph...

Il se souvenait de ces bizarres distorsions qui avaient tout faussé, quand il avait contourné la cabane, au village des Dégénérés. Des paroles de Shack, aussi. Bon, ce genre de chose devait se produire plus ou moins régulièrement, un peu partout. Il suffisait d'admettre le phénomène, sans chercher à comprendre.

— Je m'appelle Samuel, lâcha-t-il. On ne va pas rester là, hein ?

Elle désigna une des maisons écroulées.

— On doit pouvoir trouver un abri là-dedans, affirma-t-elle. Mais si la terre tremble, il faudra sortir en vitesse.

— Vous... vous n'auriez pas quelque chose à manger ? demanda Samuel. Je ne sais même plus depuis combien de temps je n'ai rien avalé...

Elle désigna le cadavre du chien.

— Et ça ? fit-elle. On doit pouvoir en tirer quelque chose, non ? Avec votre fusil, on peut allumer un feu et...

— Non, gronda Samuel. Pas le chien !

— C'est de la viande ! protesta-t-elle.

— Pas le chien, s'entêta Samuel. Si vous n'avez rien d'autre, on cherchera...

— Vous êtes aussi fou que le vieux ! grinça-t-elle.

— Vous ne pouvez pas comprendre, souffla Samuel, en évitant de regarder en direction de la bête morte. Quand je l'ai touché, la

première fois, je... j'ai capté ses pensées...

Elle le regarda curieusement :

— Vous êtes un... un Mutant, n'est-ce pas? Comme Pauli. Elle sent parfois des choses qui nous échappent complètement, à nous. Vous voulez dire que ce chien pensait? Comme un... comme un humain ?

— Je n'en sais rien, soupira Samuel. J'ai eu cette impression, en effet.

Elle fit la moue :

— Le vieux est un Mutant, lui aussi. Du moins, il le prétend. Et il dit aussi que des tas de choses ont changé, sur Terre. Il affirme, comme vous, que certains animaux ont muté, eux aussi. Mais tout ça, c'est des blagues ! Il dit aussi que tout ça pourrait changer de nouveau, si on trouvait...

— Si on trouvait quoi? demanda âprement Samuel.

Elle fit un geste de la main. Un geste qui ne voulait pas dire grand-chose :

— Oh, je n'en sais rien ! Vous verrez avec le vieux, si on le retrouve.

— Il faut le retrouver, gronda soudain Samuel. Je sens qu'il le faut !

Il ne savait pas pourquoi il avait prononcé cette phrase. Tout doucement, quelque chose s'insinuait en lui. La certitude que ce qu'il faisait ou subissait maintenant ne pouvait pas être le fruit du hasard. Il avait quitté la Cité, il s'était battu contre les Dégénérés, et il avait suivi les traces du grand chien sauvage... Et rien de tout cela ne pouvait être dû au hasard !

— Il faut retourner à l'endroit où vous étiez quand vous vous êtes réveillée, décida-t-il.

— Alors, on laisse le chien? demanda-t-elle.

— Oui. On le laisse. Vous n'avez vraiment rien à manger ?

Elle émit un soupir.

— Bon. Vous m'avez sauvé la vie, se décida-t-elle, en fouillant sous sa huppelande. Mais je vous préviens, il faudra trouver autre chose. Je n'ai plus que quelques racines cuites, et un peu de viande séchée... A deux, on ne tiendra pas longtemps...

— Moi, il me reste un peu d'eau, soupira Samuel, mal à l'aise de devoir dépendre d'elle. On pourra aussi faire fondre de la neige.

— Je ne vous le conseille pas, sourit Marka. Elle est complètement polluée. Si vous tenez à crever à petit feu, faites l'expérience ! Le vieux dit que ça vous ronge l'intérieur pendant des jours et des jours ! Et après, on finit par mourir ! Il n'y a plus que certaines sources qui sont encore potables... Tenez, mangez ça. Après, on verra ce qu'on peut faire.

CHAPITRE X

— Vous êtes certaine que c'était ici, demanda Samuel en regardant autour de lui.

Marka désigna l'espèce de vieille tour carrée, bizarrement intacte, qui se dressait au creux du vallon.

— Certaine. J'étais près de la tour quand je me suis réveillée. Je suis même montée au sommet, et c'est à ce moment que j'ai aperçu les ruines, là-bas. Je ne sais même pas pourquoi j'ai décidé d'y aller. C'est curieux, il me semblait qu'il fallait que j'y aille.

Samuel ne dit rien, mais il pensait toujours au grand chien mort. Le fauve avait senti une proie, mais se pouvait-il qu'il ait pu l'attirer vers lui ?

— C'est dément, dit-il tout haut.

— Quoi ? demanda la jeune femme.

Samuel secoua la tête :

— Rien, éluda-t-il. Une idée, comme ça...

La neige tourbillonnait de nouveau autour d'eux.

— Il faut nous abriter, décida-t-il. Qu'y a-t-il dans cette tour ?

— Rien, dit-elle. Des salles vides et des gravats. Il doit y avoir longtemps que les pillards ont tout emmené.

— Les pillards ?

— Oui. Le vieux dit qu'il y en avait des bandes, autrefois. Mais personnellement, je n'en ai jamais vu.

— Bon, allons-y, décida Samuel. Il fait de plus en plus froid, et on dirait que la nuit va tomber.

Il jeta un coup d'œil machinal à sa montre, puis haussa les épaules. Les chiffres ne voulaient certainement plus rien dire... Ils pénétrèrent à l'intérieur de la tour, et secouèrent la neige qui collait à leurs vêtements.

— On va allumer un feu près de l'entrée, décida Samuel en avisant des morceaux de bois visiblement arrachés au plafond de la grande salle, dans laquelle ils venaient de pénétrer.

Une dizaine de minutes plus tard, il contemplait le feu qui éclairait l'intérieur de la salle. Marka avait raison, il n'y avait rien dans cette tour, mais au moins, ils étaient à l'abri de la neige, et leurs membres commençaient à se réchauffer.

— Ça va mieux, hein ? fit-il retrouvant tout à coup son optimisme naturel. Parlez-moi du vieux... Vous le connaissez depuis longtemps ?

— Longtemps?...

Elle fronça les sourcils :

— Sans doute. Je ne sais pas. Il me semble qu'il a toujours été là, avec nous. Je n'aime pas parler de lui. Il y a des moments où il me fait peur, quand son regard devient fixe et qu'il rêve tout haut. Il est fou, je vous dis ! Une fois, il s'est mis à crier des choses incompréhensibles, et il s'est levé pour sortir de la cabane. Il marchait en agitant les bras, et en continuant à parler. On l'a rattrapé. On ne voulait pas qu'il parte. Je crois qu'il disait qu'il fallait aller vers une Cité. Lui, il a vécu, je crois, dans une des villes.

— Et il voulait y retourner ?

— Je ne sais pas. Il était très agité, ce jour-là. Il disait : « Il faut que je retourne là-bas. Sans cela, on ne trouvera jamais ! »

— Mais trouver quoi, bon sang ! s'énerva Samuel.

Marka fit un geste vague :

— Je vous dis qu'il est complètement fou... Gentil, dans l'ensemble, mais complètement fou !

Samuel n'insista pas, mais il ressentait toujours la même impression confuse. Celle d'être attiré par quelque chose qu'il n'avait pas les moyens d'atteindre.

— Alors, peut-être que je suis fou, moi aussi, grogna-t-il en jetant un nouveau morceau de poutre dans le feu. Vous voulez un peu d'eau ?

— Oui, dit-elle.

Elle but doucement au goulot de la gourde, puis la rendit à Samuel qui la reboucha soigneusement.

— Je n'ai pas soif, commenta-t-il. Mais je suis fatigué.

Il alla s'asseoir contre le mur de droite, non loin du feu, dont la fumée paraissait aspirée par une ouverture rectangulaire, très haut au-dessus de leurs têtes. Elle vint le rejoindre, et se serra contre lui.

— Comme ça, on aura plus chaud, fit-elle avec un petit rire étrange.

Il fut vaguement troublé par le contact de ce corps de femme, mais il pensait de nouveau à Caria.

— Ça ne vous plaît pas qu'on se serre l'un contre l'autre ? demanda-t-elle,

— Mais si, fit-il.

Il la regarda, dans la lueur du feu. Des ombres mouvantes jouaient sur son visage. Elle était jeune. Peut-être une vingtaine d'années, tout au plus. Il passa son bras gauche autour de ses épaules, et elle laissa aller sa tête contre lui. Il ne pensait plus à Clara, maintenant.

— On pourrait s'allonger et dormir, proposa-t-elle au bout d'un moment. Il n'y a rien d'autre à faire, n'est-ce pas ?

Samuel acquiesça, et il repoussa une pierre pour ménager un

espace à peu près confortable.

— Attendez, fit-elle en se dégageant. Le sol est froid.

Elle se débarrassa de sa houppelande et l'étendit sur le sol.

— Il y a de la place pour deux ! émit-elle presque joyeusement.

Ils s'allongèrent l'un contre l'autre, et elle referma sur eux les pans du vêtement de fourrure. Son souffle effleurait la joue de Samuel. Leurs jambes se mêlèrent étroitement.

Brisés de fatigue, ils s'endormirent sans transition, d'un seul coup. Ils ne se rendirent même pas compte que la terre s'était mise à vibrer curieusement, et que de grands éclairs silencieux traversaient l'espace extérieur, au milieu des tornades de neige... sommeil, émit-elle joyeusement. Samuel ! Regardez, là-bas !

Elle tendait le bras dans une direction précise.

— La rivière !

Elle se leva et se mit à courir le long d'une pente faible. Samuel essayait de rassembler ses pensées. Il n'avait jamais rien vu d'aussi beau ! Il leva le visage vers le ciel. Un ciel d'un bleu uniforme, et il se mit à rire à son tour, en offrant son visage aux rayons du soleil. Une foule de choses qui dormaient en lui, au profond de son subconscient, remontaient à la surface. Des souvenirs qui ne lui appartenaient peut-être pas. Du moins, pas à lui seul...

— Sam ! Venez voir !

Il rejoignit Marka, agenouillée près d'un ruisseau ou coulait une eau extraordinairement claire. La jeune femme s'était débarrassée de l'espèce de chemise un peu masculine qu'elle portait, et s'aspergeait d'eau fraîche, avec une mine ravie.

— C'est merveilleux, non ? fit-elle en lui lançant de l'eau.

Samuel se sentait heureux comme il ne l'avait jamais été. Il prit à son tour de l'eau au creux de ses mains, et aspergea sa compagne en riant. Pendant les minutes qui suivirent, ils jouèrent comme deux gosses insoucients. Marka s'échappa soudain, après avoir poussé son compagnon dans le ruisseau. Hilare, Samuel se releva, en s'ébrouant, et se lança à sa poursuite. Leurs rires éveillaient des échos curieux au creux de la petite vallée. Il rattrapa la jeune femme et la fit rouler dans l'herbe. Elle avait toujours la poitrine nue, et ce fut tout naturellement que la main droite de Samuel emprisonna un sein juvénile. Elle cessa de rire, et les grands yeux, ombrés de cils immenses, s'accrochèrent à ceux de l'homme qui la dominait. Leurs visages se rapprochèrent, et leurs lèvres se joignirent, presque farouchement.

— C'était beaucoup mieux qu'avec Irina, murmura-t-elle plus tard, en récupérant ses vêtements près de la rivière. Tu m'as fait un peu mal, au début, mais plus du tout après !...

— Je suis désolé, Gupira Samuel, en jouant avec un brin d'herbe.

Tu aurais dû me prévenir que c'était la première fois...

Elle esquissa un geste insouciant :

— Ça n'a pas d'importance, Sam... il y a longtemps que j'espérais trouver un homme. Irina et Pauli m'ont expliqué toutes sortes de choses, tu sais...

Samuel sourit dans le vide. Il n'était pas certain du tout qu'il ne vivait pas un rêve, et qu'il n'allait pas tout à coup se réveiller quelque part dans le Périph, face à un cauchemar...

Il fit un geste circulaire, du bras.

— Tout cela ne doit pas exister, soupira-t-il.

Marka éclata de rire. \

— Mais si, cela existe, Sam ! La cabane est par là, de l'autre côté des collines. Je suis revenue à mon point de départ, voilà tout. C'est souvent comme ça, quand se produit un transfert. Le vieux dit qu'on plonge malgré soi dans une autre dimension, pendant un temps indéterminé. Parfois, on n'arrive pas à revenir. Moi, je suis toujours revenue... Ce n'est pas très agréable, ce genre de chose, mais on s'y habitue !

Samuel réfléchissait intensément.

— Bon, toi, d'accord, émit-il. Tu étais ici, avant le transfert, et tu y es revenue. Mais moi...

— Toi, tu étais ailleurs. Mais on s'est retrouvés dans un endroit qui n'existe peut-être pas. Moi, je voulais retrouver la cabane, c'est normal. Toi, tu n'avais sans doute rien à retrouver, n'est-ce pas ?

Samuel songea de nouveau à Clara.

— C'est vrai, soupira-t-il, je n'avais rien à retrouver. C'est peut-être pour cela que je t'ai suivie jusqu'ici, sans m'en rendre compte.

Mais l'explication ne le satisfaisait qu'à moitié. Il avait tendance à opter pour une autre hypothèse, plus en rapport avec ce qu'il ressentait confusément depuis quelque temps. *C'était sa présence à elle qui avait fait qu'il se trouvait maintenant ici... Mais tout cela n'était pas forcément fortuit...*

— Viens, décida-t-elle. On va aller voir si les autres sont toujours là.

Elle lui prit la main, et l'entraîna le long de la pente herbeuse. Pour la première fois de sa vie, Samuel découvrit de vrais arbres. Rien à voir avec ceux qu'on entretenait artificiellement dans la Cité. Ils escaladèrent la colline par un sentier serpentant entre deux haies verdoyantes. Au sommet, Samuel s'arrêta, saisi. D'immenses sommets barraient l'horizon, très loin, et de la neige couronnait les plus hauts d'entre eux. Des nuages s'accrochaient aux pentes abruptes...

— C'est merveilleux, soupira-t-il vaguement incrédule.

— La cabane est là-bas ! lança Marka, en abandonnant sa huppelande pour s'élancer en pleine pente, en direction d'une

construction de bois, appuyée à une sorte de promontoire rocheux. De la fumée s'échappait de la cheminée, et montait tout droit dans l'air pur. Samuel ramassa le vêtement et le jeta sur ses épaules. Ce fut seulement à cet instant qu'il réalisa qu'il lui manquait quelque chose. Il s'arrêta brusquement, frappé par une pensée : le fusil ! Il n'avait plus le fusil !

Il se souvenait l'avoir appuyé contre le mur de la tour, quand ils s'étaient assis, près du feu. Il avait donc perdu l'arme au cours du transfert... Il haussa les épaules, et se remit en marche, pour rattraper Marka, qui arrivait presque à la cabane de rondins.

Une femme blonde apparut devant la cabane. Elle était vêtue d'une curieuse combinaison métallisée, un peu grande pour elle. Marka se jeta dans ses bras. Un autre personnage sortit de la cabane, alors que Samuel s'immobilisait, ne sachant pas très bien quelle attitude adopter, devant les effusions des deux femmes qui parlaient toutes les deux en même temps, sans plus s'occuper de lui. Un vieillard aux cheveux tout blancs, dont la barbe retombait jusque sur sa poitrine. Il se tenait très droit, appuyé sur un bâton tordu, et son regard gris fixait Samuel. Un regard qui transperçait les êtres et les choses. Les deux femmes cessèrent de parler et de rire, et la blonde se tourna à son tour vers Samuel. Instantanément, un train d'ondes mentales tenta de s'insinuer en lui, et il le repoussa sans grand effort, en ébauchant un sourire :

— Vous êtes... Irina, n'est-ce pas? demanda-t-il. Moi, je m'appelle Samuel...

Elle ne dit rien, mais elle continuait à le regarder, les lèvres entrouvertes sur des dents d'une blancheur éclatante. Le vieux aussi regardait Samuel. Ce fut finalement lui qui parla le premier, d'une voix profonde et douce à la fois :

— Tu as mis longtemps à venir, fils...

CHAPITRE XI

Samuel fixait intensément le vieillard, et il éprouvait la sensation étrange qu'il ne pourrait plus jamais oublier ces traits marqués par l'âge et la fatigue. Par les privations, aussi...

— Il s'appelle Samuel, intervint Marka.

Le regard du vieux se fit plus attentif, et un sourire un peu triste flotta un instant sur ses lèvres minces. Il lissa pensivement sa barbe blanche, et murmura :

— Je sais, Marka... Il s'appelle Samuel... Samuel Greentree, fils de Shanon Greentree et de...

Sa voix se brisa un peu quand il prononça :

— Et de Léna Jansens... Léna...

Ses yeux se mouillèrent de larmes, et il les essuya d'un revers de la manche de sa vieille veste rapiécée.

— Ils l'ont reprise, haleta-t-il. Et je n'ai rien pu faire pour la tirer de leurs sales pattes. Ils l'ont tuée tout de suite. Moi, j'étais aux prises avec des Dégénérés. Les flics de la Psipol ne m'avaient pas détecté. Ils sont repartis. Je ne sais pas comment j'ai pu passer...

Le cœur de Samuel venait de rater une série de battements. Il continuait à regarder le vieillard, et il ne parvenait plus à maîtriser le tourbillon de ses pensées. Des souvenirs affluaient à sa mémoire, comme s'ils avaient soudain été débloqués par les paroles du vieux...

— Ce n'est pas possible, souffla-t-il. Vous êtes... vous êtes Shanon Greentree, n'est-ce pas?

En même temps, ses pensées cherchaient celles du vieillard, et une certitude s'imposa à son esprit soudain survolté :

— Vous êtes... mon père! dit-il d'une voix rauque.

Les deux femmes les observaient, surprises. Marka souriait dans le vide, mais l'autre, Irina, avait l'air indifférente, lointaine. Elle regardait tour à tour Marka et Samuel.

— Tu as couché avec lui, n'est-ce pas? dit-elle abruptement, en fixant Marka de son regard sombre. Ne dis pas le contraire, je le sais !

— Qu'est-ce que ça peut faire ? soupira Marka. Tu te rends compte, Irina ! Il est venu jusqu'ici, et il a retrouvé son propre père !

Irina haussa les épaules :

— Le vieux est fou. Il ne sait même pas qui il est. Il dit n'importe quoi !

Le doute effleura Samuel, qui continuait à regarder le vieux. Il

avait parfaitement saisi ce que venait de prononcer Irina. Le vieil homme pouvait effectivement raconter n'importe quoi. C'était un Mutant, sans erreur possible, et il avait très bien pu lire brièvement dans les propres pensées inconscientes de Samuel, dans ces souvenirs qui remontaient lentement à la surface. Pourtant, Samuel éprouvait la sensation que chacune des fibres de son propre cerveau était tendue vers une réalité qu'il ne pouvait pas nier. Cet homme aux cheveux blancs et au visage ridé était bien son père !

Certaines choses, qu'il n'arrivait pas à définir clairement, ne trompaient pas !

Irina entraîna Marka à l'intérieur de la cabane, et ils les entendirent se disputer.

— C'est vous qui m'avez incité à quitter la Cité, n'est-ce pas ? affirma Samuel en posant sa main sur l'épaule du vieillard.

— Il y a des années que j'essaie, soupira le vieux. Je savais qu'ils avaient emmené notre fils avec eux. Parfois, j'avais envie de retourner vers la Cité, mais je n'ai jamais réussi à me décider. Je ne sais pas pourquoi. Mais j'y pensais toujours. Des fois, je n'y pensais plus. Le vide... Je ne pensais à rien. Si ! Je pensais à quelque chose...

Son regard fatigué fixait de nouveau Samuel.

— Tu as drôlement changé, fils, soupira-t-il. Tu es devenu un homme...

Samuel sentait qu'ils venaient de passer à côté de l'essentiel. Le vieux n'avait pas achevé sa phrase.

— A quoi pensiez-vous ? insista-t-il.

Le vieillard fit un geste vague :

— Des bêtises... Irina répète que je suis fou. C'est bien possible, après ce que j'ai vécu. D'ailleurs, nous sommes tous plus ou moins fous, c'est évident. Le monde est fou, lui aussi !

Il émit un rire anormal, et Samuel retira sa main de son épaule, d'un geste un peu trop brusque.

— A quoi pensiez-vous ? répéta-t-il, entêté.

— Un enfant, fils... Un enfant blond, merveilleusement beau. A l'époque, je venais juste de rencontrer Léna. On péchait tous les deux, pour vivre. On était bien, là-bas, dans notre île. Je ne sais plus où. L'île ne doit plus exister aujourd'hui. Un jour, l'enfant est venu. Un tout jeune enfant. On aurait dit un ange... Il avait l'air complètement perdu, mais il n'était pas vraiment comme les autres enfants. Son regard brillait parfois d'une flamme intense, et on se sentait pénétré par ses pensées. Il ne parlait pas, mais on comprenait ce qu'il voulait. Avec Léna, on l'a emmené chez nous. Il avait faim... Il était fatigué, comme s'il avait marché très longtemps. Je me souviens parfaitement. Irina dit que tout ça, c'est des bêtises. Elle a peut-être raison. Peut-être en effet que ce gosse n'a jamais existé que dans mon imagination.

Peut-être que je l'ai inventé dans ma pauvre tête...

— Continuez, père, murmura doucement Samuel.

Samuel Greentree haussa ses maigres épaules :

— On l'avait couché dans notre lit, et il s'est endormi, soupira-t-il. A l'époque, nous étions jeunes, et tu n'étais pas encore né. Tu es né beaucoup plus tard... Toutes ces choses se sont déroulées il y a très longtemps, tu sais. Pourtant, j'ai parfois l'impression que c'était seulement hier... Après, tout a commencé à aller de travers.

— Mais l'enfant, insista Samuel. Qu'est-il devenu ?

Le regard de Shanon Greentree se perdit dans un vide insondable :

— Je ne sais pas, fils... Il était là, au creux du grand lit, et il souriait dans son sommeil. Et puis, son petit corps s'est enveloppé d'une lumière surnaturelle. Une lumière qui nous a enveloppés, nous aussi. Nous étions incapables de bouger. Moi, je regardais le corps de l'enfant devenir transparent, comme une image imprécise. Il a fini par disparaître devant nous... Irina croit avoir raison quand elle affirme que j'ai inventé tout ça. Mais moi, je suis sûr que nous n'avons pas rêvé. Par la suite, nous avons souvent parlé de lui, avec ta mère... Depuis sa visite, nous savions que nous ne serions plus jamais pareils aux autres. C'est longtemps après cet événement que nous nous sommes rendu compte que nous avions des facultés nouvelles... Une fois, nous avons franchi une zone de radiations, issues des explosions nucléaires qui ont ravagé la planète, au début... D'autres personnes fuyaient en même temps que nous, à la recherche d'un abri. Mais on nous rejetait de partout. Toutes les galeries étaient pleines de monde, et il n'y avait plus de place. Alors, on a continué à chercher, jusqu'à ce que nous arrivions dans une zone touchée... Les gens qui étaient avec nous sont morts les uns après les autres, dans des souffrances atroces, et nous...

Son regard s'accrochait à celui de Samuel, et il y avait de l'incrédulité dans les prunelles grises quand il acheva :

— Nous, nous avons résisté à ces saloperies de rayons mortels. Nous seuls, fils... Tous les autres sont morts autour de nous. C'était comme si quelque chose nous protégeait. Et nous étions certains que cela avait un rapport avec l'enfant. Un enfant venu d'un autre monde pour tenter de sauver la Terre, j'imagine. Toute ma vie, j'ai cru avec certitude qu'il reviendrait parmi nous.

Sa voix se brisa dans une sorte de sanglot :

— Mais il n'est pas revenu, et le monde a continué de sombrer dans l'aberration, pour devenir ce qu'il est aujourd'hui. Ça ne tient pas debout, hein? Toi aussi, tu finiras par dire que je suis fou à lier... Ça n'a peut-être pas d'importance, finalement. Rien n'a vraiment d'importance. Mais c'est quand même dommage *qu'il* ne soit pas revenu. Avec Léna, on a cherché... Longtemps. Par la suite, on a

trouvé un refuge, après avoir quitté l'île à bord d'un vieux bateau. J'ai vu construire la Cité où tu es né, beaucoup plus tard. J'y ai vécu. Mais j'avais toujours l'impression que notre place n'était pas là... Il fallait que nous allions ailleurs. Je ne sais pas où. L'enfant nous attendait, quelque part. Parfois, dans mon sommeil, je voyais une grande montagne toute blanche de neige. Toujours la même. Léna aussi voyait cette montagne fabuleuse, et quand nous en parlions, entre nous, nous avions la certitude que c'était là que nous attendait l'enfant blond venu des étoiles... Alors, nous avons décidé de partir. De toute façon, nous commençons à avoir des problèmes, dans la Cité. Parce que nous n'étions pas comme les autres. Et les gens que nous approchions finissaient par devenir comme nous... C'est peut-être l'enfant lui-même qui nous a rendus ainsi, qui a fait de nous des Mutants. Je ne sais pas... Cette lumière étrange qui émanait de lui... Elle nous a touchés, et c'est peut-être cela qui nous a transformés.

— Et vous avez quitté la Cité, n'est-ce pas? intervint Samuel.

Le vieux inclina la tête :

— Oui. Un soir, nous sommes partis vers la Périphérie, en t'emmenant avec nous. Tu étais tout jeune, à l'époque... C'était de la folie, mais nous ne pouvions plus faire autrement. Nous avions appris que la Psipol devait nous arrêter, le matin même. Après, je ne me souviens plus très bien. Tout s'est passé si vite. Les Dégénérés... Il y en avait des centaines, partout. Ils nous guettaient... Les flics nous ont rattrapés et...

Il balaya l'air d'un geste rageur, et ses traits se crispèrent douloureusement.

— Ils l'ont abattue, et ils t'ont emmené. Moi, je me battais... J'étais ailleurs, dans un monde de cauchemar... Et puis, tout a basculé, je crois. J'étais passé, mais seul... Léna était morte, et je savais que ceux de la Psipol t'avaient emmené. Ensuite, je ne sais plus très bien. Il y a des moments de ma vie que je ne retrouve pas dans ma mémoire. Je sais seulement que j'ai cherché inlassablement cette montagne merveilleuse, sans jamais la trouver. Pourtant, je saurais la reconnaître. J'ai parfois l'impression qu'elle est là, tout près. J'ai parcouru le monde en tous sens. Du moins, je le crois. Mais plus personne ne peut définir les limites de la Terre. A chaque transfert qui me surprenait, ici ou là, je m'efforçais de fixer mes pensées sur cette montagne. Et toujours, quand j'émergeais dans un monde à peu près cohérent, il y avait des montagnes, à l'horizon... Mais pas celle que je cherchais...

Il se remit à rire. Un rire désespéré. Un rire dément, qui sonnait faux.

— Peut-être que je cours depuis toujours après une chimère, dit-il. Samuel regardait les sommets aigus, au-delà de la cabane.

— Je t'ai cherché longtemps, ces dernières années, fils, soupira le vieillard. J'étais certain que tu étais encore vivant, je ne saurais dire pourquoi. Mes pensées volaient sans cesse vers toi. J'étais certain que quelque chose nous reliait l'un à l'autre, d'une façon ou d'une autre. Je t'appelais de toutes mes forces... Et tu es venu...

Samuel cessa de regarder les montagnes enneigées. Tout cela relevait du merveilleux, de l'insaisissable, et pourtant...

— Je te crois, dit-il d'une voix grave. Je ne crois pas que tu sois fou. Si tel était le cas, je le sentirais immédiatement. On doit pouvoir retrouver cette montagne, père...

Le vieux secoua la tête :

— Je suis trop vieux, maintenant. Et l'image de cette montagne devient de plus en plus floue dans ma mémoire. J'ai essayé encore une fois, il n'y a pas très longtemps, mais maintenant, les transferts me ramènent inmanquablement ici, à cette cabane que j'ai construite de mes propres mains, bien avant l'arrivée des filles... Tiens, voilà Pauli...

Son visage s'éclaira brusquement d'une tendresse particulière. Samuel se retourna. Une jeune femme aux longs cheveux dorés approchait de la cabane.

— C'est la seule qui me croit vraiment quand je raconte tout ça, soupira le vieux. Peut-être parce qu'elle est une vraie Mutante. Pas comme Irina... Irina est capable de télépathie, c'est vrai, mais elle ne comprend pas certaines choses vitales...'

La jeune femme blonde vint s'arrêter à quelques pas de Samuel, l'œil interrogatif :

— C'est Samuel, s'excita le vieillard. Mon fils ! Je l'ai retrouvé, Pauli ! Tu vois, j'étais sûr que j'y arriverais !

Un sourire très doux étira les lèvres de Pauli.

— Je suis contente pour toi, grand-père, dit-elle d'une voix étrangement mélodieuse.

Elle tendit une main fine à Samuel qui la serra dans la sienne. Pauli tenait une branche écorcée, sur laquelle elle avait enfilé deux poissons de belle taille. Elle les montra au vieux :

— Regarde... J'ai fini par les prendre, au barrage, plus haut ! fit-elle avec une joie presque enfantine...

Marka reparut, sur le seuil de la cabane, et elle battit des mains en voyant les poissons :

— Amène-les à l'intérieur, Pauli. Irina, viens voir ! Pauli a pris deux poissons !

Pauli sourit à Samuel, et passa devant lui pour entrer dans la cabane. Elle était vêtue d'une robe de cotonnade un peu grossière, mais qui soulignait pourtant un corps nerveux et bien proportionné.

— Tu es revenue, Marka ? lança-t-elle. Moi, j'ai pu échapper au transfert, avec Irina. Où es-tu allée, cette fois ?

Samuel n'écoutait plus. Il regardait de nouveau en direction des montagnes.

— Une belle journée, murmura Shanon Greentree. N'est-ce pas que c'est une belle journée ? Avec le froid de ces derniers jours, on croyait que tout allait basculer. Mais ce n'était qu'un transfert passager...

Samuel lui lança un regard curieux. Il avait brusquement l'air différent. Son regard n'avait plus la même acuité.

Il regarda Samuel comme s'il venait seulement de le découvrir :

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il. Tu n'es jamais venu par ici, n'est-ce pas ?

Samuel essayait de trouver le contact mental. Mais il se heurta soudain à un vide étrange. Un vide où se mêlaient des bribes de pensées incohérentes. Il trouva un visage de femme. Un visage souriant qui lui rappelait quelqu'un...

— Ils l'ont tuée, enchaîna le vieillard, sans attendre la réponse à la question qu'il avait posée, et qu'il avait sans doute déjà oubliée. Ils ne lui ont pas laissé la moindre chance...

Un sanglot le secoua des pieds à la tête, et des larmes roulèrent au milieu des rides de son visage. Il demeurait là, debout, appuyé sur son bâton, et il pleurait silencieusement.

— Vous voyez bien qu'il est fou, murmura la voix d'Irma... Laissez-le, Samuel. Il n'aime pas qu'on reste près de lui quand il pleure...

Samuel leva les yeux vers la femme qui se tenait de nouveau dans l'encadrement de la porte de bois. Elle n'était pas vraiment jolie. Un peu trop masculine, peut-être ?

Elle tenta de nouveau de pénétrer les pensées de l'homme qui la regardait, mais Samuel se rendit compte qu'elle s'y prenait mal. Elle essayait de savoir ce qui s'était passé entre Marka et lui, près de la rivière... Il émit un rire désabusé,

— Pourquoi êtes-vous jalouse, Irina ? demanda-t-il en escaladant les marches de rondins. A cause de Marka ?

Elle se rendit compte un peu tard qu'il était plus fort qu'elle, et "qu'elle n'avait pas décelé à temps la brève investigation mentale à laquelle il s'était livré, à l'abri de sa propre barrière psychique. Elle se détourna un peu trop brusquement, avec un haussement d'épaules énervé.

— N'en parlons plus, dit-elle. Marka fait ce qu'elle veut, après tout. Venez. Vous devez avoir faim, je pense?... Aujourd'hui, nous avons de la chance. Pauli a attrapé deux poissons.

Elle rit, comme si elle avait soudain oublié ce qui venait de se passer.

— Elle les guettait depuis des jours et des jours !

Samuel se retourna, au moment de franchir le seuil. Le vieux s'était assis sur un banc de bois, sous la fenêtre de la cabane, et il regardait

en direction des montagnes...

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XII

Mulk devint subitement blême en regardant les indications codées qui défilaient sur un des écrans de son laboratoire secret, et il se leva brusquement du siège anti-gravité, pour reprendre contact avec la plate-forme métallique circulaire.

— Taya ! Viens voir..., haleta-t-il en continuant à fixer l'écran.

Taya Singh s'approcha, un sourcil haussé, l'air interrogateur. Mulk lui désigna l'écran d'un doigt tremblant.

— Que se passe-t-il, Mulk? demanda-t-elle. Tu as l'air bouleversé.

— Il y a de quoi, gronda le Xénien. Regarde!

Taya esquissa une moue sceptique :

— Ecoute, Mulk, tu sais très bien que je ne comprends rien à ces travaux que tu poursuis en secret depuis des années... Depuis que...

Elle laissa sa phrase en suspens, comme si elle redoutait soudain les souvenirs pénibles qui affluaient à sa mémoire. Il y avait si longtemps... Ram n'était qu'un tout petit enfant, à cette époque, mais il avait grandi. Elle posa sa main sur l'avant-bras de Mulk :

— Pourquoi t'acharnes-tu à continuer, Mulk? soupira-t-elle. Tout cela est si loin, maintenant. Tu as construit ce... laboratoire, au mépris des lois xéniennes, et c'était déjà courir un risque énorme. Je n'aime pas quand tu passes des heures devant ces appareils auxquels je ne comprends rien. Tu sais pourtant que c'est inutile. Dix fois, tu as essayé de faire revenir le translateur de Ram sur Xéna, et tu as toujours échoué. Ram a oublié ce qui s'est passé il y a maintenant vingt-cinq années xéniennes. Il ne peut pas se souvenir de son escapade, n'est-ce pas ?

Il y avait soudain de l'inquiétude dans sa voix. Mulk secoua la tête :

— Non, il ne peut pas se souvenir. Toute une partie de sa mémoire est perpétuellement occultée par nos barrières mentales, tu le sais aussi bien que moi. Et même si ces barrières se relâchaient maintenant, je ne pense pas qu'il pourrait retrouver des souvenirs précis de cette période de son enfance. Mais c'est une autre menace que je redoute, maintenant, Taya. Une menace autrement plus redoutable ! Il est temps que je t'explique tout cela...

Il venait de faire un geste du bras, en désignant les appareils électroniques qui ronronnaient perpétuellement dans le laboratoire, dissimulés sous le module-résidence, dans une étroite cavité que Mulk

avait mis des mois à aménager lui-même.

— Certains de ces appareils sont reliés ondioniquement aux effluves du *crystal*, expliqua Mulk d'une voix tendue. Grâce à eux, j'espérais pouvoir ramener discrètement le translateur de Ram sur notre monde, mais je sais aujourd'hui que c'est impossible. Le *crystal* est toujours couplé à la longueur d'onde mentale de notre fils, Taya, et il refuse d'obéir maintenant à mes propres injonctions. Seul Ram pourrait faire quelque chose.

Il parut soudain se replier en lui-même, et son regard se perdit dans le vide, bien au-delà des appareils sous tension, dont les multiples voyants entretenaient dans le local exigü une luminosité orangée.

— Parfois, j'ai songé à tout raconter à notre fils, dit-il d'une voix rauque. Je ne sais pas s'il comprendrait tous les efforts que nous avons fait depuis vingt-cinq ans pour que sa faute et la nôtre restent un secret absolu. Maintenant, Ram est un homme. Peut-être qu'il comprendrait ? Je ne sais pas, en fait. Peut-être qu'il est trop intégré aujourd'hui au système xénien ? Lui, il pourrait rappeler le translateur, et tout serait dit, mais je n'ai jamais pu savoir quelle serait sa réaction s'il réalisait soudain que nous avons gravement enfreint les lois pour le sauver, lui... Alors, j'ai renoncé à lui parler, et je cherche toujours un moyen d'atteindre le translateur, échoué dans un monde dont je commence seulement à mesurer les pulsions étranges...

Son regard s'anima de nouveau, et il fixa curieusement sa compagne, qui ne put s'empêcher de frissonner devant l'acuité particulière de ce regard.

— J'ignore de quoi est fait cet univers inconnu, Taya, reprit Mulk. Mais je contrôle pourtant depuis quelque temps certaines des forces vitales qui l'animent. Du moins, je peux les contrôler si le besoin s'en fait sentir... Des êtres pensants, très différents de ce que nous sommes. Il y a en eux des impulsions que je comprends mal. Mes facultés ont beaucoup diminué depuis que je suis obligé d'utiliser ton propre *crystal*. Il est mal adapté à toutes ces choses... Il existe plusieurs catégories d'êtres dans cette dimension que notre fils a visitée autrefois. Certains me sont totalement inaccessibles mentalement. Ils échappent à toute investigation. Je sais qu'ils existent, mais je n'ai aucun pouvoir sur eux. Mais d'autres obéissent généralement à mes impulsions. J'ignore comment ils sont réellement. Je ne les connais que par leur psychisme. Regarde... Ces appareils surveillent régulièrement toute une colonie de ces êtres accessibles. Parfois, leur environnement psychique est troublé par des éléments extérieurs. Souvent, il s'agit de la présence proche de ces êtres qui échappent à toute forme de contrôle.

— Mais, pourquoi tout cela ? interrogea Taya.

— Parce que les êtres que je suis en mesure de contrôler évoluent généralement dans une sphère proche du translateur, j'en ai la certitude. J'ai pu déterminer approximativement les coordonnées cosmiques du translateur, et je surveille constamment ce qui se passe dans son environnement immédiat. Imagine ce qui pourrait se passer si un de ces êtres que je ne suis pas en mesure de contrôler approchait du heu où se trouve le translateur ! Je pense qu'ils seraient capables de comprendre tôt ou tard ce que représente un tel engin. Ils pourraient même en découvrir progressivement les secrets, et utiliser les pouvoirs fantastiques du *crystal*. Oui, je crois qu'ils seraient capables de l'utiliser, de découvrir son origine, et d'arriver jusqu'à Xéna... Alors, nous ne pourrions plus protéger notre fils, Taya. Il faudrait bien révéler notre secret, et toutes ces années d'efforts incessants n'auraient servi à rien.

La flamme ardente qui animait son regard parut vaciller quand il ajouta :

— Et si j'en juge par les données que je reçois depuis quelque temps, j'ai tout heu de craindre que nous en soyons là, Taya...

— Tu veux dire qu'un de ces... êtres aurait découvert le translateur ? s'affola Taya Singh.

— Pas encore, heureusement. Mais il y a un certain temps déjà, j'ai découvert que Ram avait eu des contacts directs avec certains êtres peuplant cette dimension inconnue. Son rayonnement personnel, activé par l'action ondionique du *crystal*, a pu agir d'une certaine façon sur ces êtres, j'en suis sûr ! J'ai décelé chez un certain nombre d'entre eux des impulsions mentales qui se rattachent sans erreur possible aux coordonnées cosmiques du translateur ! Et également une sorte de volonté inconsciente de retrouver le lieu où se trouve l'appareil construit par Ram!

Son expression changea une nouvelle fois. Ses traits étaient maintenant empreints d'une dureté inhabituelle :

— Un de ces êtres se trouve actuellement très près de la zone où est échoué le translateur, dit-il d'une voix sourde. Il y a longtemps que je le sais. Mais il n'a pas réussi à trouver les coordonnées exactes. Par contre, j'ai la certitude absolue qu'il a été en contact direct avec notre fils. Il était jeune, à l'époque. Maintenant, c'est un être vieilli, dont les facultés mentales diminuent et sont parfois perturbées. Il existe un décalage temporel entre notre monde et le sien. Si mes calculs sont exacts, le temps doit s'écouler deux fois plus vite dans l'autre dimension. J'ai espéré qu'il renoncerait. Au fil du temps, je sentais ses impulsions s'émousser. Mais depuis peu, un autre de ses semblables l'a rejoint. Celui-là n'a jamais été en contact avec Ram. Mais il y a pourtant un lien que je n'arrive pas à définir entre ces deux êtres, qui ont dû être très proches l'un de l'autre à une certaine époque de leur

existence. Leurs facultés sont les mêmes, et elles sont très différentes de celles des êtres que je puis contrôler...

— L'autre pourrait atteindre le translateur, n'est-ce pas ? souffla Taya.

— Je le crois, murmura Mulk en regardant à nouveau les écrans. Le plus vieux me paraît en mesure de transmettre ce qu'il a en lui, à propos de la position du translateur...

— Alors, il faut parler à Ram ! s'affola Taya. Il faut lui expliquer. Je vais le prévenir et...

— Non ! cria soudain Mulk. Ça, jamais !... Tout ce qui est arrivé est notre faute. C'est à nous, et à nous seuls de résoudre ce problème. Il y a peut-être une solution...

— Mais laquelle, Mulk ? gémit Taya. Tu dis toi-même que tu ne peux pas contrôler les actes de ces êtres...

— Mais il y a les autres, gronda Mulk. Les autres...

Il parut se décider d'un seul coup, et regagna nerveusement la plate-forme anti-gravité. Brusquement, Taya ne reconnaissait plus son compagnon. Elle n'avait jamais vu une telle dureté envahir son visage. Mulk n'avait pas très bien vieilli. Il paraissait maintenant beaucoup plus que son âge réel.

— Que vas-tu faire, Mulk. s'inquiéta Taya.

Le rire émis par son compagnon lui parut étrange.

— Je vais les empêcher d'atteindre le translateur, décida Mulk. Et puisque je ne suis pas en mesure de contrôler leurs réactions, je vais me servir des autres... Ils représentent une puissance non négligeable, si j'en crois leurs impulsions mentales ! Je vais les transférer dans Sa sphère proche du translateur.

Les traits de Taya Singh se contractèrent brusquement :

— Mais c'est de la folie, Mulk ! S'ils découvrent l'appareil, ils...

— Pas eux, ricana Mulk. Leurs facultés mentales ne leur permettraient pas de comprendre à quoi peut servir un tel engin. Ils sont curieusement détachés des choses matérielles, en dehors de l'essentiel. Ils ne s'intéressent qu'à leur propre existence, et n'envisagent jamais l'avenir. Ce sont presque des animaux, à mon sens... Mis à part le fait qu'ils pensent, d'une certaine manière.

Taya comprit brusquement à quoi songeait Mulk. Elle devint très pâle. Les pensées de son compagnon imprégnaient maintenant son propre cerveau, et elle fut effrayée par ce qu'elle décelait en lui de violence et de crainte irraisonnée.

— Mulk ! Tu n'as pas le droit de faire une chose pareille ! cria-t-elle.

Il lui fit face. Il flottait à quelques centimètres au-dessus de la plate-forme anti-gravité, et son regard conservait la même acuité inhabituelle.

— Je n'ai pas le droit non plus de faire condamner notre propre fils pour une faute dont nous sommes les seuls responsables à mes yeux, gronda-t-il. Alors, nous n'avons pas le choix...

Il pivota de nouveau sur lui-même, et Taya réalisa qu'il se détachait d'elle, pour se concentrer sur les données de ses appareils.

— Mulk, je t'en prie ! Il doit bien y avoir une autre solution...

Mulk ne répondit pas. Il manipulait un gros bouton moleté, et une stridulation désagréable envahit soudain le laboratoire, quand l'index de repérage Atteignit un des chiffres repères. Taya enfouit son visage dans ses mains. Elle savait maintenant qu'il allait se passer quelque chose de terrible dans ce monde interdit dont leur propre fils avait violé le secret, bien des années auparavant, alors qu'il n'était qu'un tout jeune enfant...

CHAPITRE XIII

Samuel s'approcha d'Irma qui se tenait près de la porte de la cabane, dans un rayon de soleil :

— Comment est-il, aujourd'hui ? demanda-t-il en désignant le vieux, toujours assis sur son banc, le regard tourné vers les montagnes.

La jeune femme haussa les épaules :

— Comme d'habitude : plongé dans des pensées que lui seul connaît. Il n'était jamais resté aussi longtemps absent. Je me demande si ce n'est pas votre arrivée qui a achevé de lui faire perdre l'esprit.

Elle le regarda en face, et il éprouva de nouveau la sensation qu'elle ne l'aimait pas. Elle le tolérait seulement, depuis qu'il vivait avec eux.

— Il faut pourtant qu'il me dise...

— Quoi? demanda-t-elle. Il n'a rien à dire! Son cerveau est vide. Que voulez-vous qu'il vous dise ?

— Cette montagne, gronda Samuel. Je suis sûr qu'elle existe ! J'ai beaucoup réfléchi à ce qu'il a dit, le jour où je suis arrivé ici, avec Marka. Il disait que les transferts le ramenaient toujours ici, au même endroit, même lorsqu'il pensait très fort à cette montagne dont la vision est en lui... Comme s'il ne pouvait plus l'atteindre parce que...

— Parce que cette montagne n'a jamais existé que dans son cerveau dérangé ! grinça Irina.

Samuel secoua la tête :

— Non. Elle existe, j'en suis certain. Il n'a pas inventé cet enfant bizarre. La montagne existe ! Et si les transferts ne lui permettent pas de l'atteindre, *c'est peut-être tout simplement parce qu'il est arrivé sans s'en rendre compte au bout de son voyage !*

Il s'excitait à vue d'œil, et son regard effleura les sommets enneigés :

— Elle est peut-être là, cette montagne, quelque part parmi les autres. Un sommet dont il a encore l'image en lui, mais qu'aucun transfert ne lui permet d'atteindre. Parce que ces phénomènes doivent couvrir une zone trop importante ! Une zone qui englobe la montagne elle-même !

— Vous êtes aussi cinglé que lui ! explosa Irina en tournant les talons et en se dirigeant vers la cabane. Eh bien ! allez-y ! Allez vers les montagnes ! Cherchez ce sommet qui n'existe pas !

Elle lui fit face une nouvelle fois, le visage convulsé par la colère :

— Le vieux a essayé d'y aller, une fois. On l'a retrouvé à moitié mort de froid dans la neige. C'est Pauli qui l'a retrouvé, et il a eu de la chance ! Il y a de tout, là-haut : des loups féroces, entre autres choses. Sans compter des crevasses sans fond, quand la terre se met à trembler. Et la neige ! A certains endroits, elle est tellement corrosive que vos bottes ne résisteront probablement pas plus de deux heures ! Eh bien ! qu'est-ce que vous attendez pour partir ? Vous feriez mieux de trouver du gibier. Nous n'avons pratiquement plus de viande, et si un transfert change brusquement le climat, je ne sais pas ce qu'on mangera au bout de trois jours !

Samuel lâcha un profond soupir. Il sentait confusément qu'elle avait raison. Il se laissait aller, depuis son arrivée, et il était une charge plus qu'autre chose pour la petite communauté. Il descendit les marches de bois, et s'immobilisa soudain, attentif. Pauli courait vers la cabane, à travers la prairie.

Elle s'arrêta à deux pas de lui, haletante.

— Je crois qu'il va y avoir un transfert, dit-elle. Quelque chose est en train de changer. Je ne sais pas quoi. C'est comme une menace. Jamais je n'ai ressenti l'approche d'un transfert avec autant de force ! Regarde le ciel, Sam...

Samuel leva les yeux. Le ciel, ordinairement d'un bleu uniforme virait lentement au vert sale, et quelque chose vibrait au milieu de l'immensité qui paraissait soudain écraser les sommets enneigés.

— Ce n'est pas comme ça d'habitude, souffla Pauli. Où est Marka ?

— Elle est encore couchée.

Samuel avait répondu machinalement, mais ses facultés se concentraient maintenant sur le phénomène qui se préparait. Il n'avait guère l'expérience des habituels transferts qui perturbaient plus ou moins régulièrement l'environnement normal, mais il sentait pourtant à son tour une menace imprécise. *Une menace qui les concernait directement.* Il y avait quelque chose de connu dans les ondes qui assaillaient maintenant son cerveau en éveil. L'approche de quelque chose de terrible.

Le sol se mit à trembler, alors que le vieux quittait lentement son banc, l'œil soudain hagard. Samuel se précipita vers lui.

— Il se passe quelque chose, père, dit-il. Il faut te mettre à l'abri.

— Ils viennent, haleta le vieillard... Ils viennent tous ! Les monstres ! Ils sont envoyés par des forces inconnues pour nous détruire !

Il éclata d'un rire dément, en fixant Samuel de ses yeux soudain injectés de sang :

— Ils vont nous tuer, fils... Pour préserver un secret fabuleux qui ne leur appartient pas !

Le tremblement du sol parut s'accroître, tandis qu'une barre de ténèbres apparaissait au sommet des collines. Le vieux tendit le bras :

— Ils arrivent avec la nuit, Samuel. Ils vont déferler dans cette vallée qui leur était interdite jusqu'alors. Ecoute-les, fils ! Ils hurlent leur peur et leur haine... Tu les connais, n'est-ce pas ? Tu as vu leurs corps déformés, couverts de pustules, et leurs membres tordus par toutes les maladies de la terre. Ils t'ont laissé passer, mais maintenant, ils viennent pour te prendre ta vie...

— Les Dégénérés ! gronda Samuel. Ce sont eux, n'est-ce pas ?

Des hurlements inhumains couvraient maintenant les grondement de la terre. Et Samuel distingua les premières vagues de Dégénérés qui dévalaient la pente, se ruant vers la cabane. Les trois filles apparurent sur le pas de la porte, incrédules et affolées.

Samuel aida le vieux à prendre pied sur la terrasse de bois. Mais ses pensées exploraient la meute hurlante qui se regroupait au pied de la colline. Il capta soudain un flot de pensées atroces, au milieu desquelles une onde haineuse se détachait :

— *Tu n'es pas allé assez loin, Sam... Ni assez vite ! Maintenant, il est trop tard. Tu as échoué.*

— Caria ! gronda Samuel. C'est elle ! C'est elle qui les mène à la curée !

— *Je suis des leurs, Sam, tu le sais bien. Je ne puis échapper à leurs lois, ni aux forces qui les animent... C'est idiot, mais ce monde est lui-même une ineptie... Un jour, il disparaîtra. Ce qu'il a connu jusqu'à maintenant n'était qu'un avant-goût de l'Apocalypse !*

— Le vieux venait d'échapper à Samuel. Il parut retrouver brusquement une certaine vigueur pour pénétrer à l'intérieur de la cabane, en bousculant les trois filles, figées par l'horreur. Il reparut en brandissant un antique fusil thermique dont le tube de tir, mangé par la rouille, n'avait pas dû servir depuis longtemps.

— Le chargeur est encore suffisamment gonflé pour balayer cette racaille ! dit-il d'une voix soudain changée. Samuel... Ils vont attaquer, et il va falloir nous battre, fils. On n'a que ce vieux tromblon pour nous défendre, mais on va en tuer un sacré paquet avant qu'ils nous fassent la peau, hein ? Tiens, prends-le. Moi, je n'y vois plus assez pour viser correctement.

Samuel s'empara du fusil, alors qu'un rugissement émanait de la masse répugnante des Dégénérés qui se remettaient en marche.

— Rentrez dans la cabane, cria-t-il. Mettez-vous à l'abri, et balancez-leur tout ce que vous pourrez sur la gueule, s'ils approchent. La cheminée ! Préparez des brandons enflammés ! Ça peut les tenir à l'écart !

Sans s'occuper de ce qui se passait dans son dos, il s'aplatit sur la terrasse, à l'abri tout relatif d'un des poteaux de bois qui soutenaient l'avancée du toit, et il vérifia rapidement son arme, avant de la pointer sur la masse hurlante qui approchait dangereusement. Deux êtres

difformes conduisaient la meute.

— Shack ! gronda-t-il tout haut, entre ses dents. Shack et Caria !

— *Tire, Sam ! Mais tire donc ! Je ne veux pas te voir mourir !*

Il y avait comme un immense désespoir dans les pensées de Caria. Samuel ne comprenait pas. Quelque chose d'inconnu animait ces êtres, mais il n'arrivait pas à analyser leurs émanations mentales, brouillées par des impulsions étrangères d'une violence inouïe.

— *Tire, Sam ! Je t'en supplie !*

Il écrasa rageusement la détente de son fusil, et le rayon aveuglant jaillit du tube de tir, balayant les premiers rangs des attaquants, qui refluèrent en désordre, laissant derrière eux des cadavres carbonisés et informes. Une odeur atroce de chair calcinée envahit l'air. Samuel cherchait désespérément la pensée de Caria, mais il se heurtait au vide le plus complet.

« Je l'ai tuée, songea-t-il, amer et désespéré. J'ai tué Caria, et probablement Shack ! Pour eux, le cauchemar est fini... »

— *Pour nous, il commence Sam...,* murmura en lui la « voix » mentale de Pauli. *Il en arrive d'autres... On dirait que tous les Dégénérés de la Terre se sont donné rendez-vous ici pour nous détruire !*

CHAPITRE XIV

Samuel tira une nouvelle fois quand les Dégénérés se ruèrent à nouveau vers la cabane, au mépris du danger que représentait pour eux le fusil thermique, dont les rafales ardentes décimaient leurs rangs. Ils refluèrent une seconde fois en hurlant de rage et de souffrance, et Samuel changea de position, en profitant du répit que lui accordait la retraite des monstres.

— Ils vont finir par nous avoir, cria soudain une voix féminine déformée par la peur, tout près de lui. Il se retourna pour découvrir Irina, blême de terreur, à deux pas de l'endroit où il venait de s'aplatir.

— Ne restez pas là, Irina ! Mettez-vous à l'abri, ils vont revenir !

Mais elle paraissait tout à coup inaccessible, et il décela une lueur de folie dans son regard dilaté par l'horreur.

Pauli apparut à son tour. Elle paraissait beaucoup plus calme.

— Emmenez-la à l'intérieur, bon sang ! rugit Samuel. Ils vont remettre ça !

La masse grouillante se ramassait sur elle-même à une centaine de mètres de la cabane... Samuel se sentait incapable de dénombrer les attaquants. Peut-être une centaine... peut-être plus. Il ne savait pas, et les ténèbres qui s'épaississaient de plus en plus ne facilitaient pas les choses. Pauli essayait d'entraîner Irina à l'intérieur de la cabane, mais la jeune femme s® débattait farouchement, en criant des mots sans suite.

— Mais qu'est-ce que vous attendez pour tirer, Sam ? hurla-t-elle. Balayez ces salauds !

Samuel ne répondit pas. Une nouvelle inquiétude s'insinuait en lui. Il venait de vérifier le témoin de charge de la réserve énergétique de son arme et il savait maintenant qu'il ne pourrait pas faire face indéfiniment aux attaques des Dégénérés. Le fusil était d'un modèle ancien, à recharge par catalyse solaire. Et le soleil avait disparu de la vallée depuis l'apparition des premiers Dégénérés... Il estima qu'il pourrait repousser une seule attaque, et ensuite...

— Vous avez peur, hein ? hurla une nouvelle fois Irina en repoussant violemment Pauli, pour se ruer vers lui.

Elle fut sur lui avant qu'il ait compris ses intentions, et il encaissa en plein visage un coup de pied qui lui donna l'impression que son crâne éclatait. Dans la seconde qui suivit, Irina lui arrachait le fusil des mains, et se rejetait en arrière, les traits déformés par la rage.

Samuel secoua la tête comme un boxeur sonné, et voulut se redresser. Mais le canon menaçant du fusil était pointé sur lui, et il comprit que la fille n'hésiterait pas à écraser la détente.

— Lâchez ce fusil, Irina, dit-il doucement en essuyant le sang qui coulait de son nez. Le chargeur est à bout de souffle. Il ne faut pas tirer à tort et à travers !

— A bout de souffle, hein? gronda Irina en reculant vers l'escalier de bois. Vous allez voir s'il est à bout de souffle !

Elle s'élança brusquement, avant que Samuel ou Pauli, aient pu l'en empêcher, et dévala les marches de bois en hurlant, son fusil à la hanche. Et elle commença à tirer en direction des Dégénérés, surpris par cette réaction inattendue, et qui se dispersèrent en criant, dans toutes les directions.

— Elle est devenue folle, gronda Samuel. Elle est foutue ! Pauli, rentrez à l'abri. Ne restez pas là !

Le chuintement aigu d'une nouvelle rafale thermique couvrit ses paroles. Figée sur place, incapable de détacher ses yeux de la forme claire d'Irma qui se ruait vers les Dégénérés, Pauli ne paraissait pas avoir entendu. Samuel l'atteignit en trois enjambées, et la secoua presque violemment :

— Il faut réagir, Pauli ! gronda-t-il. Maintenant, nous n'avons plus le choix : il faut fuir. A la prochaine attaque, ils nous submergeront.

— Sam ! Regardez... Oh ! c'est horrible !

Le fusil d'Irina venait de cracher une dernière fois la mort, et le chuintement caractéristique de l'arme mourut dans une curieuse modulation. Samuel réalisa que la malheureuse venait d'arriver au bout de son chargeur énergétique.

— Revenez, Irina ! hurla-t-il, les mains en porte-voix.

Là-bas, la forme claire paraissait tout à coup déseparée. Ils la virent hésiter, puis jeter son arme pour courir de nouveau vers eux. Mais Sa meute hurlante des Dégénérés lui coupa la route, alors qu'elle n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres de la cabane. Des membres griffus se tendirent vers elle, et une clameur de triomphe monta des assaillants quand elle trébucha. Samuel obligea Pauli à se détourner de l'horrible spectacle. Mais lui-même ne pouvait s'empêcher de regarder. Il vit la malheureuse se débattre un moment au milieu d'un groupe de Dégénérés, mais elle succomba sous le nombre, et Samuel aurait voulu se boucher les oreilles pour ne pas entendre ses hurlements de souffrance quand ils la mirent littéralement en pièces, avec des cris sauvages.

Le cœur au bord des lèvres, il entraîna Pauli vers la porte de la cabane, qu'il referma sur eux. Blanche comme une morte, Marka se tenait près de la cheminée allumée, le regard fixé sur le vieux, affalé contre une des cloisons de bois. Samuel se précipita vers lui.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il en s'agenouillant près du vieil homme.

— Je ne sais pas, haleta Marka. Il était près de la fenêtre, là, et il regardait dehors. D'un seul coup, il a crié, et il s'est effondré. Une pierre, peut-être ? Lors de la dernière attaque, ils en ont jeté quelques-unes...

Samuel regardait le sang qui coulait en abondance d'une plaie visible au milieu des cheveux blancs, et se répandait sur le visage de Shanon Greentree.

— Il faut le soigner !

— On n'a rien pour ça, bredouilla Marka, toujours aussi inerte.

Samuel fixait intensément le regard de son père. Un regard étrangement lucide, tout à coup.

— Je lui ai dit de me laisser, haleta le vieillard. Ça ne servirait à rien, de toute façon. Je sais que c'est fini pour moi, fils. Il fallait bien que ça arrive un jour ou l'autre, hein ?

Samuel avait l'impression que le vieillard souriait dans la lueur mouvante des flammes. Shanon leva la main droite :

— Approche-toi un peu, fils... , murmura Shanon Greentree. Tu n'as plus ton fusil?

Samuel secoua la tête :

— Non. Le chargeur est vide. On va essayer de filer par-derrière, en escaladant les rochers. Ils n'ont pas encore compris qu'on pouvait se tirer par là. On va t'emmener avec nous.

Le vieux secoua doucement la tête.

— C'est pas la peine, Sam, soupira-t-il. Ma vie fout le camp trop vite. Là-bas, dans le réduit... Il y a un gros container... Il est plein d'alcool. L'an dernier, Pauli avait cueilli plein de baies sauvages. Je les ai fait macérer longtemps, pour faire de l'alcool, comme on faisait autrefois. Mais cette saloperie est imbuvable ! Va... Va le chercher, maintenant. Moi, je ne peux pas bouger... Dépêche-toi, fils. Ils vont revenir à l'attaque.

Samuel se releva et se précipita vers le réduit que venait de lui montrer Shanon Greentree.

— Entassez tout ce que vous pourrez devant la porte et la fenêtre, ordonna-t-il aux deux filles.

Il découvrit le container cylindrique, posé debout dans un coin du réduit, et il le bascula pour le faire rouler à l'intérieur de la pièce principale. De l'alcool... Le vieux Shanon devait avoir une idée.

— Remets-le debout, et fais sauter les fixations du couvercle, ordonna le vieillard d'une voix mourante... Vite... Sam... Je... je ne tiendrai pas bien longtemps.

L'esprit étrangement soumis à celui de son père, Samuel fit sauter le couvercle du bidon, qui devait contenir au moins cinquante litres de

liquide...

Le vieux le regardait toujours, avec une sorte d'intensité douloureuse.

— Ça va aller, Sam, haleta-t-il. Tu sais ce que tu vas faire, avant de partir avec les filles?...

Il regardait autour de lui.

— Où... où est Irina? demanda-t-il d'une voix faible. Je ne la... vois pas...

— Elle est là, père, souffla Samuel. Elle surveille...

— Bon... Tu vas m'obéir, hein?

Incapable de résister aux impulsions mentales qui effleuraient son propre cerveau, Samuel inclina la tête affirmativement. Il croyait savoir ce que comptait faire le vieillard. Il refusait de toutes ses forces l'idée qui s'insinuait en lui, mais les impulsions mentales du vieillard étaient les plus fortes.

Au-dehors, les Dégénérés se remirent à hurler.

— Ils attaquent ! prévint Pauli, qui s'acharnait à pousser un coffre rudimentaire mais solide derrière la porte de bois. Il faut filer, Sam. S'ils découvrent qu'il y a une issue par-derrière, ils vont nous tomber dessus !

Le regard de Shanon Greentree s'accrochait toujours à celui de Samuel.

— Approche-moi de la cheminée, fils, ordonna le vieillard.

Samuel le souleva doucement dans ses bras, pour venir l'appuyer tout près du foyer.

— Maintenant, partez, haleta le vieux.

— Non, père... Il n'en est pas...

— Partez ! gronda Shanon Greentree. Tu dois m'obéir, Sam ! Tu sais bien que tu ne peux pas faire autrement. Tu vas avoir quelque chose d'important à faire, maintenant. Irina est morte, n'est-ce pas? Je sais qu'elle est morte. Je l'ai lu en toi... Dépêche-toi, Sam. Je ne... je ne voudrais pas mourir pour rien!

Des larmes plein les yeux, Sam se redressa lentement, comme à regret. Quelque chose bougeait en lui. Des forces qu'il ne pouvait pas dominer. Ces forces animaient ses membres sans qu'il en ait véritablement conscience. A l'approche de la mort, Shanon Greentree retrouvait toute sa puissance de vieux Mutant...

Il poussa les deux femmes vers la porte de derrière, et l'ouvrit lui-même, pour s'assurer que l'étroit passage entre les rochers était libre.

— Allez-y, je vous rejoins, dit-il d'une voix totalement dépersonnalisée.

Il les poussa dehors, les oreilles pleines des clameurs qui montaient de l'autre côté de la cabane. Des chocs sourds ébranlaient la porte principale, et les planches commençaient à céder. Sans vraiment se

rendre compte de ce qu'il faisait, il revint vers le container ouvert. L'odeur de l'alcool le prit à la gorge, mais il hésita à peine avant de renverser le bidon. L'alcool commença à se répandre partout, sur le plancher de bois.

— Ça va faire un... un chouette feu... d'artifice! murmura Shanon Greentree. Ils se souviendront du vieux Shanon, ces fumiers de monstres! Fous le camp, Sam !

Samuel recula malgré lui vers la porte dérobée, demeurée ouverte. Il recula en emportant avec lui l'image du vieillard au visage couvert de sang, tassé près de la cheminée, un brandon enflammé dans le poing droit et le regard étrangement calme.

La nuit le prit, et il se faufila entre les parois rocheuses, en repoussant de toutes ses forces mentales les images atroces qui jaillissaient en lui. Les Dégénérés, massés devant la cabane, et un vieillard, seul, au seuil de la mort. Un sanglot lui déchira la poitrine, mais il continuait à s'éloigner. Il ne pouvait rien faire d'autre. L'ordre était imprimé en lui par une volonté plus forte que la sienne. Dans le noir, de plus en plus épais, il rejoignit Pauli et Marka, qui escaladaient la pente rocheuse. Après, c'était la montagne...

— *La montagne fabuleuse, fils... Tu la trouveras, n'est-ce pas ? Il faut que tu la trouves ! Elle est là, quelque part... Je suis content de t'avoir revu, Sam. Très content. N'oublie pas... La montagne...*

Une explosion assourdie cloua Samuel sur place, et il se retourna pour voir monter vers le ciel noir une colonne de feu aveuglante. La cabane venait de voler en éclats, et une lueur rouge, mouvante, crevait la nuit, au bas du piton rocheux. Samuel n'entendait plus les hurlements de la meute des Dégénérés, ni les ronflements de l'incendie. Quelque chose de plus important pénétrait en lui... Ce fut soudain comme une seconde explosion, mais cette fois à l'intérieur de son cerveau. Il tituba sur place, en portant les mains à sa tête avec un gémissement de souffrance.

— La montagne ! haleta-t-il, tandis que Pauli se précipitait vers lui, pour l'empêcher de rouler le long de la pente rocheuse. *Il me l'a donnée avant de mourir ! Je la vois, maintenant... Je la vois comme il l'a vue lui, pendant toute son existence !*

Il était habité par une image fantastique. Une image jaillie du cerveau mourant de Shanon Greentree, et projetée à l'ultime seconde vers le sien !

— Sam ! Il faut continuer, haleta Pauli. Il ne faut pas rester là... Ils vont peut-être réaliser que nous avons quitté la cabane, et se lancer à notre poursuite ! C'est lui qui a fait tout sauter, en bas, n'est-ce pas ?

Samuel reprenait lentement son contrôle sur lui-même. Il ne comprenait encore pas très bien quelle étrange réaction l'avait poussé à abandonner son propre père.

— Il allait mourir, bredouilla-t-il. Il allait mourir et il voulait que... que ça serve à quelque chose!

Un nouveau sanglot le secoua. Puis son chagrin disparut d'un seul coup, quand il prit vraiment conscience des forces nouvelles qui vivaient en lui.

— On trouvera ce sommet, dit-il d'une voix rauque. On le trouvera, père ! Je te le jure !

La main de Pauli dans la sienne, il reprit l'escalade. Ils rejoignirent Marka, un peu plus haut. La jeune femme continuait à grimper, avec des mouvements automatiques, et son regard était vide de toute expression, comme s'il n'existait plus rien d'autre en elle que la volonté de survivre...

CHAPITRE XV

— Je n'en peux plus, haleta Marka, alors qu'ils marchaient depuis des heures, s'élevant de plus en plus vers les sommets.

La jeune femme se laissa tomber dans l'herbe rase qui tapissait la pente. Pauli se précipita et l'obligea à se relever, doucement mais fermement.

— Il faut tenir, Marka, souffla-t-elle. Peut-être qu'ils n'ont pas insisté quand ils ont vu brûler la cabane. Et puis l'explosion a dû en tuer pas mal.

Samuel effleura du bout des doigts le visage de Marka, qu'il devinait à peine dans la pénombre.

— Courage, Marka. On va s'en sortir ! Mais il faut nous éloigner le plus vite possible de la vallée. Je ne crois pas qu'ils se soient lancés à notre poursuite. Je le sentirais... Mais on ne sait jamais. L'explosion a dû les désorienter. Peut-être qu'ils nous croient morts. Ils n'ont pas les facultés mentales des deux êtres qui les conduisaient, et qui sont morts maintenant. Je doute qu'ils soient en mesure de retrouver notre trace.

Il regarda autour de lui, en laissant se décupler ses facultés visuelles pour vaincre les ténèbres. Les pentes herbeuses se succédaient à l'infini, semblait-il, avec parfois de vastes zones caillouteuses et pelées.

— Si nous continuons à monter vers les sommets, le froid va nous prendre, murmura Pauli. Nos vêtements ne sont pas assez chauds pour que nous puissions espérer survivre... Il faut essayer de trouver une autre vallée...

Samuel secoua doucement la tête :

— Non, Pauli... Il faut continuer à grimper. C'est là-haut qu'il faut que nous allions. J'en suis certain. Maintenant qu'ils les ont découvertes, les Dégénérés vont investir les vallées... Tôt ou tard, nous serons confrontés au même problème. Je me demande...

Pauli le regardait. Il était sûr qu'elle pouvait le voir, elle aussi, malgré l'obscurité. Il sentait ses pensées à elle effleurer son esprit en éveil.

— Quoi? demanda-t-elle.

— Je me demande ce qui a pu pousser les Dégénérés à venir par ici, reprit Samuel. On aurait dit qu'ils étaient animés par une... par une force extérieure. J'ai connu autrefois les deux personnages qui menaient la meute. Shack et Caria m'avaient laissé quitter la

Périphérie. Caria assurait même que je devais poursuivre mon chemin. On aurait dit qu'elle savait déjà que je retrouverais mon père, quelque part, et que c'était important... Alors, pourquoi ce revirement soudain? Caria menait les Dégénérés à l'attaque... Pour nous tuer. Et en même temps, elle paraissait désespérée par l'idée de notre mort. Je ne comprends pas. Peut-être qu'elle essayait vainement de résister aux impulsions qui l'animaient. Et je l'ai tuée, elle...

Il secoua de nouveau la tête, puis fit un geste vague, comme s'il balayait soudain toutes ces choses qu'il n'était pas à même de comprendre.

— Il faut repartir, souffla-t-il. Je vais soutenir Marka. Elle est épuisée. Ça ira, Pauli ?

Elle fit oui, de la tête, avec une expression volontaire.

— Sam... Je ne sais pas où tu nous emmènes, mais je sens que nous devons te faire confiance. Tu es venu d'une Cité pour faire une chose précise dont tu ignores peut-être encore la teneur exacte. J'ai tout de suite senti en toi des choses contre lesquelles nous ne pouvons rien. C'est cette montagne que tu cherches maintenant, n'est-ce pas? Celle que ton père a cherchée toute sa vie ?

— Je la trouverai, gronda Samuel. Elle ne peut pas être très loin de nous... Elle domine une de ces vallées, j'en suis sûr. Il faut que quelqu'un la trouve !

Il s'approcha de Marka qui semblait de nouveau absente, et lui prit la main. La jeune femme se laissa entraîner sans rien dire. Et l'épuisante escalade reprit. Samuel était persuadé qu'il ne se déplaçait pas au hasard. Au fur et à mesure de leur difficile progression, des choses curieuses se précisaient en lui, des choses qu'il n'était pas en mesure d'analyser clairement, mais qui le confortaient dans l'idée qu'ils avançaient vers un but précis. Il n'était pas en mesure de déterminer la nature des ondes encore floues qui pénétraient son cerveau, mais il avait au moins la certitude que ces ondes inconnues représentaient quelque chose de cohérent.

Ils franchirent une ligne de crête, et le froid les prit alors qu'ils se lançaient sur une nouvelle pente, plus abrupte. Un vent glacé sifflait entre les roches sombres qui s'opposaient parfois à leur progression. Obstiné, Samuel continuait à avancer, courbé en deux, remorquant Marka derrière lui. Pauli suivait, en s'appuyant sur un morceau de bois mort ramassé pendant le parcours. Elle ne disait rien, mais parfois, ses ondes mentales rejoignaient celles de Samuel.

— *Continue, Sam... Je tiendrai le coup...*

Marka finit par se laisser tomber, en émettant un gémissement désespéré. Samuel s'arrêta et la souleva dans ses bras. La malheureuse claquait des dents.

— Je vais te porter, souffla-t-il.

Les premiers flocons de neige commencèrent à voltiger dans l'air glacé, alors qu'ils se remettaient en route.

— Sam!...

Pauli venait de les rattraper, forçant le pas pour se porter à la hauteur de Samuel.

— Sam, il y a quelque chose, tout près de nous, vers la gauche..., souffla la jeune Mutante. C'est comme un espoir, en moi... Je... je n'arrive pas à déterminer quoi exactement.

Sam se concentra sur les ténèbres toujours aussi épaisses qui noyaient le paysage. Il resta quelques secondes immobile, tenant toujours son fardeau contre lui. Epuisée, Marka avait fini par s'endormir.

— Tu as raison, souffla-t-il. Il faut aller voir...

Mais il hésitait encore. Il lui fallait faire un effort énorme pour repousser l'envie de poursuivre dans la direction qu'il avait inconsciemment choisie, pour ne pas continuer à se soumettre à ces forces de plus en plus nettes qui lui ordonnaient de poursuivre sa route.

Ce fut finalement Pauli qui se décida la première à obliquer vers la gauche, comme si elle sentait confusément qu'il fallait qu'elle l'aide à prendre une décision qui était contraire aux impulsions qui l'animaient. Samuel hésita encore une ou deux secondes, puis se décida à la suivre. Mais il avait dû faire un effort violent pour faire un premier pas en avant, en se détournant de la voie qu'il devait suivre.

Ils franchirent une sorte de col, balayé par une bise glaciale. La neige commençait à s'amonceler dans les creux de rochers, formant des taches blanches éparses au milieu de la nuit.

— Sam! Regarde! Un... un refuge! J'en étais sûre, triompha Pauli. On va pouvoir s'abriter en attendant que le jour revienne !

Samuel força le pas pour rejoindre la jeune femme qui venait de s'immobiliser au bord d'un semblant de sentier, menant à une construction sombre, tassée contre un escarpement plus sombre encore.

— Attends, souffla-t-il. C'est peut-être dangereux. ..

Il explorait mentalement les abords du refuge. Pauli secoua ses cheveux blonds pour en chasser la neige qui s'accumulait :

— Il n'y a rien, Sam, assura-t-elle. Il y a parfois des refuges de ce genre, dans la montagne. Ils doivent dater de très longtemps.

Samuel avait déjà compris qu'ils n'avaient pas à redouter une présence humaine, qu'il aurait aussitôt décelée. Mais il n'y avait pas que les hommes... Il se souvenait des paroles d'Irma, à propos des bêtes sauvages qui hantaient selon elle les sommets glacés.

— Je vais quand même aller voir, décida-t-il en déposant doucement Marka sur le sol. Occupe-toi d'elle... Et donne-moi ton

bâton, tu veux ?

Elle lui tendit le morceau de bois, et il en éprouva la solidité. C'était une arme un peu rudimentaire, mais ils ne disposaient de rien de plus efficace... Tous les sens en éveil, il se remit en marche vers la masse sombre du refuge. Le silence était total, impressionnant, mais il ne décelait aucune menace précise dans ce silence. Il atteignit la cabane, construite avec des rondins, disjoints par endroits. Certaines brèches avaient été maladroitement colmatées avec de la terre et des cailloux. Il s'immobilisa à deux pas de la porte, puis se décida à la pousser, après avoir manœuvré un système d'ouverture des plus rustiques. Le battant grinça, d'une façon lugubre, et une odeur douceâtre le prit aussitôt à la gorge. L'odeur de la mort...

Il se concentra sur ces facultés visuelles extraordinaires dont étaient doués les Mutants, et pénétra dans la cabane, pour se figer aussitôt sur place. Un frisson glacé lui parcourut la colonne vertébrale. A droite de la porte, affalé contre la paroi de rondins, il y avait un squelette décharné, auquel adhéraient encore des lambeaux de vêtements... Les orbites vides paraissaient fixer l'intrus avec une expression ironique. Samuel se secoua, et son regard explora l'intérieur de la pièce unique. Une grande cheminée, avec une réserve de bois sec, à droite. Une table branlante et quelques tabourets. Un vieux grabat, au fond, avec des couvertures grises, couvertes de moisissures. Il alla en récupérer une et vint la jeter sur le squelette. Puis il marcha de nouveau vers la porte demeurée ouverte.

— Pauli ! Vous pouvez venir, cria-t-il les mains en porte-voix. Il n'y a aucun danger ! s s

Ils purent allumer du feu, grâce au vieux briquet à alcool que Pauli gardait toujours sur elle, et Samuel découvrit dans un placard quelques rations de survie, soigneusement dissimulées dans une boîte de métal. De quoi tenir quelques jours. Il jeta un coup d'œil en direction de la couverture qui dissimulait le squelette.

— C'était un homme, dit-il tout haut. Il devait venir d'une Cité... Peut-être qu'il cherchait lui aussi cette montagne ?

Près du feu qui crépitait joyeusement dans la cheminée, Marka reprenait peu à peu des couleurs. Elle regarda elle aussi en direction du squelette dissimulé sous la couverture grise, et hocha la tête :

— On finira comme lui, dit-elle d'une voix sourde. On ne peut vivre longtemps dans les montagnes. Que cherches-tu donc, Sam ? Tu es probablement en train de devenir aussi fou que le vieux Shanon...

Samuel captait de nouveau l'étrange appel qui l'avait animé depuis qu'ils avaient quitté la vallée. Il secoua farouchement la tête.

— Ce n'est pas un rêve, gronda-t-il. Il y a quelque chose, tout près d'ici. Une chose inconnue, fantastique... Elle se rattache à ce qui s'est passé sur ce monde il y a très longtemps. L'enfant blond dont parlait

mon père... Il est venu dans ces montagnes, j'en suis certain maintenant. Il a laissé quelque chose derrière lui, et c'est cela que nous devons trouver ! Pour comprendre...

— Il n'y a rien à comprendre, soupira Marka, Rien, Sam I Notre seul espoir véritable, c'est la mort. Après, tout sera plus simple, je crois...

Samuel échangea un bref regard avec Pauli, qui suçait pensivement une pastille survitaminée extraite de la boîte métallique. Elle lui sourit d'un air confiant. Et ce simple sourire l'arracha pour un temps à l'étrange isolement qui s'insinuait en lui depuis qu'ils étaient dans la montagne.

— Il faut dormir, décida-t-il. Reposez-vous, toutes les deux. Moi, je vais veiller. Je ne suis pas fatigué.

Tandis que les deux filles se serraient l'une contre l'autre sur le lit, il s'approcha de l'unique fenêtre du refuge, et repoussa le volet de bois qui la condamnait. Il prit aussitôt conscience du changement notable qui s'était produit à l'extérieur. La neige avait cessé de tomber, et le sol tout blanc brillait faiblement sous les rayons d'une lune ronde et amicale. Tout semblait redevenu normal. Pourtant, un phénomène presque imperceptible paraissait troubler par instants la paix incroyable qui régnait sur les pentes enneigées. Il concentra ses facultés parapsychiques sur les curieuses vibrations qui parcouraient irrégulièrement l'air glacé et immobile. *Des vibrations parfaitement silencieuses...*

Une image-souvenir jaillit en lui. Un enfant, dans un des parcs naturels de la Cité. Il jetait des cailloux dans un des bassins... L'eau se ridait, en cercles concentriques...

— Des ondes, murmura-t-il à voix basse. Des ondes concentriques silencieuses... Elles doivent bien émaner de quelque part !

Il les distinguait mieux, avec l'habitude. Elles se coloraient parfois légèrement. Des ondes chromatiques... Elles opéraient sur lui une sorte de fascination. Il jeta un coup d'œil en direction des deux femmes qui s'étaient endormies, serrées l'une contre l'autre, puis se dirigea vers la porte du refuge.

Il sortit dans l'air glacé, et regarda autour de lui. L'appel inconnu se faisait plus pressant, tout à coup. Il contourna le refuge, et s'immobilisa soudain, retenant son souffle.

— La montagne, haleta-t-il. J'en étais sûr !

Pour un peu, il aurait hurlé de joie. Le sommet majestueux, qu'ils n'avaient pas pu voir à leur arrivée à cause de la neige qui tombait... Il dominait tout le paysage de sa blancheur lumineuse ! *Et il était conforme à l'image fabuleuse qui s'était imprimée dans sa mémoire quand le vieux Shanon Greentree avait basculé dans le néant de la mort !*

Il ne se rendit même pas compte qu'il se mettait en marche, le

regard fixé sur le sommet enneigé...

Mulk fixait les écrans d'un regard dilaté par le désespoir. Les indications chiffrées ne pouvaient mentir. Un des êtres de l'autre dimension venait de pénétrer dans l'environnement immédiat du translateur. Sa présence perturbait déjà les signaux ondioniques !

Hagard, Mulk pivota sur lui-même dans le champ anti-gravité, et fixa Taya Singh qui venait de le rejoindre.

— Je n'ai pas pu l'empêcher..., gémit-il en regardant sa compagne d'un air égaré. Et maintenant, il est trop tard.

— Alors, il faut prévenir Ram, murmura Taya. Lui seul peut faire quelque chose, n'est-ce pas ?

Elle était parfaitement consciente du combat qui se livrait maintenant dans l'esprit de Mulk.

— Je ne pourrai jamais, haleta le Xénien.

Pour la première fois de sa vie, Taya Singh parla d'une voix dure :

— Moi, je pourrai, décida-t-elle. J'ai déjà cessé d'émettre les ondes mentales qui brouillent perpétuellement les souvenirs d'enfance de notre fils, Mulk... Il faut qu'il sache.

Affolé, Mulk s'accrochait désespérément aux ondes parasites qu'il émettait lui-même depuis des années. Mais il sentait l'efficacité de la barrière mentale s'affaiblir de seconde en seconde. Seul, il ne pouvait contrôler les souvenirs imprimés dans le cerveau de Ram...

Une forme lumineuse se matérialisa soudain près de l'entrée du laboratoire, et il sut aussitôt qu'il s'agissait de son fils. Depuis qu'il était intégré à l'équipe dirigeante du secteur 2, Ram avait obtenu la faculté de se déplacer instantanément d'un point à un autre, sur Xéna. Mulk lutta farouchement contre les questions mentales qui assaillaient son cerveau, mais il n'était pas en mesure de résister aux impulsions mentales de son propre fils. Ram possédait un *crystal* spécial, comme tous ceux des équipes dirigeantes. On ne pouvait résister à sa puissance psychique. En une fraction de seconde, Mulk réalisa ce qui allait se passer. Il sentait déjà confusément qu'une véritable tempête déferlait dans le cerveau attentif de son fils.

— Ram... Tu dois comprendre, dit-il d'une voix faible... Il fallait bien que nous te protégions. Tu es notre fils !

Ram Singh achevait de se matérialiser. Son regard de feu se posa d'abord sur sa mère, mais il s'en détourna très vite pour se fixer sur Mulk, dont les membres étaient parcourus par un tremblement incoercible.

— Pourquoi avez-vous fait cela? demanda-t-il d'une voix assourdie. Pourquoi m'avoir caché ce qui s'est passé il y a vingt-cinq années xéniennes ?

Mulk ne répondit pas. Il savait que Ram venait de retrouver instantanément des souvenirs vieux de vingt-cinq ans, et il ne pouvait

plus rien faire maintenant pour effacer la vérité...

— J'ai longtemps cherché à meubler ce trou qui existait dans ma mémoire, gronda Ram, le regard flamboyant. Maintenant, c'est chose faite ! Ainsi, je suis allé sur ce monde...

Il fixa de nouveau sa mère, et ses traits s'adoucirent imperceptiblement malgré lui.

— Savez-vous ce qu'est cet autre univers ? demanda-t-il. Je l'ai appris le jour où j'ai été admis par les Sages dans une équipe dirigeante. Tous les dirigeants le savent. Ce monde dont vous ignorez pratiquement tout était le nôtre, il y a très longtemps. Nos ancêtres vivaient dans une région nommée le Tibet. Un certain nombre d'entre eux ont décidé un jour de le quitter pour créer ailleurs une communauté de paix et d'espoir... Ils ont créé de toutes pièces la dimension où nous vivons actuellement. Xéna n'a existé que par leur seule volonté. Mais ils n'ont jamais pu se résoudre par la suite à briser les liens de communication cosmique qui les reliaient à leur monde d'origine. Ces liens existent toujours, dans la zone interdite de Xéna. Cette zone où je me suis aventuré quand j'avais cinq ans, à bord du translateur que j'avais moi-même construit. Et j'ai découvert notre monde d'origine ! Mais je l'ai découvert avec mon inconscience d'enfant ! Vous ne pouvez pas comprendre le mal que j'ai fait inconsciemment ! Ce monde vous est inaccessible d'ici ! Mais maintenant, moi je sais ce qui s'est passé... Enfant, j'ai joué avec des forces dont j'ignorais la portée.

Mulk retrouva brusquement un certain équilibre mental. Il quitta la plate-forme anti-gravité.

— Ram... Je sais que nous avons commis une faute grave, mais tu ne peux nous condamner pour cette faute ! C'est toi que nous voulions protéger, tu le sais n'est-ce pas ?

— Je ne vous condamne pas, soupira le jeune homme. Mais il faut maintenant réparer le mal que j'ai fait il y a vingt-cinq de nos années...

— Il suffit de rappeler le translateur, Ram ! intervint Taya. Ton père a vainement essayé, depuis toutes ces années. Sans résultat ! Le *crystal* ne peut obéir qu'à tes propres injonctions, maintenant... Il faut faire vite, Ram ! Un des êtres qui peuplent ce monde que nous ne connaissons pas est sur le point de découvrir le translateur. Il faut ramener la machine sur Xéna !...

Ram laissait son regard errer sur les indications des écrans luminescents. Rien de ce qui apparaissait sur ces écrans ne pouvait lui être étranger. Surtout avec la connaissance nouvelle qu'il avait maintenant de l'autre dimension. Il analysa les données chiffrées en une fraction de seconde, et regarda de nouveau son père :

— Ce n'est pas aussi simple, dit-il. Par ma faute, ce monde a dérivé depuis trop longtemps... A cause d'un programme aberrant que

continue à suivre méthodiquement le traducteur. Bien sûr, je sais maintenant que je suis toujours couplé mentalement au *crystal*. Je sais exactement où il se trouve... Une montagne toute blanche...

— D faut le rappeler, Ram ! supplia Taya.

— Ce serait effectivement une solution, murmura pensivement le jeune homme.

Il suivait parfaitement la progression du Terrien. Il sentait qu'une volonté farouche le poussait en avant. Il décelait sa souffrance, et mesurait avec une précision absolue le lien ténu qui les reliait l'un à l'autre, bien au-delà des appareils inventés par son père. Il revoyait un homme et une femme... Et une vaste étendue liquide, en perpétuel mouvement. Une pauvre cabane de pêcheurs, adossée au tronc d'un gros arbre. Il se revoyait assis devant cette nourriture inconnue qu'ils lui avaient offerte. La femme souriait, avec une expression très tendre et émerveillée sur son visage paisible...

— Je les ai marqués d'une empreinte indélébile, dit-il comme pour lui-même. Et aujourd'hui...

Il désigna un des écrans et lâcha :

— Aujourd'hui, la boucle s'est refermée. Je ne rappellerai pas le traducteur sur Xéna. Ce serait trop simple. Cela ne résoudrait rien pour eux... Il faut...

Il s'interrompit brusquement. Mulk le regardait avec une intensité anormale. Il essayait de deviner les intentions de son fils. Ram esquissa un sourire désabusé, et dressa aussitôt une barrière infranchissable entre le cerveau de ses parents et le sien.

— Que veux-tu faire, Ram ? demanda Taya d'une voix incertaine.

Ram lui sourit, mais ne répondit pas directement à la question :

— Je vous pardonne, dit-il doucement. Vous ne pouviez pas savoir...

Il commença à disparaître lentement, comme à regret.

Taya regarda l'image translucide jusqu'à la dernière seconde, puis elle enfouit son visage entre ses mains :

— Nous ne le reverrons jamais, Mulk, gémit-elle. Il est parti pour toujours, je le sais...

CHAPITRE XVI

Samuel estima qu'il devait maintenant se trouver à près de deux mille mètres d'altitude. Le froid devenait intense et lui mordait les joues. Des cristaux de glace s'accrochaient dans sa barbe, et il ne sentait déjà plus ses pieds. Pourtant, il montait toujours vers le sommet, animé par une volonté inébranlable d'atteindre un but dont il ignorait encore tout. Par instants, il était littéralement environné par les curieuses ondes chromatiques, qui illuminaient le paysage blanc de leurs fluctuations étranges. Il se sentait pénétré par elles, et des visions inattendues se superposaient parfois à celles qu'enregistrait son cerveau survolté. Image virtuelle d'un tout jeune enfant blond, glissant au-dessus de l'étendue blanche, environné d'une aura lumineuse et irréelle...

« C'est lui qu'il faut que j'atteigne, songea-t-il. L'enfant dont parlait mon père. »

Mais ce ne pouvait être qu'une vision. Ce que lui avait raconté Shanon Greentree s'était passé il y avait trop longtemps... Pourtant, il s'accrochait désespérément à l'image de l'enfant blond, beau comme un ange. La Vérité du monde où il vivait, lui, Samuel Greentree, résidait tout entière dans cette image, il en avait maintenant la certitude.

— Je ne le trouverai jamais, haleta-t-il, alors que les ondes l'environnaient à nouveau. Pas lui... Il y a trop longtemps qu'il est venu ici... C'est seulement la trace de son passage qu'il faut que je découvre maintenant ! Après, je ne sais pas ce que je devrai faire. Il faudra pourtant que je fasse quelque chose ! Bon sang, ce froid finira par m'avoir...

Un long hurlement le cloua sur place au milieu du champ de neige, et il refoula de toutes ses forces la peur terrible qui s'insinuait en lui. Le hurlement mourut dans une plainte rauque, répercutée par les sommets environnants. Une "bête... Sans doute un de ces loups dont avait parlé Irina...

« Je n'ai pas d'arme, songea Samuel. S'il a trouvé ma trace... »

Dans la neige jusqu'aux genoux, il se retourna pour sonder la pente, derrière lui. La bête féroce était là, quelque part dans cette immensité, probablement affamée. Il se souvint du grand chien au pelage bleuté qu'il avait tué quelque part au milieu des ruines d'une ville inconnue. Se pouvait-il vraiment que les bêtes puissent penser

comme les humains ? N'avait-il pas été le jouet de sa propre imagination ?

Il ne percevait rien de « mental » derrière lui, sinon, très loin, la pensée ténue de Pauli. Il laissa ses pensées s'envoler vers elle.

— *Attention, Pauli... Barricadez-vous dans le refuge...,* émit-il. *N'en sortez pas quoi qu'il arrive!*

Il ressassa longtemps la même pensée obstinée, et il comprit soudain que la jeune Mutante avait capté son appel télépathique, et qu'elle réagissait, comme il le souhaitait. Elle devait avoir entendu elle aussi le long hurlement de la bête qui rôdait quelque part dans la montagne, en quête sans doute d'une proie. Vaguement rassuré, il se remit en marche vers le sommet, luttant contre l'emprise de la neige molle. Un grondement sourd le figea sur place. Il se retourna une nouvelle fois. Derrière lui, une longue coulée de neige filait en grondant vers la vallée, coupant en biais les traces qu'il avait laissées sur son passage. Puis il se détourna du nuage qui balisait la progression de l'avalanche, et repartit en avant. Plus haut... Toujours plus haut... Pas après pas.

Il marchait toujours, en contrôlant de plus en plus difficilement sa respiration, quand le soleil inonda soudain les sommets, dissipant presque sans transition les ombres de la nuit. Avec le jour, les ondes concentriques colorées n'étaient plus visibles, mais il percevait toujours les informations étranges qu'elles véhiculaient. Des choses incohérentes qui avaient trait au temps, à l'espace... Des choses qu'il n'était pas à même de comprendre. Du moins, pas encore.

Il écarquilla les yeux dans la lueur réverbérée par la neige, et son cœur fit un bond dans sa poitrine quand il aperçut, une centaine de mètres sur sa droite, la *chose* curieuse, inconnue. La neige et la glace ne semblaient pas avoir de prise sur la carène de métal satiné, reposant sur une sorte de plateforme rocheuse sur laquelle la neige avait également fondu. Samuel n'avait jamais vu une chose pareille, même dans la Cité. Cela ne ressemblait que de très loin aux tracks de la Psipol, sans les chenilles.

— J'ai trouvé, murmura-t-il à voix basse, comme s'il craignait de troubler la paix étonnante du heu. J'ai trouvé ce que mon père a cherché toute sa vie !

Il obliqua vers l'engin inconnu. En fait, plus il en approchait, plus il prenait conscience de sa taille imposante. La température extérieure se réchauffait nettement au fur et à mesure qu'il avançait. Il parvint sans trop de peine à quelques mètres de l'entablement rocheux, et échappa avec une certaine satisfaction à l'emprise de la neige, en se hissant sur le rocher plat.

Il se souvenait des paroles du vieux Shanon, avant sa mort : « Un enfant venu d'un autre monde pour sauver la Terre... » Samuel n'était

pas certain que l'enfant en question était venu pour sauver le monde, mais il avait maintenant en lui la certitude absolue que son père n'avait pas inventé cet enfant ! Il avait bien existé ! Il était peut-être reparti *ailleurs*, mais il était venu ! Les ondes qui émanaient de l'engin inconnu l'affirmaient. Elles portaient depuis des dizaines d'années la trace indélébile de ce passage !

Il regarda ses pieds, qu'il ne sentait toujours pas. Un vague picotement naissait le long de ses doigts de pieds. Le sang devait recommencer à circuler à peu près normalement. En tout cas, ses bottes avaient résisté à cette corrosion dont parlait Irina. Il s'approcha encore de l'appareil, et accueillit comme une bénédiction la chaleur relative qui régnait tout autour. Il acheva de se débarrasser des cristaux de glace qui s'accrochaient encore à sa barbe, puis commença à contourner l'engin. Il trouva une rampe oblique, et s'y engagea après une brève hésitation. Il ne ressentait aucune crainte particulière. Aucune notion non plus d'une présence vivante. Il n'y avait rien d'autre que ces ondes que son cerveau essayait vainement d'analyser.

Une ouverture ovoïde dans la paroi de métal. Il la franchit, et se retrouva dans une sorte de couloir baignant dans une luminosité jaune, très agréable. La lumière paraissait émaner directement des parois elles-mêmes, et il effleura la plus proche d'un doigt prudent. C'était lisse et chaud à la fois. Pourtant, la chaleur ne rayonnait pas au-delà de quelques centimètres. Un faible ronronnement était perceptible à l'intérieur du couloir. Il continua à avancer, et plus il avançait, plus le ronronnement se précisait. Il s'immobilisa soudain à l'entrée d'une pièce circulaire, encombrée d'appareils inconnus. Le bruit continu provenait de ces appareils, dont il aurait été bien en peine de déterminer l'utilité. Il pénétra au centre de la pièce, et découvrit les écrans qui tapissaient toute la partie droite de ce qui devait être un habitacle. Oui, cet appareil devait être un moyen de transport... Il se souvenait que son père disait, autrefois, que l'homme avait pu se déplacer dans l'immensité de l'espace, avant d'être condamné à demeurer sur Terre. A cette époque, la notion d'espace demeurait une chose inaccessible à Samuel, mais depuis, il avait vu le ciel libre, immense, au-dessus des contrées qu'il avait traversées. L'espace, ce devait être ce bleu irréel qui dominait les sommets les plus hauts... Et l'enfant blond était venu de très loin, à travers cette immensité...

— Il est venu au moyen de cet appareil, murmura Samuel. C'est évident.

Ça ne l'était pas, en fait. Mais de nouvelles certitudes s'imprimaient en lui. Des pensées dont il ne contrôlait pas vraiment le déroulement.

Il regarda les écrans illuminés. Des images d'une netteté incroyable ! Des fenêtres ouvertes sur des contrées inconnues ! Il vit le dôme d'une

Cité, environnée par d'immenses champs de glace. Il vit des machines automatiques au travail dans des zones de culture biologique. Des villages où grouillait une humanité dégénérée... Régulièrement, certaines images changeaient...

— Les transferts, haleta Samuel en s'approchant encore des écrans. C'est d'ici qu'ils sont commandés. *C'est cette machine qui fausse tout !* C'est elle qu'il faut arrêter !

Il se mit à aller et venir à l'intérieur de l'habitacle circulaire, mais une force inconnue l'empêchait de toucher aux délicates manettes. Une force extérieure • contre laquelle il ne pouvait rien. Il était seulement autorisé à regarder, à découvrir. Mais pas à toucher.

Il s'approcha d'une sorte de console baignant dans une luminosité rosée. L'ouverture triangulaire l'attirait. Il se pencha un peu pour regarder à l'intérieur. La luminosité était plus intense dans la cavité, et il distingua la chose fabuleuse qui reposait là, dans un écrin de lumière rose... Une sorte de diamant comme il en avait vu un, une fois, dans la Cité, lors d'une projection tridimensionnelle d'information. Mais ce ne pouvait être un diamant. Il fallait qu'il sache!

Sa main se tendit vers l'ouverture triangulaire. s

L'air parut soudain se déchirer autour de lui, et sa 'main s'arrêta à mi-chemin de l'ouverture triangulaire.

— *Ne touche pas à cette chose, Terrien !...*

La pensée étrangère avait littéralement explosé sous son crâne, et Samuel pivota brusquement sur lui-même, tournant le dos à la console. Une brume épaisse envahissait l'habitacle, mais il fut aussitôt certain que ce brouillard ne provenait pas de l'extérieur. Il se formait spontanément à l'intérieur de l'engin ! D'étranges volutes bougeaient à l'intérieur du brouillard, qui étouffait le bruit continu des appareils sous tension. Samuel recula quand le brouillard glissa vers lui, avec de lents mouvements de reptation. Il n'avait pas vraiment peur. Ou plutôt, sa peur restait quelque chose de raisonné. Il la contrôlait, et il savait qu'il ne céderait pas à la panique. Plus maintenant...

Quelque chose de fantastique devait vivre à l'intérieur de ce brouillard inexplicable. Il se retrouva acculé à une cloison lisse et tiède, contre laquelle il plaqua ses mains, comme s'il allait pouvoir s'y incruster. Il ne distinguait plus que des lueurs vagues autour de lui. Des lueurs qui devaient continuer à émaner des voyants éclairés, au fronton des pupitres de commande. Il songea à Pauli, sans trop savoir pour quelle raison c'était justement le souvenir de la jeune Mutante qui s'imposait à lui tout à coup. Il avait la sensation qu'il était passé à côté de quelque chose d'important.

« Je n'aurais jamais dû la laisser seule avec Marka, en bas », songea-t-il.

Une étrange sensation de dépersonnalisation l'envahissait. Il n'avait plus conscience de reposer sur une surface solide, mais plutôt de flotter dans ce vide brumeux qui faussait toutes ses perceptions sensorielles.

— Il faut que je sorte d'ici, gronda-t-il tout haut.

Sa propre voix résonnait curieusement à ses oreilles, comme soumise à un effet de réverbération. Par instants, il avait l'impression de flotter la tête en bas, et un léger vertige accompagnait cette sensation. Ça n'était pas vraiment désagréable. Instinctivement, il cherchait cette pensée inconnue qui avait explosé en lui, et il mobilisait toutes ses facultés psychiques pour en déterminer l'origine. Mais elle se refusait à lui, presque farouchement.

Le brouillard commença enfin à se déchirer, par lambeaux, et il réalisa qu'il était toujours à la même place, le dos contre la cloison lumineuse. Une odeur d'ozone flottait dans l'air. Une odeur comparable à celle qui environnait les centrales énergétiques, dans la Cité...

En même temps, il prit conscience des pensées interrogatives qui assaillaient son cerveau. Quelque chose le fouillait avec une violence qui lui coupa le souffle. Il tenta vainement de dresser entre lui et la pensée étrangère une barrière mentale infranchissable, mais il se rendit compte très vite qu'il n'était pas de taille. Il s'était laissé surprendre, et maintenant *l'autre* était en lui ! Une présence autoritaire et rassurante à la fois...

Il ne put empêcher un gémissement de franchir ses lèvres, et il sentit que ses membres commençaient à trembler malgré les efforts désespérés qu'il faisait pour conserver son calme.

— *Ne crains rien, Samuel Greentree... Je ne te veux aucun mal. Tu ne me vois pas encore, parce que tu ne sais pas regarder. Mais je viens vers toi, maintenant. Je viens en ami...*

Une paix extraordinaire envahit brusquement l'esprit de Samuel, et il se détendit avec un soupir. Ses membres cessèrent de trembler, et il fit même un pas en avant, pour se décoller de la cloison. Autour de lui, l'habitable de l'engin inconnu avait repris son aspect habituel, mais il nota aussitôt qu'un certain nombre de voyants lumineux supplémentaires s'étaient allumés durant le temps où le brouillard avait envahi la salle circulaire. Ils brillaient d'un éclat plus intense que les autres, avec des fluctuations qui paraissaient suivre le rythme d'un cœur qui bat.

Puis une vibration ténue naquit sur sa droite, de l'autre côté de la console qui baignait toujours dans la luminosité rosée. La vibration se multiplia rapidement, devint lumière. Puis une forme imprécise émergea de la blancheur aveuglante, se précisant de seconde en seconde. Retenant son souffle, Samuel regardait de tous ses yeux. Un

corps humain, une image holographique encore vague, prenait naissance devant lui.

— Mon nom est Ram..., prononça une voix légèrement déformée. Ram Singh... Et je viens d'un monde qui a nom Xéna...

La voix émanait bien de la forme de plus en plus précise qui se matérialisait à l'intérieur de l'habitacle. L'étrange personnage acheva de se dégager des intenses vibrations lumineuses qui l'environnaient, et qui disparurent d'un seul coup. Incapable de prononcer une parole, Samuel regardait, fasciné, l'homme qui se tenait maintenant devant lui, souriant d'un air un peu lointain. Il était grand, avec un corps admirablement proportionné, des yeux très bleus, et des cheveux bouclés, et très blonds qui formaient comme un casque d'or autour de son visage aux traits virils. Il était vêtu d'une sorte de combinaison brillante, serrée à la taille par un ceinturon d'aspect métallique, pourvu d'une énorme boucle de métal doré, au centre de laquelle brillait un diamant extraordinaire... Un diamant qui émettait une luminescence rosée, comme...

Samuel tourna instinctivement la tête en direction de l'ouverture triangulaire de la console.

Le sourire de Ram Singh s'accroissait imperceptiblement.

— Le *crystal*..., murmura-t-il avec une étrange inflexion de respect dans la voix.

Il désigna la cavité de la console :

— Tu peux le prendre, maintenant, Samuel. Il n'y a plus aucun risque...

Samuel hésitait encore. Il fixa le personnage droit dans les yeux.

— Qui es-tu? demanda-t-il d'une voix rauque.

Ram Singh souriait toujours.

— Tu sais déjà qui je suis, Samuel Greentree, dit-il doucement. Mais tu as trop attendu ce moment, et tu doutes encore.

Samuel écarquilla les yeux.

— L'enfant, bredouilla-t-il. L'enfant blond...

Le visage de Ram Singh se rembrunit légèrement :

— Oui, Samuel... L'enfant blond qui a échappé il y a longtemps déjà à son propre univers, pour découvrir un monde qui lui était interdit... J'avais cinq ans, à l'époque. Cinq années d'existence, et la formidable inconscience des êtres qui n'ont pas encore assez vécu pour comprendre le monde qu'on leur a offert...

Samuel secoua la tête.

— Ce n'est pas possible, déclara-t-il froidement. Mon père était déjà un homme quand il a rencontré l'enfant. Aujourd'hui, il est mort, et il était très vieux...

— Je sais, soupira Ram Singh. Pas depuis très longtemps, mais je sais tout cela. Si j'étais resté sur Terre, je serais probablement très

vieux, moi aussi. Mais le temps ne se déroule pas au même rythme sur Xéna, et sur la Terre...

— Et tu parles notre langue? s'étonna Samuel avec un temps de retard.

Ram retrouva son sourire, et effleura du bout des doigts le *crystal* qui ornait la boucle de son ceinturon.

— Je n'ai eu aucun mal à assimiler en quelques secondes toutes les connaissances qui sont en toi, ami, dit-il. Le *crystal* donne à celui qui le possède une puissance que tu ne saurais imaginer.

Il désigna de nouveau la console et reprit :

— Celui-ci appartenait à mon propre père. Je... je le lui ai pris, un jour, malgré l'interdiction formelle. Ce fut ma première faute. Une faute dont je ne mesurais pas la gravité. Entre les mains d'un enfant irresponsable, une telle chose devenait redoutable. Prends-le, Samuel... Ne crains rien. Prends-le, et tu seras à même de comprendre en une fraction infime de temps ce qu'il me faudrait des heures pour l'expliquer. Car maintenant, tu as le droit de savoir ce qui s'est passé il y a cinquante de vos années terriennes... Un jeu cruel, auquel s'est livré un enfant inconscient du mal qu'il faisait... J'ai joué avec la Terre, Samuel ! J'ai joué avec des forces terrifiantes qui n'étaient pas à ma portée. Ce *crystal* a obéi à mes injonctions les plus aberrantes, *et mon jeu inconscient a faussé les destinées profondes de cette planète !*

Samuel tendit pour la seconde fois la main en direction de l'ouverture triangulaire de la console.

Cette fois, aucune interdiction ne l'empêchait de prendre le merveilleux et redoutable joyau...

Quand ses doigts le touchèrent, il faillit les retirer précipitamment. Quelque chose remuait en lui. Une sorte de refus instinctif. Un refus de savoir...

— Prends-le, ordonna Ram d'une voix soudain plus forte.

Les doigts de Samuel se refermèrent sur le *crystal*, et un immense vertige le saisit, quand il arracha la pierre merveilleuse à son écrin de lumière.

CHAPITRE XVII

Maintenant, tout était d'une clarté aveuglante dans l'esprit de Samuel. Xéna... Il ne connaissait pas ce monde, inaccessible pour lui, mais il en saisissait les lois étranges. Xéna... Xénophobie, *haine de « l'étranger »*. Une société humaine qui avait eu son origine sur Terre, mais qui s'était volontairement détachée de la planète mère pour vivre, repliée sur elle-même et sur ses lois qui lui interdisaient tout retour en arrière...

— Mais pourquoi? demanda-t-il en fixant Ram Singh.

Ram haussa les épaules :

— Je ne sais pas, Samuel. A un moment ou à un autre mes ancêtres ont décidé qu'ils devaient échapper à leurs origines. Ils ont décidé de vivre pour eux seulement, et d'oublier ce qu'ils avaient été autrefois. Je ne crois pas que les humains soient malheureux sur Xéna. Leur existence est seulement différente de celle qu'ont connue tes semblables, avant que...

Son regard lumineux se troubla, et il regarda un instant la pointe de ses bottes faites d'une matière étonnamment souple, de même couleur que la combinaison aux reflets métallisés.

— Avant que tout ne soit faussé par le jeu d'un enfant, acheva-t-il d'une voix tendue. Regarde,

Samuel... Regarde ces appareils! Je les ai conçus alors que j'avais cinq ans. Oui, je sais que tu as beaucoup de peine à comprendre qu'un enfant de cinq ans puisse élaborer de pareilles choses, mais pourtant, je l'ai fait. J'ai construit ce traducteur, avec l'aide de robots perfectionnés qui obéissaient à mes moindres impulsions mentales. Je te l'ai dit, Samuel : la vie, le temps, sur Xéna, n'obéissent pas aux mêmes lois que sur la Terre. Chez nous, un enfant de cinq ans est nettement plus en avance qu'un enfant de son âge sur Terre, j'imagine. Mais il n'est pourtant pas encore en mesure de dominer les forces formidables qui régissent l'univers. Tout au plus peut-il jouer à l'apprenti sorcier avec ces forces. C'est ce que j'ai fait, sans le vouloir vraiment, Samuel. J'ai joué avec les forces vitales de l'Univers, en utilisant des pouvoirs auxquels je n'avais pas encore droit. Ces appareils ont faussé le déroulement du temps sur Terre, même après mon rappel sur Xéna. Et mes propres parents...

Sa voix se cassa bizarrement quand il prononça ces mots, et Samuel comprit d'un seul coup ce qu'il y avait en lui de désespoir et de

honte.

— Mes propres parents, Samuel, haleta Ram. Ils ont tout fait pour que j'oublie cette période de mon existence. Ils n'ont même pas cherché à comprendre ce que j'avais pu faire, du fond de mon inconscience d'enfant... Et moi, j'ai martyrisé une humanité pensante, semblable à celle qui peuple Xéna ! J'ai joué avec la destinée des Terriens, et mon jeu a tout faussé !

— Tu veux dire que ce sont ces... ces appareils qui...

— Oui, gronda Ram. Ces appareils, programmés par un enfant qui ne savait pas vraiment ce qu'il faisait, ont écarté la Terre de la route qui lui a été tracée vers une finalité qui nous échappera toujours, à toi et à moi ! Ils ont provoqué des interférences temporelles permanentes, et d'autres qui se produisent de façon irrégulière et localisée...

— Les transferts ! s'exclama Samuel. Ils projettent ceux qui s'y laissent prendre dans...

— Dans de nouveaux continuums espace-temps, compléta Ram en hochant la tête. Ils déphasent l'existence de tes semblables, Samuel. C'est comme si l'humanité terrienne passait sans cesse du passé au présent ou au futur, et elle n'est plus en mesure de contrôler ses destinées... Quand je suis arrivé sur Terre, je n'ai pas compris à temps que les Hommes n'étaient pas en mesure de comprendre ces phénomènes qui sont pour les Xéniens des choses courantes, qu'ils maîtrisent parfaitement. Nous bravons le temps et l'espace chaque jour de notre vie, sur Xéna. Ne serait-ce que pour nous déplacer d'un point à l'autre. Les Terriens ont été effrayés par des phénomènes qu'ils ne comprenaient pas, et qu'ils n'étaient pas en mesure de contrôler, et ils ont déclenché cette Apocalypse nucléaire qu'ils redoutaient depuis longtemps, par pure réaction de crainte et d'incompréhension. Ils ne sont pas devenus fous, comme tu le pensais jusqu'à maintenant, mais ils n'étaient plus en mesure, mentalement, de dominer leurs réactions les plus instinctives. Aux transferts spatio-temporels qui secouaient leur environnement habituel, ils ont ajouté les terribles radiations issues des explosions atomiques, et ils se sont protégés comme ils ont pu, en se réfugiant dans leurs abris. Par la suite, ils ont protégé les cités épargnées, mais rien ne pouvait plus évoluer normalement dans un monde qui demeurerait sous l'emprise d'un programme aberrant, né de l'imagination d'un enfant de cinq ans...

Samuel regardait autour de lui d'un air égaré. Il tenait toujours dans la main droite le fabuleux *crystal*.

— Il faut arrêter tout cela, lâcha-t-il enfin. Il faut que ce monde retrouve son processus normal d'évolution !

Ram secoua tristement la tête :

— Non, Samuel... Ce n'est pas aussi simple, hélas. Je pourrais en effet repartir vers Xéna, à bord du translateur, et les ondes qui ont

tout faussé depuis cinquante de vos années, terrestres seraient effectivement supprimées. Mais rien ne serait vraiment réglé pour autant sur cette planète. Tes semblables ne savent plus ce qu'ils ont été autrefois, et l'évolution restera définitivement faussée. Bien sûr, les hommes finiront par réaliser qu'ils peuvent à nouveau sortir de leurs Cités protégées. Il leur faudra du temps pour le comprendre, mais ils le feront tôt ou tard. Alors, ce sera une nouvelle désolation, un nouveau fléau qui s'abattra sur la Terre, car ceux des Cités ne comprendront pas que certaines races aient pu évoluer différemment. Ceux que tu appelles les Dégénérés, au fond de toi-même, ne pourront jamais être admis comme des humains à part entière... Il faudra des siècles de terreur et de haine pour que la Terre émerge du cauchemar.

— Alors, que faut-il faire, Ram? demanda Samuel.

— Utiliser une dernière fois ces appareils dont la puissance est presque illimitée, quand elle est assujettie à la volonté d'un Xénien. La Terre a dévié de sa trajectoire temporelle, Samuel. Par ma faute. Alors, il faut maintenant que je corrige mes erreurs passées.

Il fit un pas en direction des pupitres de commande. Attentif, Samuel suivait sans la moindre difficulté le cheminement des pensées du Xénien.

— Un... un retour en arrière de cinquante années, n'est-ce pas ? murmura-t-il.

— En quelque sorte, oui.

— C'est possible ? interrogea Samuel.

— Je ne sais pas... En principe, tout est possible avec le *crystal*. Tout, ou presque, du moins. On doit pouvoir rectifier la trajectoire temporelle de la dimension où nous nous trouvons en ce moment même. Mais...

Son regard vacilla légèrement. Samuel s'en aperçut.

— Mais ? interrogea-t-il à nouveau.

Ram le regarda bien en face :

— Je crois que je ne pourrai jamais réintégrer ma propre dimension, Samuel. Ce que je vais faire va irrémédiablement séparer Xéna et la Terre, qui devront poursuivre au cœur des couloirs temporels de l'Univers des routes qui les éloigneront à jamais l'une de l'autre... Je vais faire ce qu'aucun de mes ancêtres n'a jamais pu se résoudre à faire : détruire les liens immatériels qui relient toujours nos deux mondes...

Samuel songeait de nouveau à Pauli, dont il sentait parfois les émanations mentales interrogatives s'insinuer en lui.

— Qu'advient-il des Terriens? demanda-t-il.

Ram réfléchissait. Il devait être entrain d'élaborer un processus complexe dont les données de base échappaient complètement à Samuel. La réponse se fit un peu attendre. Puis le Xénien se décida

enfin :

— Je pense qu'en agissant au niveau de certaines de leurs facultés d'adaptation qui sont restées intactes, il doit être possible de leur offrir une chance de passer le cap sans trop de mal, sourit-il. Tu penses sans cesse à une jeune femme, n'est-ce pas ? Je lis en toi des choses que tu ignores peut-être encore !

Le regard de Samuel se perdit dans le bleu des yeux de Ram Singh :

— Quoi qu'il arrive, j'aimerais être près d'elle quand tout changera, dit-il doucement. Je ne sais effectivement pas très bien pourquoi, mais c'est ainsi.

Il ouvrit la main, et considéra le *crystal* scintillant.

— Que dois-je en faire ? demanda-t-il.

Ram hésita à peine :

— Conserve-le, Samuel. Je te crois digne de le garder. Tu ne connaîtras jamais vraiment son secret. Je ne le connais pas moi-même, mais il sera peut-être le point de départ d'une nouvelle civilisation... Il le sera certainement. Maintenant, il faut nous séparer.

— Et toi, Ram ? Que vas-tu devenir ?

Ram Singh haussa les épaules :

— Je ne sais pas, Samuel... Peut-être serai-je condamné à demeurer sur ce monde qui n'est plus le mien depuis très longtemps ? Peut-être disparaîtrai-je à jamais... Maintenant, il faut que tu repartes vers cette femme qui occupe tes pensées, ami. Elle t'attend...

— Je ne t'oublierai pas, Ram, souffla Samuel, incapable de résister aux impulsions que faisait naître en lui le personnage venu d'un ailleurs qu'il ne connaîtrait jamais.

Il recula lentement vers la sortie, retrouva comme dans un rêve la rampe d'accès inclinée, et s'y engagea comme à regret. Derrière lui, un bruit étrange succédait au ronronnement des appareils. Il prit pied sur la roche sombre, et se retourna une dernière fois. Sa vision du translateur se brouillait, alors que le bruit strident allait en s'amplifiant. Il serra les doigts sur le *crystal*, et évoqua une nouvelle fois le visage paisible de Pauli. Ce fut comme un tourbillon qui l'emporta soudain, dans un vide dont il n'avait pas la moindre crainte.

Pauli était assise près de la cheminée, dans laquelle le feu achevait lentement de mourir. Quand la porte s'ouvrit, elle ne bougea pas immédiatement. Elle regarda entrer Samuel, et lui sourit, avant de se lever pour marcher vers lui.

— Sam... Tu es revenu! dit-elle joyeusement.

Il la reçut contre lui, et la serra très fort entre ses bras. ,

— Où est Marka? demanda-t-il.

La jeune femme fronça les sourcils.

— Marka?... Mais voyons, Sam... Tu sais bien que... qu'elle nous a quittés l'an dernier, juste au début de l'hiver ! Elle voulait partir avec

ce grand garçon aux cheveux blonds qui était arrivé ici, un soir... Comment s'appelait-il déjà ? Ah ! je crois que j'ai oublié.

Un sourire très tendre effleura les lèvres de Samuel Greentree :

— Ram, chérie... Ram Singh! C'est curieux, tu sais... Pendant que j'étais dans la montagne, là-haut, j'ai pensé à lui. Il racontait des choses tellement étranges ! J'ai l'impression que je me suis endormi, et que j'ai rêvé. Un rêve curieux, tu sais. Un rêve ou un cauchemar, je ne sais pas. Et quand je suis revenu ici, j'étais encore dans mon rêve. Tout compte fait, je me demande si cette solitude ne finit pas par nous peser, à la longue.

— Nous sommes bien, ici. Nous ne manquons de rien. Le gibier abonde dans les environs et...

Samuel l'écoutait, tout en surveillant ce qui se passait en lui. Le souvenir de son rêve s'estompait lentement. D'autres souvenirs reprenaient le dessus. Et il les acceptait comme une chose normale.

— On pourrait peut-être descendre dans la vallée, suggéra-t-il. J'ai vu qu'une nouvelle colonie s'était installée, près de la rivière. Des jeunes. Un soir, je les ai vus allumer un grand feu de bois. Et ils chantaient en se tenant par la main. Ils avaient ces fleurs dans leurs cheveux longs, et ils semblaient parfaitement heureux. Tu sais, je crois qu'il n'est pas bon de vivre seuls...

Pauli capitula, et sourit à son compagnon.

— D'accord, dit-elle. Nous irons les voir, Sam... Tu pourrais leur montrer ton diamant ? Peut-être qu'ils sauront ce que c'est ?

Samuel fronça les sourcils et plongea la main dans la poche de sa vareuse. Il en ressortit une pierre d'un rose très pâle, et ils la considérèrent longtemps en silence. Le visage de Samuel paraissait illuminé de l'intérieur...

— Nous irons dès que le jour se lèvera, demain, dit-il doucement.

Pauli se serra un peu plus contre lui, enfouissant son visage au creux de l'épaule robuste de son compagnon.

— Je t'aime, Sam..., souffla-t-elle.

— Moi aussi, je t'aime, Pauli... Je t'aime, et le monde nous appartient ! ajouta-t-il en riant.

Il la souleva dans ses bras puissants, et l'emporta vers la chambre.

Au-dehors, le soleil couchant embrasait une dernière fois les sommets enneigés. En bas, dans la vallée, montait un chant de paix et d'amour, porté jusqu'à eux par la brise des cimes...

FIN

*Achevé d'imprimer le 20 juillet 1981 sur les presses de l'Imprimerie
Bussière à Saint-Amand (Cher)*